The image shows the front cover of an antique book. The cover is decorated with a traditional marbled paper pattern, often called 'stone' or 'shell' marbling, featuring vertical columns of repeating, scalloped shapes in various colors including red, blue, green, yellow, and black. A central white rectangular label is pasted onto the cover. The label has a decorative border consisting of two parallel lines with a small, repeating triangular or scalloped motif between them. Inside this border, the text is printed in a classic serif font. The text is arranged in three lines: 'McGill' on the top line, 'University Library' on the middle line, and 'Special Collections' on the bottom line. A thin horizontal line is positioned between the second and third lines of text.

McGill
University Library

Special Collections

20.

N. J. m.

[Faint pencil scribbles]

71

RECORD

DE

THE

...

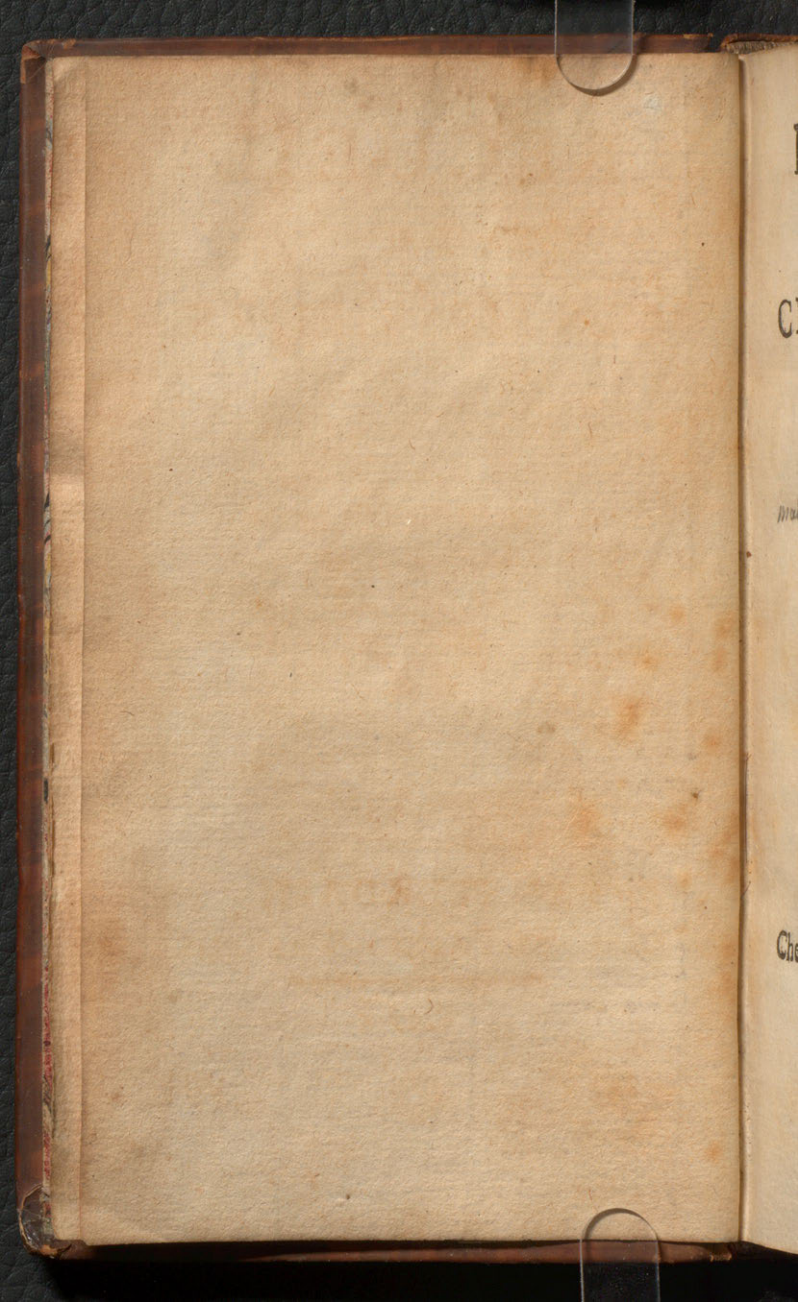
...

...

...

...

...



RECUEIL
DE
CES MESSIEURS.

*par m.m. De Caylus
maître de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Dijon.*



AMSTERDAM,
Chez LES FRERES WESTEIN.

1745.

RECUEIL

DE

LES MESSIDURS

AMSTERDAM,

Chez les Freres WASTEN

1748



A

U

à ca

plus

en vo

qu'il

leurs

autre

le con

le de

Ce

prom

ce qu



L'IMPRIMEUR
AU LECTEUR.

UNe personne plus aimable
encore qu'elle n'est aimée
à cause . . . a prié cet Automne
plusieurs de ses amis , de lui
envoyer toutes les bagatelles
qu'ils pourroient trouver dans
leurs poches ou dans celles des
autres , pour l'amuser pendant
le cours d'un petit voyage qu'elle
devoit faire à la campagne.
Ce qui l'obligea de revenir
promptement à Paris , & c'est
ce qui m'allarma ; car ce Re-
cueil

cueil est le fruit de leur obéissance, de leur attention & de tout leur esprit qui m'est heureusement tombé dans les mains. Je le présente au Public, & je souhaite qu'il l'amuse plus qu'il ne fait la personne intéressée; on pourra donner d'autres Automnes les années suivantes, si celui-ci a le bonheur de réussir. La Préface est à la fin.

T.
DES

L' Iradi
le,
A deux de j
Dialogue. F
Le Pour &

Sur la manie
traitent P
Turques,
Une fait jarr

Nouvelle E
exemple
vertus q
La vérité at
stoire Eg


TABLE
DES TITRES.

L Iradi, Nouvelle Espagno-	
le,	pag. 1
A deux de jeu, histoire,	49
Dialogue. Horace, Caton,	98
Le Pour & Contre. Portrait,	
	114
Sur la maniere dont les Chrétiens	
traitent l'amour. Réflexions	
Turques,	118
Il ne faut jamais compter sur rien,	
	126
Nouvelle Espagnole. Le mauvais	
exemple produit autant de	
vertus que de vices,	136
La vérité au fond d'un puits. Hi-	
stoire Egyptienne,	246

<i>Lettres pillées ,</i>	269
<i>Fragmens de Zéphire & de Nompareille. Conte ,</i>	271
<i>Sur des Feuilles de Specta- teurs ,</i>	290
<i>Dialogue ,</i>	306
<i>Histoire morale. La sincérité est la plus sotte des vertus , & la fausseté le plus nécessaire des vices ,</i>	322
<i>Eloge de la paresse & du pa- resseux ,</i>	332
<i>Le Chien enragé ,</i>	337
<i>Problème Physico - mathémati- que ,</i>	355
<i>Critique de l'Ouvrage ,</i>	359

Fin de la Table.



HISTOIRE
DE
LIRADI,

NOUVELLE ESPAGNOLE.



IRADI naquit à Barcelonne de parens illustres & puissans. L'orgueil de la naissance, & la présomption qu'inspirent les richesses, ne les empêcherent pas de penser que le meilleur naturel a encore besoin d'éducation.

A Celle

Celle de Liradi fut donc extrêmement soignée. Les graces de la figure & de l'esprit la rendirent une de ces merveilles, dont le Public s'occupe & s'engouë, pour ainsi dire, par la quantité de Particuliers qui en deviennent adorateurs. On verra bientôt que les soins qu'on prend de l'esprit ne passent pas toujours jusqu'au caractere.

Comme la mere de Liradi n'étoit point de celles qui voulant aller plus long-tems dans le monde, que leur âge ne le permet, se servent du prétexte d'accompagner & d'amuser leur fille pour leur propre amusement, & qui souvent poussent ce prétexte beaucoup trop trop loin pour la jeune personne, Liradi fut mariée d'abord qu'il fut possible de l'établir.

Dom

Dom
bienf
Mailo
possess
men,
le for
pas di
point
d'une
dis-je
l'hym
mais q
confer
de Lir
& lurt
sions
à Dom
ritable
de deu
qui per
à leur
Les
funabr

Dom Diégue de Patina, jeune, bienfait, riche & de très-bonne Maison, en devint l'heureux possesseur. L'amour suivit l'hymen, & Dom Diégue éprouva le sort de tout mari qui n'est pas difforme, & qui n'épouse point une personne prévenue d'une autre passion: il éprouva; dis-je, ces tendres retours que l'hymen fait naître quelquefois, mais qu'il ne sçait pas toujours conserver. La grande jeunesse de Liradi, ses charmes naissans, & surtout les premières impressions de son cœur procurerent à Dom Diégue un bonheur véritable; mais la mort au bout de deux ans termina des plaisirs qui peut-être étoient parvenus, à leur période.

Les horreurs d'un spectacle funebre, & les effets d'une ten-

dre habitude firent répandre à la jeune veuve des larmes qui la firent respecter, & qu'elle prit elle-même pour les preuves d'un désespoir excessif; cependant Liradi s'étant retirée chez son père, éprouva même avant la fin de son deuil la consolation que l'idée seule de la liberté est capable de donner; & aussi-tôt qu'il lui fut possible de se montrer, elle suivit un penchant très naturel, & se répandit dans le monde, qu'elle étoit faite pour orner.

Deux ans de mariage, une année de retraite avoient apporté du changement dans le caractère de Liradi, ou plutôt lui avoient donné le tems de se développer; la complaisance de ses parens y contribua beaucoup; devenus plus âgés, ils devinrent



rent plus complaisans , & n'é-
rant plus chargés de son éduca-
tion , ils changerent en adora-
tion l'amitié éclairée qu'ils
avoient eue pour elle.

La vanité s'empara bientôt
de son cœur : sa naissance , sa
beauté , son esprit , sa sagesse &
ses grands biens sembloient
l'autoriser ; combien voit on de
vanités qui n'ont aucuns de ces
prétextes !

Liradi , l'objet de tous les
vœux & de tous les regards de
Barcelonne , eut bientôt soumis
tout ce qui parut à ses yeux ;
aussi s'attira-t'elle un très-grand
nombre d'ennemies irréconci-
liables ; sa vanité en fut amusée
quelque tems , aucune jolie
femme n'a eu jusqu'à présent le
cœur assez bon pour être affli-
gée d'une pareille inimitié , le

plus grand triomphe de ses charmes. Les plaisirs qui venoient se présenter sans cesse à la belle Liradi, & qui jamais ne se faisoient désirer, cessèrent enfin d'être aussi vifs; bientôt ils devinrent insipides, ils finirent par être accompagnés du dégoût qui naît de l'habitude, cette ennemie de l'amour & de tous les bonheurs; son cœur étoit vuide au milieu des plaisirs de la liberté, & d'un applaudissement général. Elle éprouva le malheur de n'être plus contrainte, & rien ne put remplir ou satisfaire qu'imparfaitement un cœur qui devint incapable de tout ressort; d'ailleurs quand le cœur a connu les charmes de la tendresse, les vivacités de l'amour, & les transports d'un rendre retour, il ne peut plus s'y refuser.

Dans

Da
teu
préle
il est
ait pa
prellie
reux n
féra à
en lon
plus
dans
fière,
même
fice;
reux
qu'il
table
fiant.
conne
renai
qu'il
tire;
prouv

Dans le nombre des adorateurs qui environnent & qui se présentent à une jolie femme, il est bien difficile qu'il n'y en ait pas quelqu'un qui fasse impression. Cardoné fut cet heureux mortel, & Liradi le préféra à ses rivaux. Il réunissoit en lui tout ce que la femme la plus difficile pouvoit désirer dans un Amant; en un mot, la fière, la superbe Liradi fut elle-même forcée de lui rendre justice; c'est tout dire; cet heureux Amant avoit sçu plaire qu'il l'ignoroit encore; le véritable amour n'est jamais confiant. Cardoné commença de connoître son bonheur par la retraite de ses rivaux; un Amant qui se voit moins écouté, se retire; & ce procédé général prouve que l'amour est le plus

A iiij grand

grand ennemi de la coquetterie.

Liradi récompensa par l'aveu de sa tendresse l'attachement vif & tendre qu'elle avoit inspiré à Cardoné; mais avant d'obtenir cet aveu, la dureté, la hauteur, l'inégalité firent passer à cet Amant plusieurs années dans un trouble que tout autre n'auroit pû soutenir; sa douceur naturelle, & plus encore son amour excessif, lui firent supporter les épreuves les plus dures, la soumission de Cardoné ne servit qu'à nourrir les hauteurs de Liradi; un empire trop sûr cessa de la flatter. Sans être inconstante ni coquette, elle en avoit tous les inconvéniens; le dégoût, la tristesse & l'insipidité regnoient alternativement dans son ame. Cardoné aimé n'en étoit pas moins l'objet de tous
ses

les cap
sépara
tenten
ccours
quitt
de l'ar
rendez
meur
occaf
desir
Il ser
doné
connu
ceur,
men
mérit
res en
pour
roiss
inég
Card
que l
vers

ses caprices. Quelquefois il se
 séparoit de Liradi avec ce con-
 tentement que l'accord de deux
 cœurs peut seul procurer; il la
 quittoit, plein de ce ravissement
 de l'ame & de l'espérance d'un
 rendez-vous donné. Une hu-
 meur sombre que rien n'avoit
 occasionné, produisit, ce jour si
 désiré, une surprise affligeante.
 Il sembloit au malheureux Car-
 doné qu'il étoit un objet in-
 connu : la patience, la dou-
 ceur, les tendres reproches ra-
 menoiéent enfin ces sentimens si
 mérités; mais souvent des heu-
 res entières suffisoient à peine
 pour ranimer un amour qui pa-
 roissoit absolument éteint. Ces
 inégalités privoiéent l'amoureux
 Cardoné de cette joye douce
 que l'on ressent quand on vole
 vers ce que l'on aime; ce desir
 qu

qui donne une émotion si tendre, n'étoit jamais pur dans son cœur, il étoit vivement combattu par la crainte de trouver une Maîtresse froide, indifférente ou méprisante; car pour mettre plus d'importunité dans le commerce, jamais Liradi ne donnoit l'explication sur les sentimens dont elle étoit affectée, il falloit toujours la deviner, ce qui n'étoit pas aisé, puisqu'elle ne pouvoit se deviner elle-même.

Cardoné attribuoit à des combats intérieurs que l'austérité de sa vertu lui inspiroit sur le don de la plus légère faveur, tout ce qui n'étoit que l'effet d'une bile dont l'épanchement n'étoit devenu que trop nécessaire au caractère, & peut-être à la santé de Liradi.

Quel.

Quel
mour
nos défa
ral. Lir
avoit d
soit l'av
mens de
dier à
fentoit
ractère
passion
suscepti
même-
qu'elle
voulon
plus lég
étoit no
pour se
meur; n
sur enc
l'imagin
en pare
du cher

Quelqu'aveugle que soit l'a-
 mour propre, nous connoissons
 nos défauts du moins en géné-
 ral. Liradi sçavoit donc qu'elle
 avoit de l'humeur, elle en fai-
 soit l'aveu dans de certains mo-
 mens de gayeté, & pour remé-
 dier à l'inconvenient qu'elle
 sentoit elle-même dans son ca-
 ractère, elle avoit persuadé au
 passionné Cardoné qu'elle étoit
 susceptible de jalousie; mais en
 même-tems elle l'avoit assuré
 qu'elle avoit trop de fierté pour
 vouloir jamais en donner la
 plus legere preuve. Ce moyen
 étoit non-seulement admirable
 pour servir d'excuse à son hu-
 meur; mais il étoit d'autant plus
 sûr encore, que la délicatesse &
 l'imagination d'un Amant font
 en pareil cas plus de la moitié
 du chemin. Cette idée jette un
 homme

homme véritablement amoureux dans un trouble continuel & dans un examen de sa conduite éternellement répété ; il me semble que la situation où il se trouve est la même qu'éprouvent ceux que l'Inquisition retient dans ses prisons, & qui doivent s'accuser du crime pour lequel ils sont arrêtés.

Une sérénade que Liradi avoit paru desirer, que Cardonné avoit fait exécuter par les Musiciens les plus célèbres, & pour laquelle il avoit composé les paroles les plus tendres, ne procuroit ordinairement le lendemain qu'un mécontentement toujours suivi de reproches : tantôt la Musique avoit commencé trop tôt, on n'étoit point encore hors de table quand elle s'y étoit fait entendre

dre

dre , tantôt elle étoit arrivée trop tard , on s'étoit ennuyé de l'attendre ; mais presque toujours les paroles avoient été trouvées plattes ou fades , plus souvent encore la Musique avoit donné la migraine ; car la migraine des femmes est la première de toutes leurs ressources pour cacher leur humeur.

Les combats de taureaux , les courses de chevaux , enfin tous les plaisirs que Cardoné lui procuroit sans cesse , avec autant de vivacité que d'attention , avoient le même sort que les sérénades.

L'amour propre & l'amour , ces deux freres , qui se prêtent continuellement & des forces & des armes , sont d'accord sur plusieurs points , mais entre autres sur celui-ci : ils persuadent toujours que l'on peut corri-
ger

ger. Il n'est point d'amour quel-
qu'aveugle qu'il puisse être qui
ne connoisse les défauts de ce
qu'il adore : tout ce que le sen-
timent peut produire, c'est de
les excuser & quelquefois de
les faire aimer. Cardoné se per-
suada donc très-aisément que
sa douceur feroit à la fin im-
pression sur Liradi ; il se flatta
qu'elle en seroit touchée, mais
il se trompa : sa complaisan-
ce & sa soumission ne firent
qu'augmenter les inconveniens
de son caractère, & acheve-
rent de la perdre ; elle étoit du
nombre de celles qu'il faut trai-
ter avec sévérité ; c'est un grand
malheur pour ceux qui leur sont
attachés.

Liradi disoit sans cesse qu'elle
vouloit être aimée à sa mo-
de ; c'étoit un de ses discours
favoris ,

favoris,
à char
projet
mens d
traite à
l'amour
ment, o
rôt de se
ceux & p
voit ce
proche
voient p
Une gra
sion sur
n'est m
de voir
l'amitié,
les peine
Liradi n
paration
l'occupa
conduit
core aje

favoris, mais cette mode varioit à chaque instant. Si Cardoné projettoit d'employer les momens de l'absence dans la retraite à laquelle les idées de l'amour conduisent ordinairement, on lui ordonnoit aussitôt de se dissiper. Si par douceur & par complaisance il suivoit cette dissipation, les reproches les plus amers en étoient presque toujours la suite. Une grande passion fait diversion sur les autres goûts, il n'est même que trop commun de voir l'amour faire négliger l'amitié, la seule ressource dans les peines & dans les malheurs; **Liradi** non contente de la séparation du monde à laquelle l'occupation du cœur avoit conduit son amant, voulut encore ajouter un chagrin plus essentiel

essentiel à tous ceux dont son commerce étoit rempli ; c'étoit toujours avec mépris qu'elle parloit à Cardoné des amis qu'il avoit mérité, mais ce n'étoit point encore assez pour son humeur ; elle vouloit qu'il ressentît & partageât les haines qu'elle éprouvoit, & dont elle changeoit souvent l'objet : ce dernier article étoit difficile à soutenir pour un homme simple, & qui n'avoit aucun penchant pour la haine.

Telle étoit la cruelle situation de ces deux amans. L'humeur fait encore plus souffrir après l'accès ceux qu'elle a possédés le plus vivement.

Le cœur a des révoltes plus vives encore que celles de l'esprit. Un jour enfin Liradi fut la plus simple bagatelle étalla

toutes

toutes
nation
genre
les élog
vanité
ment,
lele des
exactem
perfecti
crovoit
je, la p
heureux
comme
dans le
sion: il
un ama
- Ce n
les maît
doutent
amis de
vain qu
l'éloign
de leur

toutes les aigreurs de l'imagination la plus féconde en ce genre ; elle n'oublia point tous les éloges d'elle-même que sa vanité lui présentoit ordinairement, elle fit ensuite le parallèle des défauts de son amant exactement comparés avec les perfections dont elle se croyoit remplie ; ce jour, dis-je, la patience échappa au malheureux Cardoné, qui s'écria comme il avoit fait mille fois dans le cours de sa triste passion : *il est encore des maux pour un amant aimé.*

— Ce n'est pas sans raison que les maîtresses déraisonnables redoutent & veulent proscrire les amis de leurs amans ; c'est en vain qu'elles veulent colorer l'éloignement qu'elles désirent de leur inspirer, d'un sentiment

de délicatesse : un motif plus intéressé les conduit, elles craignent les yeux de l'amitié, et les redoutent l'examen de leur caractère : Liradi n'avoit point négligé cette précaution, & n'avoit que trop bien réussi ; mais la cruelle situation où se trouvoit Cardoné, causerent enfin de l'inquiétude, & attendrirent un ancien ami qui lui étoit demeuré attaché malgré lui-même : il oublia la façon dont Cardoné l'avoit négligé, il sçut distinguer l'ami des conseils de la maîtresse, & sans être piqué contre l'un, il sçut aimer l'autre ; connoissant le chemin de son cœur, il lui fut aisé d'obtenir sa confiance, & de s'instruire de tout ce qu'on lui faisoit souffrir : enfin ne voyant aucun autre moyen
pour

pour le déterminer à chercher un repos qu'il ne pouvoit plus trouver dans sa patrie, il résolut de partir lui-même avec son ami, & l'engager par son exemple à prendre parti sur la Flotte que le Roi d'Espagne envoyoit alors en Italie. Le Général étant de ses amis leur donna à l'un & à l'autre de l'emploi. Les Vaisseaux étoient prêts à mettre à la voile; & cette diligence étoit si fort d'accord avec leurs motifs, que s'étant embarqués le soir même de leur résolution, la Flotte prit le large au point du jour.

Liradi apprit la nouvelle du départ de Cardoné, sans vouloir en être persuadée; elle lui fut bien-tôt confirmée par la lettre la plus tendre, & que celui qui l'avoit écrite croyoit la

plus dure; elle fut même réécrite plusieurs fois avant que d'être approuvée ; mais ces ménagemens que l'amour seul peut exiger ne furent pas seulement aperçus : **Liradi** reçut cette lettre, & la regarda comme les hiperboles ordinaires aux amans ; elle plaça ce départ au rang de la mort, dont un amant dit toujours qu'il est menacé ; & quand elle fut certaine que ce qu'elle avoit pris pour la menace d'un amant mécontent qui la vouloit allarmer, étoit une vérité, elle en fut piquée ; le goût qu'elle avoit pour **Cardoné** étoit suffisant pour lui faire sentir quelque douleur de son départ ; le plaisir d'être adorée, & celui de commander en Souveraine devient une douce habitude, dont la pri-
vation

vation
vanité
maux
qu'un a
gner d
médio
mérito
foibles
donc p
chagrin
regret
La
va des
mais e
derable
dont il
son fide
& ce d
Cardon
cruel &
propres
Liradi
où il se

vation paroît sensible. Mais la vanité, cette source de tant de maux, lui persuada bien-tôt qu'un amant qui pouvoit s'éloigner d'elle, ne lui étoit que médiocrement attaché, & ne méritoit de sa part que les plus foibles regrets; elle ne daigna donc pas lui témoigner plus de chagrin de son absence que de regret de son départ.

La valeur de Cardoné trouva des occasions de se signaler; mais enfin il fut blessé considérablement dans une affaire dont il eut seul tout l'honneur; son fidele ami y perdit la vie, & ce dernier malheur réduisit Cardoné dans un état plus cruel & plus dangereux que ses propres blessures.

Liradi fut instruite de l'état où il se trouvoit, & pour satisfaire

faire ce qu'elle avoit d'amour ;
 contenter sa générosité , & ménager en même-tems son orgueil , elle lui fit faire les offres les plus essentielles d'argent & d'amis sous des noms empruntés ; elle avoit pris de si grandes précautions , que Cardoné fut long-tems sans sçavoir que c'étoit à Liradi qu'il devoit les secours dont il se voyoit accablé ; mais l'amour, tout aveugle qu'il soit , est encore difficile à tromper , il fait plus qu'entrevoir , il démêle à la fin ; & soit instinct , soit lumieres de l'amour propre , il se trouve une infinité de choses qui ne peuvent être apperçues que par un amant. Ces secours & ces attentions firent impression sur Cardoné : en un mot , il n'y fut que trop sensible : pouvoit-il

il y me
 ceur e
 mour
 connoi
 noiffan
 soit en
 se être
 guérir
 effet la
 lieux n
 évanou
 faus,
 vulté d
 dant qu
 mens r
 peint à
 & plu
 avoient
 Les
 à Card
 tal; ce
 sans s'a
 même

il y méconnoître Liradi ! Son cœur en fut émû, soit que l'amour redoublât en lui la reconnaissance, ou que la reconnaissance réveillât son amour, soit enfin que l'absence ne puisse être un remède suffisant pour guérir une grande passion : En effet la distance des tems & des lieux ne sert souvent qu'à faire évanouir le souvenir des défauts, & de ce qui nous a révolté dans l'objet aimé, pendant que le souvenir des agrémens renâit au contraire, & se peint à notre cœur avec autant & plus de vivacité qu'ils en avoient auparavant.

Les Médecins conseillèrent à Cardoné de prendre l'air natal; ce conseil flatta son goût, sans s'avouer cependant à lui-même, qu'il ne pouvoit se rétablir

blir que dans un pays habité par Liradi. Pendant la route qui le conduisoit auprès d'elle, il s'imaginoit quelquefois qu'il n'auroit jamais la foiblesse de la revoir; il se rappelloit combien cette foiblesse seroit peu pardonnable; mais quelquefois aussi il se disoit qu'il ne pouvoit, sans être ingrat, ne lui pas témoigner la reconnoissance que méritoit ses soins & ses attentions; il se persuadoit même que la vûe de Liradi & l'examen de son caractere étoient les seuls moyens qui pouvoient le guérir absolument. Qu'il se trompoit, hélas! Quand on a pû se résoudre à écouter l'amour, on a bien-tôt pardonné; la passion reprend tous ses droits & son ancienne place: voilà du moins ce qui arriva à Cardoné. D'abord

bord q
se tra
piés d
auroit
malhet
source
obligé
même
ne le p
les tra
avoit é
qu'il a
doient
avoit é
toit mē
combi
excuser
dorer n
même
La
nu, Ca
se con
de faire

bord qu'il fut à Barcelonne, il se traîna, pour ainsi dire, aux pieds de la seule personne qu'il auroit dû éviter, d'autant plus malheureux qu'il connoissoit la source de son mal, & qu'il étoit obligé de convenir avec lui-même que rien dans la nature ne le pouvoit guérir, puisque les traverses, les peines qu'il avoit éprouvées, & les réflexions qu'il avoit faites, ne le rendoient pas plus réservé; elle avoit été fidelle, personne n'étoit même attaché à son char: combien ce procédé en fait-il excuser d'autres? la revoir & l'adorer ne furent donc qu'une même chose.

Le véritable amour est ingénu, Cardoné aimoit trop pour se conduire avec esprit. Loin de faire valoir sa nouvelle dé-

C faite

faite il ne la présenta que du côté de l'ascendant prodigieux que cette Beauté ne pouvoit cesser d'avoir sur lui, tandis qu'elle ne se servit de ce nouveau triomphe que pour tyranniser un homme qui selon les apparences ne pouvoit plus lui échapper, ni s'empêcher d'être la victime de ses charmes. Elle le reçut, non pas avec ces transports, & cette joye si vive & si pure qui produisent le dérangement dans les paroles & qui naissent de l'épanchement du cœur; mais elle l'acueillit en souveraine, & conserva toute la méfiance que l'on a d'un esclave qui s'est échappé; & dans la crainte de paroître s'humilier, elle fit non-seulement acheter bien cher un pardon, qu'elle n'étoit cependant pas fâchée d'accorder,

corder, mais ses procédés ne furent plus qu'un tissu continuel de hauteur & de fierté, tandis que Cardoné se soumettant à une destinée qu'aucune réflexion ne pouvoit déranger, aimoit & souffroit; mais comme une sorte de bienséance lui avoit fait observer de tous les tems des ménagemens, dans le nombre des visites qu'il rendoit à Liradi, & qu'il regrétoit le tems qu'il passoit sans la voir, il vivoit tristement sans elle & avec elle. Une pareille situation lui fit trouver une sorte de consolation dans la société d'une de ses cousines; elle étoit infiniment aimable, son esprit juste étoit agréable sans fadeur, elle ne prévenoit pas par des faillies, mais elle charmoit par l'égalité. Son imagination n'étoit sensi-

ble qu'aux agrémens : être bien née, compatissante & fort naturelle, c'étoit des perfections qui couronnoient un caractère peu commun; telle étoit Linda cette aimable cousine. Cardoné, son ami dès l'enfance, alloit souvent la voir, & trouvoit toujours chez elle un azile contre les humeurs de Liradi; il la voyoit avec toute sorte de liberté, mais c'étoit d'abord avec si peu d'attention, que Liradi n'avoit pû en être blessée; il en étoit ainsi de toutes les femmes qu'il avoit rencontrées depuis sa malheureuse passion. Linda n'avoit point vû son cousin impunément, elle avoit eu pour lui des sentimens qu'elle n'avoit jamais attribués qu'aux suites de l'amitié la plus tendre, son goût la portoit naturellement à ai-
mer

mer son esprit, d'ailleurs elle le voyoit constant & malheureux; la pitié qui dans ce cas attendrit le cœur, devient bien-tôt un sentiment plus vif; la réunion de tant de choses agréables dans la personne de Linda, ce goût que l'on inspire & qui rend si aimables à nos yeux ceux à qui nous plaisons, sans même en avoir le moindre soupçon, toutes ces choses rendirent le commerce de Linda une consolation nécessaire pour Cardoné. Linda parvint avec des peines infinies à pouvoir arracher des aveus que son cousin ne lui faisoit d'abord qu'avec des adouciffemens de termes & de ménagemens sans nombre. Il faut convenir que l'amour malheureux peut être indiscret sans reproche. L'amour propre

offensé par l'aveu que l'on fait, semble adoucir le mal de l'indiscrétion ; mais sans recourir à cette excuse, de quoi la douceur & l'intérêt ne viennent-ils pas à bout ? Cardoné avoua tout à sa cousine, & cette indiscretion, si on veut ainsi la nommer, ne servit qu'à lui rendre ses peines plus douces. Quelquefois en les éprouvant, il ressentoit une espece de consolation en pensant qu'il en pourroit faire le récit : Linda de son côté méritoit une confiance aussi entière, & ne faisoit rien qui la pût diminuer ; souvent même elle excusoit Liradi & diminueoit l'aigreur de ses procédés en les interprétant favorablement, ou leur donnant un tour dont Cardoné n'étoit pas toujours persuadé, mais qui pendant long-
 tems

rems servit à le calmer. Quelque généreux que l'on puisse être, l'intérêt personnel nous conduit, sans même nous en appercevoir: quelquefois Linda rejettoit les plaintes de Cardonné sur l'humeur de Liradi; tout juste qu'étoit ce procédé, dans la bonne foi, ce n'étoit pas trop l'excuser. Enfin Cardonné, graces à son aimable cousine, en vint au point de soutenir plus aisément ses malheurs; non seulement il avoit la consolation de se plaindre & celle d'être plaint, mais encore il passoit avec une personne aimable & qu'il aimoit, les heures qui n'étoient point occupées par sa furie. C'est un grand point pour parvenir à l'inconstance, que de perdre l'habitude d'aller dans la même maison, & de concevoir que

l'on peut mettre autre chose à la place de ses visites. Cardoné s'apperçut à la fin du changement que la confiance de sa cousine caufoit en lui, & de la consolation qu'elle lui procuroit. Liradi n'avoit pas daigné y faire la plus legere attention, il ne se le reprocha pas moins; sa bonne foi, sa franchise & sa probité égalant son amour, il avertit de tous les sentimens de son cœur dès l'instant qu'il lui fut possible de les démêler, celle qui naturellement y devoit prendre quelque intérêt; il l'assura donc qu'il étoit moins sensible au retardement d'un rendez-vous, qu'il l'étoit beaucoup plus à une justice, qu'une dureté & qu'un trait d'aigreur lui caufoient plus d'impatience que de chagrin. Mais Liradi ne fut point

point
ceres
traire
un art
pour
la rév
on cra
que l'o
de l'an
preuv
mour
dange
soit,
ment
sembl
défa
venus
rivoir
grès s
cet a
que l
l'amo
plaisi
un no

point allarmée de ces aveus sinceres, & se persuada au contraire que son amant employoit un art qu'il croyoit nécessaire pour la captiver. Cette idée la révolta: eh! comment peut-on craindre d'être soumis à ce que l'on aime! C'est une erreur de l'amour. propre: c'est une preuve de la foiblesse de l'amour. Loin de considérer le danger auquel elle s'exposoit, loin de se servir utilement des événemens passés, il sembla dès ce moment que les défauts de Liradi lui fussent devenus plus précieux. Qu'en arrivoit-il? Linda faisoit des progrès sur le cœur de Cardoné; cet amant qui ne connoissoit que les duretés & les peines de l'amour jusques dans le sein des plaisirs, voyoit toujours avec un nouvel étonnement applaudit

dir à ce qu'il disoit de bien, & dont il ne se doutoit pas, & voyoit encore que l'on excusoit, mais sans aucune fadeur, ce qu'il avoit dit, & qui pouvoit quelquefois n'être pas absolument juste. Cette surprise agréable le conduisit bien-tôt au point de quitter Linda avec regret, & de se séparer avec joye de cette Liradi le chef-d'œuvre de la nature, pour revenir auprès de son aimable cousine trouver la douceur, la confiance & l'épanchement du cœur.

Liradi s'apperçut enfin de la diminution des sentimens de son amant ; elle voulut employer tout ce que l'amour sçait si bien inspirer & persuader à l'esprit ; la centième partie de tout ce qu'elle dit & de tout ce qu'elle fit auroit suffi quelques années auparavant, quelques mois même,

me, pour faire le bonheur de plusieurs jours. Tant de profusions n'étant plus à leur place, devinrent inutiles, & ne servirent qu'à donner des regrets par intervalles à quelqu'un dont les yeux étoient défilés, & qu'à répandre l'aigreur dans le cœur de Liradi. Un mois de douceur & d'attentions qu'elle put avoir, & qui ne servirent à rien, furent cités par elle comme un abaissement & comme un avilissement dont elle ne pouvoit soutenir l'idée; elle supposa même dans ses dernières conversations, car l'esprit est souvent employé à réparer les caprices du cœur; elle supposa, dis-je, que son caractère avoit toujours été le même; elle ajouta qu'elle n'avoit été plus complaisante & plus attentive dans ces derniers

tems

tems, que, pour donner une preuve à Cardoné de l'abus qu'il étoit capable de faire de cette même complaisance; enfin l'aigreur naturelle reprit bien-tôt le dessus; il est vrai qu'alors elle étoit un peu plus fondée; toute femme qui voit ses efforts inutiles sur le cœur de son amant, croit ses charmes humiliés; & dès lors sa raison s'égarre, & tout ce qu'elle fait, devient du moins pardonnable. Quoique Cardoné eût toujours rappelé les obligations essentielles & la reconnoissance des services que Liradi lui avoit rendus en Italie, tantôt ils lui furent reprochés, tantôt ils furent défavoués.

Une pareille situation ne pouvant plus se soutenir, Cardoné se vit obligé de demander une amitié

amitié
regard
radia
les dé
même
qu'elle
Card
avec lo
époula
recon
me. L
obligé
caracte
de Lir
& con
bonhe
société
firent é
Ce f
Yamou
dans
malhe
mens

amitié que l'amour a toujours regardé comme une insulte. Liradi l'accepta ; mais les fureurs, les déchainemens, les noirceurs même furent le sceau de celle qu'elle accorda.

Cardoné bien dégagé, vécut avec son aimable cousine qu'il épousa quelque tems après par reconnoissance, par amour même. La comparaison qu'il étoit obligé de faire sans cesse sur le caractère de Linda & sur celui de Liradi, fit naître cet amour, & contribua toute sa vie au bonheur que les charmes d'une société-aussi douce qu'égale lui firent éprouver.

Ce fut après ce mariage que l'amour en fureur se fit sentir dans toute son étendue à la malheureuse Liradi ; les sentimens les plus vifs, les plus purs

purs & les plus tendres se renouvellerent, s'accrurent & se formerent dans son cœur: déchirée sans cesse par les regrets les plus vifs, elle s'avouoit à tous les momens coupable d'une perte toujours présente à son esprit; elle sentit alors tout ce que Cardoné avoit mérité de sa part. Maîtresse absolue de sa personne, rien ne l'avoit empêché d'unir sa destinée à celle de son Amant; son humeur seule l'en séparoit pour jamais. Aucune excuse ne se présentant à son esprit, rien ne l'empêcha de se détester elle-même, de s'accabler de reproches, & de se peindre le malheur dans lequel elle étoit réduite uniquement par sa faute. La jalousie se joignit à tant d'affreuses réflexions, & mit le

comble

comble à ses malheurs. Ses beaux yeux ne parurent plus dès-lors avec cette fierté & ce brillant qui lui avoient attiré tant d'éloges ; ils furent sans cesse remplis de ces larmes ameres dont le témoin le plus indifférent a le cœur percé. Tout ce qui pouvoit avoir le rapport le plus foible à Cardoné, excitoit en elle un redoublement d'affliction ; une pâleur mortelle succéda bien-tôt à la vivacité de son teint & à l'éclat de ses couleurs, en un mot il sembloit que tout fût perdu pour elle. Quand on veut se consoler, on évite les lieux & tout ce qui peut nous rappeler le souvenir de ce que nous avons perdu ; mais quand on aime assez vivement ce que l'on regrette pour aimer sa douleur , tout ce qui nous

nous en conserve l'idée est aussi
 ce que nous avons de plus cher.
 Par cette seule raison le sé-
 jour de Barcelonne convenoit
 à Liradi plus que tout autre.
 Le Palais de ses parens dans le-
 quel elle étoit retirée, se trou-
 va donc pendant quelque tems
 d'accord avec la triste situation
 de son ame, puisqu'il lui rap-
 pelloit à tous les momens le
 souvenir d'un Amant qui lui
 avoit juré mille fois un amour
 qu'il ne ressentoit plus; mais el-
 le s'y trouvoit obsédée par une
 compagnie importune; la dou-
 leur aime la solitude, & tout au
 plus le particulier d'un ami.
 Cette affluence de monde la
 pouvoit distraire d'une douleur
 qu'elle ne pouvoit ni ne vouloit
 bannir de son cœur. Pour re-
 médier à cet inconvénient, &
 ne

ne pas qu
 celonne
 nouvellem
 crainte &
 contrer C
 termina à
 blissement
 que le mar
 cœur est
 amour; n
 la peine à
 té; on se
 traite, on
 persuader
 doit, & Y
 malheur
 tourment
 doit de l
 da que lo
 être une
 Amant S
 réflexion
 humeur,

ne pas quitter la Ville de Barcelonne où elle étoit continuellement balancée entre la crainte & l'espérance de rencontrer Cardoné , elle se détermina à faire un nouvel établissement , malgré l'horreur que le mariage inspire quand le cœur est rempli d'un autre amour ; mais on croit faire de la peine à celui qui nous a quitté ; on se flatte de pouvoir se distraire , on espere du moins le persuader ; enfin l'humeur conduit , & l'on ajoute un nouveau malheur à tous ceux dont on est tourmenté. Telle fut la conduite de Liradi , qui se persuada que son mariage seroit peut-être une sorte de peine à son Amant. Sans faire aucune autre réflexion , emportée par son humeur , gouvernée par la ra-

D ge,

ge, déterminée par le désespoir, aveuglée par la douleur, le premier qui se présenta, & qui lui parut le moins agréable, fut celui qui obtint la préférence. Ce fut Dom Alphonse de Palmeras, dont le caractère ne ressembloit au sien que par l'humeur & l'emportement. Bientôt une semblable union produisit ce qu'elle devoit naturellement produire. Les nouveaux époux firent leur malheur réciproque; les noires passions environnoient & remplissoient leur solitude; jamais la conduite ni les discours de l'un n'étoient au gré de l'autre. Dans cet état, le séjour de la ville leur étant devenu impossible à soutenir, ils se déterminèrent à partir pour une Terre assez éloignée, persuadés que la campagne leur
four-

fourniroit
quillé
être d'
un mot,
la foible
reux &
seule qu
rent don
nemens
de la pr
Cardon
si de la
conduis
motifs b
malte de
les vivre
fis: ils
doubler
vant sa
une Te
lieu qu'
me haza
mens, c

fourniroit peut-être une tranquillité qu'ils sentoient leur être d'une grande nécessité. En un mot, le changement de lieu, la foible ressource des malheureux & des malades, étoit la seule qui leur restât. Ils partirent donc ; & par un des événemens sur lesquels le préjugé de la prédestination s'est établi, Cardoné & Linda sortirent aussi de la ville le même jour, conduits par des raisons & des motifs bien différens. Le tumulte de la ville, les devoirs, les visites troubloient leurs plaisirs : ils voulurent en aller redoubler les charmes, en s'y livrant sans aucune distraction : une Terre de Cardoné fut le lieu qu'ils choisirent ; & le même hazard qui dirige les événemens, conduisit presque au même

me moment Liradi & Palméras dans une hôtellerie d'Urgel, où ils devoient passer la nuit. Quelle différence dans leur situation ! Cardoné & Linda n'étoient occupés que d'eux-mêmes, & ne s'apperçurent point de l'arrivée des autres : mais à peine Liradi fut-elle dans l'hôtellerie, qu'elle démêla tout ; les yeux de l'amour malheureux & de la jalousie sont bien perçans : son inquiétude ne lui permettant aucun repos, elle fit tout son possible pour être remarquée, au moins pour être apperçue de son infidèle, & pour troubler par sa présence le bonheur dont il jouissoit. L'état heureux qu'il ressentoit vivement, redoubla la rage de Liradi ; elle eut tout le loisir d'en examiner les détails, car
 l'amour

l'amour légitime ni l'amour vrai n'ont pas besoin de se cacher. Les agitations & l'altération de Liradi ne pouvoient l'occuper aussi vivement sans être remarquées par son mari ; elles le furent aussi , & dès-lors la plus noire jalousie s'empara de son cœur : plus il examina , plus il se confirma dans les idées de tout ce qu'il avoit entendu dire de l'amour de Cardoné pour sa femme avant qu'il l'épousât. Cependant il se contraignit pour avoir les cruelles convictions après lesquelles le jaloux court sans cesse. Quelle soirée ! Quel soupé que celui d'un mari & d'une femme qui sont dans une pareille situation ! L'heure de se retirer vint enfin , & Liradi ne pouvant plus demeurer sans vengeance , voulut profiter de l'horreur de la nuit & du silence

silence pour satisfaire les emportemens de son ame. Elle avoit remarqué la situation des appartemens ; ils étoient peu éloignés, & se trouvoient placés dans le même corridor ; elle se leve, prend un poignard, s'avance jusqu'à la chambre de Cardoné : mais dans l'instant qu'elle ouvrit la porte, elle se sentit frappée elle-même ; elle fit un cri qui réveilla Cardoné ; il jouissoit dans les bras de l'amour d'un sommeil mérité ; la lumiere qui avoit servi à éclairer ses plaisirs, lui fit appercevoir une femme qui se débattoit à terre, & qu'un meurtrier vouloit encore frapper. Il avoit trop d'honneur & de courage pour ne pas voler au secours de cette infortunée, sans penser même qu'il étoit nud & sans armes. Quel fut son étonnement, quand

quand il
 meras qu
 sa jalo
 sa fureur
 perce à
 coups
 adieu, m
 Linda. C
 entendit
 rer avec
 ment qu
 sauver le
 animée p
 poit,
 radis avo
 passant
 mour co
 fureurs q
 ver, elle
 son Ama
 meras la
 geance
 te sur-le
 & les ter

quand il reconnut Liradi! Pal-
 meras qui voit en lui l'objet de
 sa jalousie, y voit aussi celui de
 sa fureur; il fond sur lui, & le
 perce à l'instant de plusieurs
 coups; il tombe en disant,
 adieu, ma chere & trop aimée
 Linda. Ces paroles que Liradi
 entendit encore, la firent expi-
 rer avec fureur, dans le mo-
 ment que Linda accourue pour
 sauver les jours de son Amant,
 animée par l'amour & le déses-
 poir, saisit le poignard que Li-
 radi avoit laissé échapper; &
 passant en un moment de l'a-
 mour content aux plus grandes
 fureurs que l'ame puisse éprou-
 ver, elle vange la blessure de
 son Amant, & fait tomber Pal-
 meras sans vie. Quand sa ven-
 geance fut satisfaite, elle se jet-
 te sur le malheureux Cardoné,
 & ses tendres embrassemens ne
 pouvant

pouvant le rappeler à la vie, rien ne peut l'empêcher de se poigner elle-même, & de finir une vie qu'elle ne pouvoit plus soutenir.

On a fort assuré que l'hôtesse frappée d'horreur & d'étonnement, s'étoit laissée tomber à la vûe d'une telle catastrophe, & que sa chute lui avoit fracassé la tête; que le pied avoit glissé à son mari, de façon qu'il étoit tombé sur le poignard, & que tous les valets accourus au bruit d'un tel événement, avoient perdu, l'un un bras, l'autre une jambe, & quelques-uns la vie. Mais j'ai regardé ces petites circonstances comme inutiles à rapporter, & comme un abus de la fin tragique de presque toutes les Nouvelles Espagnoles.



A D

His

L'Hi
ple
mais el
de d'int
mes qui
ci (ne fu
a une tr
cueillir.
qui nou
Le M
vingt-de
une riche
quinze
les préc
à dire q
bord ex



A DEUX DE JEU.

HISTOIRE ARRIVÉE.

L'Histoire n'est qu'un simple tableau pour les fots ; mais elle est une source féconde d'instructions pour les hommes qui réfléchissent. De celle-ci (ne fût-elle qu'un conte) il y a une très-belle morale à recueillir. C'est-là le seul motif qui nous engage à l'écrire.

Le Marquis de Girey avoit vingt-deux ans, lorsqu'il épousa une riche héritière, qui en avoit quinze. Le mariage fut fait avec les précautions ordinaires, c'est-à-dire que les biens furent d'abord examinés avec grand soin ;

E ou

on disputa long-tems sur les avantages, & les premieres difficultés applanies, le reste alla de suite.

Le Marquis fut conduit par un vieux parent, qui avoit quelque intérêt caché à faire réussir ce mariage dans une Eglise convenue, pour voir de loin la Demoiselle qu'on lui destinoit. Suivant l'usage, elle en avoit été secrètement avertie; aussi eut-elle le soin de se parer dès les cinq heures du matin; elle se tint à l'Eglise beaucoup plus droite qu'à l'ordinaire; elle parut fixer les yeux sur un livre de prières, qu'elle avoit pris pour la forme, & qui resta toujours ouvert au même feuillet; elle regarda sans cesse de côté, fit de longues révérences à toutes les personnes de sa connoissance,

fance, s
la bien
mettre
à l'oreil
vernant
adroite
affectati
lorsqu'el
rougiss
qu'elle
noire,
vir qu'
roit un
beaux y
ble, un
retourn
suadée q
Le M
avoit tr
petite p
poloit,
nies qu
à faire s

fance, sourit le plus souvent que la bienséance put le lui permettre de tous les petits mots à l'oreille que sa bonne Gouvernante, qui se croioit fort adroite, lui disoit, passa avec affectation devant le Marquis lorsqu'elle sortit, le salua en rougissant, quoiqu'il fût arrangé qu'elle ne devoit pas le connoître, fut charmée de découvrir qu'on s'appercevoit qu'elle avoit une taille bien prise, de beaux yeux, une bouche agréable, une démarche aisée, & s'en retourna enfin chez elle, persuadée que sa figure avoit réussi.

Le Marquis de son côté, qui avoit trouvé assez à son g é la petite personne qu'on lui proposoit, fit toutes les minauderies qu'il jugea les plus propres à faire sentir qu'il étoit un joli

Eij homme;

homme : il lorgna d'un air de conquête, prit vingt fois du tabac, pour faire remarquer une belle main, & un bijou d'une forme charmante, ajusta à tout propos son énorme jabot pour se donner des graces, rit indécemment pour montrer des dents que *Capron* avoit eu bien de la peine à rendre passables, parla fort haut pour persuader qu'il avoit de l'esprit ; en un mot, dans le dessein qu'il avoit de paroître extrêmement aimable, il fit justement tout ce qu'il falloit pour démontrer qu'il n'étoit qu'un fat.

Moyennant ces précautions respectives, ils se convinrent très-fort l'un & l'autre ; le lundi les articles furent dressés, & après cette longue connoissance, ils furent liés le mardi

par

par des nœuds éternels,

Ces deux époux enchantés l'un de l'autre, ayant toujours quelques mots importans & secrets à se dire, oubliant tous deux le reste de la terre, passèrent trois mois dans les emportemens d'une espèce de passion, que tout le monde prit pour de l'amour. Ils s'y tromperent eux-mêmes; ils se croyoient de bonne foi amoureux, ils se le disoient & le répétoient sans cesse. Ces désirs rapides qu'ils devoient à leur jeunesse, à des sens neufs, à l'éloignement où ils vivoient de tout ce qui auroit pû faire diversion, ils les confondirent faute d'expérience avec les impressions victorieuses que la simparchie fait sur les cœurs, que le rapport des caractères entretient, dont le

plus tendre sentiment est le fruit, que le tems peut bien affoiblir, & qu'il n'efface jamais, qui cesse peut-être un jour d'être amour, mais qui devient toujours une vive & solide amitié, lorsqu'une longue suite d'années émouffe la vivacité des désirs.

Le tems tarit bien vite les sources de cette sorte de bonheur, dont les deux jeunes Epoux étoient enyvres. Lorsque les seuls désirs font la félicité, il semble qu'on ne commence à devenir heureux que pour cesser bien-tôt de l'être; aussi les preuves mutuelles qu'ils se donnoient sans ménagement de leur prétendue tendresse, porteroient-elles un coup funeste à leur union; les plaisirs usèrent à la hâte tous les fonds de leur ardeur.

ardeur, leur première vivacité s'affoiblit, l'ivresse disparut, la langueur succéda aux transports; la froideur & l'ennui précéderent de quelques jours l'éloignement décidé, & le dégoût enfin s'établit impérieusement & sans retour à la fin du quatrième mois. Si dans les derniers jours il y eut pour eux quelques momens moins déplaisans, on peut les comparer aux derniers efforts d'une lumière qui s'éteint & qui ne laisse après elle qu'une odeur désagréable.

Un appartement séparé, des sociétés différentes, un oubli mutuel, voilà les arrangemens commodes qui se firent d'eux-mêmes. M. de Girey se livra à tous les penchans, donna dans tous les travers, se chargea de

tous les ridicules qui convenoient à sa fortune , à son âge , à sa naissance ; la Marquise se plongea dans la bonne compagnie , écouta avec plaisir toutes les fadeurs dont on l'accabla , s'abandonna sans réserve à la fureur de plaire (erreur vingt fois plus funeste à la réputation & au repos que la galanterie même) ; elle jouit de la gloire d'être l'objet de tous les projets de bonne fortune de la Cour , & le triste plastron de l'envie , de la haine , de la calomnie de toutes les femmes jolies ou laides qui avoient des prétentions.

Je passe rapidement sur leurs aventures ; l'histoire d'une Coquette est l'histoire de toutes les Coquettes ; & les incidens de
la

la vie
les m
arrivés
jours à
brillan
Auff
fon sex
mes for
sur le
nime
me de
géréte
nuelle
sans re
puilab
mépris
moyen
voir le
bleau
jours
d'un P
rendre
nuance

la vie d'un Petit-maître sont les mêmes que ceux qui sont arrivés & qui arriveront toujours à ceux qui courent cette brillante carrière.

Aussi vivent-ils (chacun dans son sexe) à peu près sur les mêmes fonds; leur conduite roule sur le même pivot, le mécanisme de l'un est le mécanisme de l'autre. Une grande légèreté, une étourderie continue, beaucoup de perfidie sans remords, une source inépuisable d'amour propre & de mépris réciproque, voilà les moyens généraux qui font mouvoir les deux machines. Le tableau d'une Coquette est toujours le digne pendant de celui d'un Petit-maître; l'un & l'autre rendent les traits (à quelques nuances près) de toutes les Coquettes

quettes & de tous les Petits-maîtres nés & à naître : il en est d'eux comme de la confession des honnêtes gens ; elle ne diffère que par le plus ou le moins de fois. Je ne m'attache donc qu'à rapporter un incident particulier , qui vraisemblablement ne se rencontre pas dans la vie de tous ceux qui comme M. & Madame de Girey sont les héros du grand monde.

Le Marquis étoit à la campagne ; il y jouoit en société la Comédie avec cette supériorité inestimable , que les gens du bel air ont sur les meilleurs Comédiens ; il étoit le premier Acteur de cette Troupe choisie , qui mettoit en pieces régulièrement trois fois par semaine Moliere , Crebillon & Voltaire : & en effet , à la mémoire

moire n
ce manq
Marquis
quelque
se gill
sa pron
grand no
cis , ou
noient
la plac
dans la
qu'il éto
ble.
Il av
les bra
mais d
ment be
le , ma
quon d
ne par
d'effau
les ag
toujour

moire près, qui faure d'exercice manquoit assez souvent au Marquis, à l'exception de quelques fausses liaisons, qui se glissoient furtivement dans sa prononciation, & d'un assez grand nombre de vers raccourcis, ou ralongés, qui prenoient sans qu'il s'en apperçût, la place de ceux qui étoient dans la pièce, il faut convenir qu'il étoit un Acteur fort agréable.

Il avoit la figure théatrale, les bras longs à la vérité, mais dans le fond passablement beaux, la voix sépulchrale, mais touchante; il manquoit de phisionomie, ses yeux ne parloient point, mais ce défaut léger étoit racheté par les agrémens d'une bouche toujours riante, même dans les momens

momens de la plus vive douleur : du reste infatigable , voulant toujours jouer , ne reculant jamais , prêt sans cesse à remettre des pieces nouvelles , connoissant le théâtre , sûr de ses entrées & de celles des autres , sentant la portée de tous les Acteurs , n'ignorant que la sienne , étudiant la Piece entiere , soufflant avec adresse celui avec qui il étoit en Scene , sçachant en un mot assez mal son rôle , & sûr presque toujours de ceux dont il n'avoit que faire. Avec toutes ces qualités on juge bien que le Marquis étoit regardé dans sa Troupe comme un homme aussi supérieur qu'utile.

On sçait que la société la plus douce qui a joué la Comédie seulement pendant

pendant
pour
vers, to
Troupe
pour l
de contr
ler, l'an
mens, la
ces s'et
insensib
& devie
On voi
premier
les égar
fois m
ce n'et
où le p
du plus
pideme
nouva
veut le
qui ch
gouver

pendant quinze jours, prend pour l'ordinaire tous les travers, tous les ridicules d'une Troupe en regle : Le goût pour l'indépendance, l'esprit de contrariété, le désir de briller, l'amour des applaudissemens, la fureur des préférences s'emparent d'une maniere insensible de tous les esprits, & deviennent le ton dominant. On voit disparoître dès les premiers jours, la politesse, les égards, l'amitié & quelquefois même l'amour. Bien-tôt ce n'est plus qu'une anarchie, où le plus foible porte le joug du plus fort, où celui ci est rapidement renversé par un parti nouveau, qui le craint & qui veut le détruire. Les femmes qui cherchent à s'emparer du gouvernement ordonnent en

Reines,

Reines , les hommes , qui se flattent d'être plus sûrs de leur goût contredisent avec aigreur; les uns se plaignent d'une hauteur déplacée , les autres se récrient contre une indocilité impolie. Tout parle à la fois; on propose en tumulte , on ne résout que pour ne point exécuter ; la Troupe étoit d'abord rassemblée par le goût du plaisir ; un mois après elle est dispersée par les tracasseries. Souvent on les a vû se convertir en querelles dangereuses , & presque toujours produire des antipaties éternelles.

Dans la société dont il s'agit , on étoit d'abord tombé dans cet inconvénient général ; mais enfin on s'y étoit mis au-dessus de toutes ces miseres,

miseres,
le plaisir
route la
sent tou
merce d
Les ra
Marquis
sans qu
Vérabil
autres
fort au
respect
maniere
ment ab
ge des
tissent
espoir
par-là
talens
Troupe
le point
qui se
mêmes

miseres, qui métamorphosent le plaisir en mérier, font disparaître l'amusement, & détruisent toute la douceur du commerce de la vie.

Les talens extraordinaires du Marquis avoient contribué, sans qu'on s'en fût apperçu, à l'établissement de la paix ; les autres Acteurs se sentoient si fort au-dessous de lui, que leur respect lui avoit déferé d'une maniere tacite le gouvernement absolu ; tel est le privilege des grands talens, ils amortissent la jalousie, ils ôtent tout espoir de prééminence, & par-là subjuguent toujours les talens inférieurs. Dans une Troupe de Comédie c'est-là le point capital ; toutes celles qui se gouvernent par elles-mêmes ne sont qu'un cahos, que

que rien ne peut débrouiller ; hors leur destruction. Qu'un Tyran les subjuge, c'est Cromwel qui fait cesser les troubles qui déchiroient le sein de l'Angleterre.

Le Marquis de Girey décideit donc souverainement de tous les arrangemens intérieurs & extérieurs de sa troupe ; tous les Acteurs l'écoutoient avec une espece de soumission, & les Actrices avec complaisance : les uns & les autres s'en rapportoient à lui pour le choix des pièces, la distribution des rôles, & la maniere de les jouer. Madame de Girey elle-même, qui par un hazard fort extraordinaire se trouvoit dans le même lieu avec son mari, cedeoit presque toujours à ses avis, comme si elle n'avoit pas été sa femme,

femme :
tres puf
d'un pare
C'étoit
ris chez
allez av
ractere d
un goût c
avoient r
manie,
tre ou b
Marquis.
tes de la v
mens de
voient r
d'Autrer
le jardin
bois char
re, la gra
souvent
plaisirs
chez ell
encore

femme : le moyen que les autres pussent résister à la force d'un pareil exemple ?

C'étoit à trois lieues de Paris chez une Dame d'un âge assez avancé, mais dont le caractère doux, les grands biens, un goût constant pour le plaisir avoient rendu la maison charmante, qu'étoit dressé le théâtre où brilloient les talens du Marquis. Toutes les commodités de la ville, & tous les agrémens de la campagne se trouvoient réunis chez Madame d'Autreron. Le parc étoit vaste, le jardin dessiné avec art, les bois charmans, la bonne chère, la grande compagnie & fort souvent la bonne, étoient des plaisirs qu'on trouvoit toujours chez elle. La Comédie en avoit encore conduit de nouveaux ;

E elle

elle avoit aussi servi de prétexte à des visites nombreuses ; mais comme une grande liberté étoit la première loi de cet aimable séjour, la quantité de monde n'y formoit jamais ce qu'on appelle cohue ; on étoit-là comme dans une ville bien habitée ; on ne voyoit que ceux qu'on avoit envie de voir ; cette multitude se divisoit d'elle-même en plusieurs sociétés particulières, qui ne se nuisoient point entre elles, & qui se réunissoient toutes comme de concert pour concourir à l'amusement général.

Ainsi le Marquis & sa femme, quoique dans la même maison, n'avoient rien à souffrir l'un de l'autre ; ils se voioient encore moins que s'ils avoient été à Paris ; chacun avoit ses emplois & ses amusemens. Mada-
me

me de Girey triomphoit des hommes , le Marquis regnoit sur les femmes ; ils se retrouvoient quelquefois à la vérité dans les jardins , comme on se retrouve aux Thuilleries ; il y avoit des occasions où le hazard les plaçoit à la même table ; il falloit bien qu'ils se rencontraient sur le théâtre , mais le hazard , la nécessité ou le devoir ne les ramenoit jamais dans l'appartement l'un de l'autre. Rien dans cette maison commode ne pouvoit leur rappeler leurs mutuels engagements ; à peine avoient-ils quelquefois l'occasion de s'appercevoir qu'ils se haïssent, s'ils n'avoient pas porté le même nom , personne dans cette nombreuse compagnie n'auroit pû les soupçonner d'avoir l'honneur de se connoître. Fij On

On avoit déjà représenté plusieurs pièces avec un grand succès ; le sérieux & le plaisant , le haut & le bas comique avoient également réussi. Les Comédiens de qualité n'ont point de ces petits talens bornés à un seul genre. Ils embrassent tout, & ils y excellent. Le Marquis sentoît cet avantage , & il manquoit à la gloire de sa Troupe de s'exercer sur les ouvrages délicats dont un léger badinage fait le fonds. Mignatures du théâtre, développemens heureux du sentiment taillés pour une Actrice charmante, que la naïveté, le son de voix & la beauté rendent unique. Enfans enjoués de la nature à qui cette aimable Actrice semble prêter ses graces , qu'elle embellit, qu'elle seule peut rendre, dont
ses

ses agré
& qui
bles se
de refl
elle.

Le M
zarder u
applaud
vint à l
parla;
qu'on l
ce genre
plus nou
tôt l'ouv
que du g

Tou
jouer da
vuloien
Les con
la dispo
loit m
Lorsqu
ces, da

ses agrémens ont donné l'idée,
& qui sont plus ou moins agréables
selon le plus ou le moins
de ressemblance qu'ils ont avec
elle.

Le Marquis proposa de ha-
zarder une de ces pièces ; on
applaudit à son idée. *Zenèide*
vint à l'esprit du premier qui
parla ; elle fut préférée , non
qu'on la jugeât la meilleure de
ce genre , mais elle étoit alors
plus nouvelle. Ce choix fut plû-
tôt l'ouvrage de la mémoire
que du goût.

Toutes les femmes voulurent
jouer dans la pièce , & elles
vouloient toutes le même rôle.
Les contestations s'éleverent ,
la dispute s'échauffoit , elle al-
loit même devenir sérieuse.
Lorsqu'il est question des gra-
ces , du don de plaire , de la
beauté,

beauté, il n'est point d'affaires fans conséquences entre les femmes les plus raisonnables.

Le Marquis avoit ses vûes pour se hâter de concilier les esprits. Eh ! pourquoi, Mesdames, dit-il (d'un ton persuasif) ces disputes inutiles ? Vous êtes toutes admirables, vos talens sont connus, applaudis, admirés, vos graces les égalent ; mais nous avons besoin de vous dans le grand. Voulez - vous bien m'en croire ? Mademoiselle d'Argy n'est point occupée, c'est la plus jolie enfant du monde ; elle semble être faite exprès pour ces petits rôles ; elle est la nature, l'ingénuité même. Destinons - la à ce genre. Madame d'Autreron le permettra bien. J'avoue que j'ai fort bonne opinion de mon idée,

nous

nous ferons quelque chose de Mademoiselle d'Argy, j'en réponds ; elle n'a point encore joué la comédie, tant mieux, elle n'aura point de mauvais ton à perdre ; elle sort du Couvent, & c'est encore un avantage, elle n'imitera point ; ses graces, son jeu seront à elle ; il ne s'agit que de la former. Je m'en charge, si l'on veut, & je m'engage de la mettre en état de jouer au plus tard dans huit jours. C'est que je vous dis qu'elle sera charmante ; j'en suis sûr. N'êtes-vous pas de mon avis Eh ! qui joueta le rôle d'*Olinde* (dit Madame de Girey en l'interrompant ?) Mais moi sans doute (repliqua le Marquis) Vous ? fy donc (repliqua la Marquise) vous êtes d'une grandeur démesurée, vous n'y pensez

pensez pas, il faut le donner au
 jeune d'Argy Oui, sans
 doute (continua-t-elle, en s'ap-
 percevant que le Marquis se
 préparoit à l'interrompre) il est
 d'une fort aimable figure, Olin-
 de ne doit avoir que seize ans,
 & c'est à-peu-près son âge ; l'ar-
 rangement sera parfait. Je jou-
 rai apparemment *Gnidie* ? tout
 cela ira à merveille, pourvû
 que Madame d'Autreron veuil-
 le bien se charger du rôle de
 la Fée.

Madame de Girey avoit à
 peine achevé de parler, que
 sans autre examen tout le mon-
 de fut de son avis. Le Marquis
 se laissa entraîner au torrent, il
 avoit d'ailleurs un intérêt ca-
 ché à ne pas contredire. Qu'on
 juge de sa force, c'étoit à l'avis
 de sa femme qu'il se rendoit.

On

On se doute peut-être de ce qu'étoit le jeune d'Argy & sa sœur. L'une avoit été élevée en Couvent, l'autre n'avoit quitté le Collège que depuis huit jours. Madame d'Autreron étoit leur tante. Ils avoient perdu leur mere presque en naissant. M. d'Argy, un des plus honnêtes hommes du monde, qui l'adoroit & qui en étoit aimé, ne lui avoit survécu que de deux ans. Il semble que le sort frappe par préférence ces tendres unions, de peur que la société ne se gâte par ces sortes d'exemples.

Madame d'Autreron, leur plus proche parente, s'étoit trouvée naturellement chargée de leur éducation. Un Couvent & le Collège l'en avoient soulagée. Mademoiselle d'Argy avoit

G quatorze

quatorze ans, son frere en avoit un peu plus de quinze. L'amour n'étoit pas plus beau que lui; sa sœur avoit toutes les graces d'Hébé; traits charmans, taille parfaite, la fraicheur de la premiere jeunesse étoit presque pour elle un agrément superflu; on s'appercevoit déjà que ses charmes seroient des appas pour chaque âge. Madame d'Autreron, qui étoit la bonté même, les avoit fait venir pour leur faire prendre part aux plaisirs de l'Automne; elle les aimoit, mais de cet amour qui n'est qu'une foiblesse; elle étoit flattée de les voir si aimables, elle les monroit pour s'en faire honneur, elle adoptoit, elle regardoit comme à elle l'ouvrage de la nature. Les voir chéris, applaudis, caressés, faisoit

soit tou
cellire
cées,
charma
leur pr
rendre
refusoir
ritable fi
âge, ce
sonnée
gers &
ctions p
lieu d'ex
fin habil
peuvent
nelle a
lesquels
premier
pendant
Madame
toient
tables.
semblo

soit toute sa joye. Louanges excessives, complaisances déplacées, riches habits, bijoux charmans, Madame d'Autreron leur prodiguoit tout pour les rendre heureux. Elle ne leur refusoit que cette attention charitable si nécessaire à un certain âge, cette clair-voyance raisonnée qui sçait prévoir les dangers & les prévenir, ces instructions prudentes qui tiennent lieu d'expérience, ces yeux enfin habiles & precautionnés qui peuvent seuls arracher la jeunesse aux pièges terribles dans lesquels elle est entraînée par les premiers feux des passions. Cependant malgré les soins de Madame d'Autreron, ils n'étoient rien moins qu'insupportables. La nature, ou le hazard sembloit jusqu'alors avoir dé-

tourné d'eux les effets que pro-
 duit sur presque tous les enfans
 l'amour aveugle. Le Collège
 même & le Couvent n'avoient
 rien pris sur leurs heureuses dis-
 positions ; ils en sortoient l'un
 & l'autre presque avec l'air du
 monde & avec toute leur in-
 nocence.

M. de Girey regardoit déjà
 Mademoiselle d'Argy comme
 sa proie, ce genre de conquê-
 te manquoit à tous ses autres
 triomphes ; mais il la croyoit
 plus mal-aisée qu'une autre, &
 il s'arma de toutes les précau-
 tions qu'il crut capables de fai-
 re réussir son projet.

Il étoit dans l'erreur. Une
 femme instruite, quelque vio-
 lent que soit son penchant à la
 galanterie, marche moins rapi-
 dement vers sa défaite qu'une
 jeune

jeune
 qui s
 rer au
 homme
 avanta
 ple, qu
 prévoir
 d'être !
 des ne
 maître
 ble,
 monde
 un air d
 & sur-t
 contrai
 sur l'an
 qui n'a
 n'a jam
 priman
 Louée
 respect
 de la
 être de

jeune personne innocente , à
 qui son cœur ne peut suggé-
 rer aucune défiance. Qu'un
 homme artificieux a de cruels
 avantages contre une ame sim-
 ple, qui ne sçauroit craindre ou
 prévoir qu'on cherche à la sé-
 duire ! Eh ! quels progrès rapi-
 des ne doit pas faire un Petit-
 maître qui veut se rendre aimable ,
 qui joint au jargon du
 monde les graces de son état ,
 un air de sincérité au badinage ,
 & sur-tout qui a la force de se
 contraindre jusqu'à être poli ,
 sur l'ame d'une jeune personne
 qui n'a vû que le Couvent, qui
 n'a jamais entendu que des ré-
 primandes , qui a toujours obéi ?
 Louée sans cesse , touchée des
 respects qu'on lui rend , enyvrée
 de la persuasion où l'on paroît
 être de sa beauté, elle se croit

tout-à-coup transportée dans un monde nouveau. Le poison se glisse rapidement dans son ame, son imagination s'échauffe, son cœur s'agite, la vanité, l'artifice, la nature, tout s'arme contre elle, tout donne de la force aux coups qu'on lui porte, ce n'est que par une espèce de miracle qu'elle peut rester raisonnable; si la tête ne lui tourne pas au bout de huit jours, c'est une personne rare, extraordinaire, un phœnix.

Mademoiselle d'Argy ne l'étoit pas; le Marquis s'étoit chargé de lui apprendre la façon dont elle devoit jouer son rôle; ainsi tout le monde voyoit sans surprise, ou plutôt personne ne remarquoit qu'il passoit les heures entières avec elle, qu'il lui parloit, qu'il la suivoit.

sans

fans cesse , qu'il n'avoit des yeux , des attentions , des soins que pour elle.

Madame d'Autreron pénétrée de reconnoissance , ne pouvoit se laisser de le remercier , & Mademoiselle d'Argy qui avoit un cœur vraiment neuf , qui croyoit de bonne foi être fort obligée à M. de Girey , louoit à tout propos la patience avec laquelle il daignoit l'instruire ; elle en étoit sincèrement touchée , parce qu'elle en étoit enorgueillie. A son âge voir un homme du mérite , de la considération du Marquis ne pas la quitter , lui sacrifier tous les momens de la journée , borner toutes ses attentions à une petite fille comme elle , quel excès de complaisance ! Comment se refuser cependant à la dou-

cœur de penser que des soins aussi flatteurs n'étoient pas dûs tout-à-fait au bon cœur du Marquis ? Mademoiselle d'Argy étoit sans doute extrêmement reconnoissante ; mais elle se rapportoit, elle croyoit mériter une partie de ces attentions qui la flattoient ; & ce piège que lui tendoit l'amour propre, étoit mille fois plus dangereux encore, que le prétendu mérite de M. de Girey.

Le Marquis voyoit ses progrès, il avoit raisonné son projet, c'étoit pour la première fois de sa vie qu'il avoit agi avec quelque défiance. Jusques-là, sûr de lui-même, bien persuadé du peu de cas qu'il devoit faire des femmes qu'il avoit attaquées, il avoit vaincu sans art, son triomphe lui avoit toujours

jours
Ma
bloit u
portan
n'auro
il auro
mouren
contre
graces
rience
faitem
envie
avoir a
gayete
captiv
égards
marque
sans s'a
propos
rette,
rems
coups
du pla

jours paru indispensable. Mais Mademoiselle d'Argy lui sembloit une conquête & plus importante & plus agréable ; il n'auroit pas plus craint quand il auroit été véritablement amoureux. Ainsi il se seroit contre elle & de toutes ses graces & de toute son expérience. Sûr qu'elle ignoroit parfaitement tout ce qu'il avoit envie de lui apprendre , après avoir amusé son esprit par une gayeté toujours nouvelle , & captivé sa confiance par des égards , des attentions & des marques d'amitié particulières , sans s'amuser à tous ces petits propos qu'on nomme la *fleur-rette* , il s'imagina qu'il étoit tems de frapper les grands coups , persuadé que les attrails du plaisir, l'orgueil & la curiosité

ré acheveroient son triomphe.
 Il propofa donc à Mademoi-
 felle d'Argy de fe rendre un peu
 avant la fin du jour dans un ca-
 binet de verdure , qui étoit dans
 l'endroit le plus écarté du bois ,
 dont les jardins de cette maifon-
 commode étoient entourés. J'ai
 à vous expliquer, lui dit-il, mille
 chofes qui vous feront auffi a-
 gréables qu'utiles. Vous ne vous
 défiez pas de moi apparem-
 ment ? Vous auriez tort. Comp-
 rez que vous ne ferez pas fâchée
 d'avoir eu pour moi cette com-
 plaifance : on eft fi fort gêné
 dans cette maifon. . . .

Oh pour cela , oui (répondit
 Mademoifelle d'Argy) on ne
 peut être tranquille un moment
 avec vous , tout le monde veut
 vous avoir , & j'en fuis fâchée.
 Mais jouerai-je bien mon
 rôle ?

rôle ? Comme un ange
 (repliqua le Marquis) je vous
 en répons ; laissez-moi faire ,
 & comptez sur moi .

L'heure donnée arriva . La
 journée avoit paru à Mademoi-
 selle d'Argy d'une longueur in-
 supportable . Elle ignoroit d'où
 naissoit son impatience , elle ne
 cherchoit pas même à le sça-
 voir ; elle étoit impatiente de
 bonne foi , c'étoit tout . Sur le
 prétexte du rôle qu'elle avoit à
 étudier (car sans sçavoir enco-
 re pourquoi elle en prit un)
 elle s'échappa , & courut bien
 vîte à ce cabinet désiré .

Le Marquis y étoit déjà ,
 & Mademoiselle d'Argy pou-
 voit se vanter qu'elle étoit
 la seule qu'il n'avoit pas fait at-
 tendre . Enfin (dit le Marquis
 en courant à elle , & l'embras-
 sant

fant avec transport) je puis vous voir en liberté. . . . Mais vous me serrez trop (dit Mademoiselle d'Argy avec un ton de naïveté qui démontroit sa parfaite ignorance) & en effet il la tenoit étroitement embrassée. Ce premier moment de plaisir avoit été si vif, il avoit si fort pénétré dans l'ame du Marquis, que toutes ses forces sembloient s'être rendues dans ses bras; toute la personne étoit plongée dans une espece d'enchantement qui lui avoit ravi l'usage de la voix; ses yeux seuls erroient avidement sur Mademoiselle d'Argy, qui à son tour éprouvoit, sans en concevoir la cause, des mouvemens inconnus, qui l'entraînoient loin d'elle-même : un feu singulier s'étoit glissé dans ses veines, il y cou-

roit

roit avec rapidité ; il se peignoit sur son visage, & il portoit dans ses yeux une vivacité charmante, qui ajoutoit encore de nouveaux plaisirs à la situation délicieuse du Marquis.

L'extase finit. Mademoiselle d'Argy se laissa aller sur un lit de gazon, & ses regards se fixerent sur M. de Girey qui s'étoit précipité à ses pieds. Elle rompit le silence la premiere. Je ne sçai où j'en suis, dit-elle avec ingénuité, pourquoi m'avez-vous si fort embrassée ? En vérité vous n'y pensez pas. . . . N'en soyez point fâchée (répondit le Marquis) je vous aime trop pour vouloir vous déplaire, & vous êtes trop aimable pour qu'on doive en agir toujours avec vous comme avec un enfant. On ne connoît pas ici tout
ce

ce que vous valez (continua-
 t'il , en voyant que ce début la
 surprenoit.) Déjà vous êtes dans
 un âge où il faut être comme
 les autres ; & en faveur de vos
 agrémens , de mille graces que
 vous avez au-dessus des autres ,
 vous devriez être traitée com-
 me une personne raisonnable ,
 quand même vous auriez deux
 ans de moins : toujours un Cou-
 vent , toujours la petite d'Ar-
 gy ! cela m'indigne. On joue
 avec vous , on vous amuse com-
 me si vous n'étiez encore arrê-
 tée que par des poupées , com-
 me si tout le reste étoit au-des-
 sus de votre portée. J'en suis ou-
 tré. Vous avez de l'esprit, mais
 beaucoup ; votre figure est char-
 mante , c'est qu'elle est adora-
 ble. On abuse de votre dou-
 ceur , tout le monde vous sub-
 jugue ,

jugue, & vos plus beaux jours
 se perdent dans une dépendan-
 ce continuelle; on vous laisse
 languir dans un enfantillage hu-
 miliant dont je veux vous faire
 sortir. . . . Je me suis bien ap-
 perçue de tout cela (dit vive-
 ment Mademoiselle d'Argy qui
 se rengorgeoit pendant tout ce
 discours) & j'en ai été assez fâ-
 chée; mais mon tems viendra..
 Il est tout venu (interrompt le
 Marquis) & ce sera votre faute
 si vous n'en profitez pas. Oh
 (reprit-elle) si j'étois ma maî-
 tresse, je sçai bien ce que je fe-
 rois. Eh! que feriez-vous (dit-
 il) parlez, confiez-moi vos des-
 seins. Mais premierement (ré-
 pondit-elle) je serois mariée,
 ensuite j'irois dans le monde,
 j'aurois un beau carrosse, beau-
 coup de diamans, des habits
 magni-

magnifiques. . . . Eh! ce n'est point cela (répliqua M. de Girey) on est toujours libre quand on veut l'être , & vous pouvez , si vous le voulez , me rendre le plus fortuné de tous les hommes , être heureuse vous-même. . . . Expliquez-moi donc comment (dit Mademoiselle d'Argy avec vivacité.) En régnant toujours sur mon ame (répondit tendrement le Marquis) en vous reposant sur ma bonne foi , en consentant à goûter le bonheur le plus vif , le plus grand dont on puisse jouir sur la terre.

M. de Girey pendant tout ce discours étoit demeuré aux pieds de Mademoiselle d'Argy ; il tenoit ses genoux embrassés avec toute l'ardeur d'un homme que le desir enflamme , & que l'espoir anime ; ses mains ne
quit-

quitt
pour s
demon
mille ba
regards
plaisir ;
careflan
france :
étoit é
chantée
une esp
sions vi
que fail
cours, le
ses du
noient
ler ce
ame, les
Sans exp
desirant
gards,
vemens
peindre

quittoient cette situation que pour s'emparer de celles de Mademoiselle d'Argy; il y portoit mille baisers pleins de feu, ses regards ne respiroient que le plaisir; il étoit beau, tendre, caressant, il avoit gagné la confiance: Mademoiselle d'Argy étoit étonnée, attendrie, enchantée; elle croyoit être sur une espèce de trône. Les impressions vives, quoique confuses, que faisoient sur elle les discours, les attitudes & les caresses du Marquis, ne lui donnoient pas le tems de débrouiller ce qui se passoit dans son ame, les sens seuls triomphoient. Sans expérience, ignorant tout, desirant tout apprendre, les regards, les transports, les mouvemens du Marquis alloient se peindre dans son cœur, qui les

H retraçoit

retrouvoit bien vite dans ses yeux & sur son visage. Un silence profond avoit succédé à la conversation, il précédoit de quelques momens les derniers points d'instruction que M. de Girey se proposoit de donner à son aimable écolière. L'amour, les desirs alloient développer à Mademoiselle d'Argy les ressorts les plus secrets du bonheur; le Marquis sûr de son triomphe, marchoit à pas précipités vers la félicité, lorsqu'un bruit qui se fit entendre à la porte du cabinet le força de tourner la tête. Quelle fut sa surprise en apercevant Madame de Girey! D'une allée prochaine elle avoit ouï dans le cabinet une conversation qui lui avoit paru animée; elle sçavoit par elle-même quels étoient les mystères qu'on avoit

cou-

coutu
lieu éc
vir un
voir en
avec l
tions.
rentée
les voi
peu ch
loi fut
noire
parcer
silence
bientot
tion, le
voir h
jusqu'à
c'étoit
venoit
le M.
Un
ble de
zarte

coutume de célébrer dans ce lieu écarté. Le désir de découvrir une aventure nouvelle l'avoit engagée de s'en approcher avec les plus grandes précautions. D'abord elle s'étoit contentée d'écouter ; mais comme les voix des acteurs étoient un peu changées par la situation , il lui fut impossible de les reconnoître. Sa curiosité redoubla par cette première difficulté ; ce silence respectable qui succéda bientôt à la fin de la conversation , lui fit juger qu'elle pouvoit hazarder d'avancer sa tête jusqu'à la porte du cabinet , & c'étoit le mouvement qu'elle venoit de faire qui avoit réveillé M. de Girey.

Un homme n'est pas capable de peindre le sentiment bizarre qui naît toujours dans le

H ij cœur

cœur de la femme la plus raisonnable, lorsqu'elle surprend un mari, quoiqu'indifférent, ou même haï, dans la situation où l'amour & l'imprudence avoient mis M. de Girey. La Marquise avoit pour lui une façon de penser parfaitement décidée; il étoit l'homme du monde à qui elle croyoit s'intéresser le moins. Ce fut pourtant de très-bonne foi qu'elle fit éclater les transports de la plus violente colere. Les reproches les plus amers sortoient de sa bouche avec une impétuosité qui acheva de foudroyer le Marquis, que son apparition subite avoit commencé à déconcerter.

Mademoiselle d'Argy étoit passée rapidement de la plus tendre yvresse à la frayeur la plus

plus vi
yeux b
immob
de où
voit su
son ro
lans, c
avec to
plus vic
nemen
voient
ame; e
me poss
avoit fai
n'arrivo
une esp
étoit pa
le reste
côté, &
qui y a
noit ha
les inju
de sort

plus vive ; pâle , interdite , les yeux baissés , elle étoit restée immobile dans la même attitude où Madame de Girey l'avoit surprise , & la Marquise à son tour , les regards étincelans , contemploit ce tableau avec toutes les marques de la plus violente fureur. L'étonnement , le dépit , la colere avoient comme absorbé son ame ; elle avoit gardé la même position que sa curiosité lui avoit fait prendre. Comme on n'arrivoit au cabinet que par une espece de détour , sa tête étoit passée dans la porte , tout le reste de son corps étoit de côté , & dans l'allée détournée qui y aboutissoit. Elle reprenoit haleine , les reproches , les injures étoient sur le point de sortir de sa bouche , lorsqu'elle

qu'elle se sentit étroitement
embrassée, & tout de suite,
avant même qu'elle eût le tems
de se retourner; on lui dit tout
haut. Ah! ma belle Marquise,
me pardonnerez-vous de vous
avoir fait si longtems attendre?
C'est cette vieille Baronne qui
m'a retenu. Que je la hais!

Cette apostrophe imprévüe
n'avoit pas laissé à Madame de
Girey la force de l'interrompre.
L'étourdi qui lui parloit
prit sa surprise pour de la froideur.
Ne me boudez donc
point, je vous en conjure
(continua-t-il impétueusement
en se précipitant à ses genoux)
je vous adore, vous le sçavez.
Entrons dans ce cabinet, il a
été le témoin de vos bontés &
de mon bonheur, venez. Qu'il
le soit encore de ma tendresse.
de.

dé mes transports , de ma reconnaissance.

Pendant ce tems , le Marquis s'étoit remis de son premier trouble ; furieux à son tour , il avance , il voit sa femme éperdue dans les bras du jeune d'Argy. La terreur avoit changé de place , elle avoit abandonné le cabinet où elle venoit de regner , pour s'emparer de tout le cœur de Madame de Girey. Le Marquis agité , honteux , incertain ; sa femme effrayée , confondue ; le jeune d'Argy confus ; sa sœur tremblante , formoient sans doute un tableau bizarre , que je voudrois avoir vû , que j'imaginer , mais que je ne sçavois peindre ; il changea. Un éclat de rire , que le Marquis ne fut pas le maître de retenir.

ranima

ranima tous ces personnages; Madame de Girey y répondit par un éclat pareil, le jeune d'Argy se jetta dans les bras du Marquis, sa sœur sourit, rougit, & courut à Madame de Girey, qui lui tendit la main de fort bonne grace, & qui lui fit des caresses aussi tendres que si elle l'avoit sincèrement aimée.

Nous voilà à deux de jeu, dit M. de Girey, nous avons tous tort, ou pour parler mieux, nous n'en avons ni les uns ni les autres. Qu'il n'en soit plus parlé; taisons-nous tous les quatre, & soyons sur-tout bons amis.

On juge bien que Madame de Girey souscrivit à cet arrangement, & la convention fut réellement remplie de la part
du

du Marquis & de sa femme.
 Depuis ce jour ils vécurent
 comme s'ils n'avoient pas été
 mariés.

On ignore si M. de Girey
 choisit dans les suites des
 moyens plus sûrs pour voir
 Mademoiselle d'Argy ; mais
 on a sçu qu'elle avoit joué su-
 périeurement le rôle de *Zenei-
 de* , & que depuis elle s'étoit
 fort bien mariée. Pour Mada-
 me de Girey ses affaires l'ap-
 pellerent bien-tôt à Paris ; on
 remarqua que le jeune d'Argy
 l'y suivit , on en parla d'abord,
 on s'y accoutuma dans les sui-
 tes , & lorsqu'ils se quitterent ;
 ce fut de si bonne grace , que
 malgré le ton du siècle , ils
 n'eurent à se reprocher aucun
 mauvais procédé.

DIALOGUE.

HORACE, CATON
le Censeur.

HORACE.

O H oui ! je vous en assure,
de mon tems vous auriez
eu bien de l'emploi dans Rome.

CATON.

Vous ne m'étonnez pas. Elle
étoit déjà si corrompue quand je
vins ici, que je ne doute pas un
instant qu'après moi elle ne l'ait
été bien davantage.

HORACE.

Cela étoit prodigieux, vous
dis-

dis-je. Figurez-vous que l'on n'y connoissoit plus la tempérance, ni l'amour de la patrie; ni ce noble désintéressement qui avoit fait si long-tems le caractère des Romains: & pour la pudeur, Caton, il y avoit bien peu de gens qui crüssent qu'elle pouvoit être une vertu. C'étoit, je vous jure, une ville charmante.

CATON.

Charmante, dites-vous, avec tous les vices que vous convenez qui y régnoient! Dites, dites plutôt qu'elle étoit devenue un séjour d'horreur.

HORACE.

Mais non: les vices y avoient pris une forme plus agréable que de votre tems; mais il me sem-

Iij ble

ble qu'il ne seroit pas raisonnable de croire qu'ils y fussent augmentés. Les hommes sont les mêmes dans tous les âges ; la seule différence que l'on puisse faire de ceux de mon tems, à ceux du vôtre, c'est que vos contemporains étoient plus grossiers, & les miens plus délicats ; que les vertus devenues plus féroces, avoient par conséquent plus d'éclat ; & que les vices des autres, plus ornés, paroissent aussi davantage. Je crois enfin que les hommes de votre siècle étoient plus hypocrites, mais qu'ils n'étoient pas plus vertueux que ceux du mien.

C A T O N.

Voilà, ou je me trompe fort, un des plus mauvais raisonnemens que l'on puisse jamais faire,

re. Mais j'en suis peu surpris.
 Un Poëte n'est pas accoutumé
 à raisonner juste ; & d'ailleurs,
 il convient à un libertin tel que
 vous, de faire l'apologie d'un
 siècle aussi corrompu que l'étoit
 celui où vous viviez.

H O R A C E.

Ah, Caton ! Toujours de l'hu-
 meur ! moi , libertin ! moi qui ,
 dis-je , qui n'ai de mes jours en-
 seigné que la Philosophie !

C A T O N.

La Philosophie ! Et de quel
 genre , s'il vous plaît ?

H O R A C E.

Vous me surprenez peu de le
 demander. La Philosophie que
 je professois étoit au-dessus de
 votre sagesse. C'étoit au sein de

la nature que je l'avois puisée.

C A T O N.

J'ai beau me rappeler vos ouvrages, tout ce que j'y vois, c'est que vous avez chanté l'Amour & Bacchus; & ce n'est pas entre ces deux Divinités que marche ordinairement la sagesse.

H O R A C E.

Je l'y ai trouvée pourtant: non cette sagesse orgueilleuse & féroce dont vous faisiez si fastueusement profession, plus propre à effaroucher les hommes qu'à les instruire; mais cette sagesse douce & commode qui sçait prendre des plaisirs ce qu'ils ont de pur & de délicat, qui s'y livre sans s'y plonger, & qui ne tempère l'austérité

rité de
rende

Ce
quer la
siez, q
que ce
mont

En
quée n
roquo
nature
losopt
sans ce
fort lo
Caton
sage
simp
instru
quelq

rité de la morale, que pour la rendre plus utile.

C A T O N.

Certes, il falloit pour masquer la sagesse comme vous faisiez, que vous craignissiez bien que ceux à qui vous aviez à la montrer, ne la reconnussent.

H O R A C E.

Eh! croyez-vous l'avoir masquée moins que moi, vous qui toujours fâché contre toute la nature, n'aviez pour toute Philosophie que des principes durs, sans cesse étalés avec faste, & fort souvent mal-à-propos? Non, Caton, ce n'est pas ainsi que la sagesse se montre aux humains; simple dans ses leçons, elle les instruit sans violence, employe quelquefois le plaisir pour les ap-

peller à elle, & ne croit pas que l'usage bien entendu de la volupté soit si contraire à ses maximes.

CATON.

Non, elle ne peut parler aux hommes avec trop de fermeté. Ce n'est que par des remèdes durs que l'on parvient à détruire le vice. Montrer un front sévère, ne se relâcher sur rien, poursuivre, foudroyer les vicieux, voilà l'emploi de la sagesse. Il vous sied bien à vous qui n'avez sçû que boire & chanter, d'oser lui en assigner une.

HORACE.

Je conviendrai sans peine que vous avez effrayé plus que moi, mais je crois que j'ai instruit mieux que vous; il ne me
 fera

sera pas difficile de vous le prouver. Lorsque , par exemple , vous étiez convié à un festin , ceux qui l'étoient avec vous , intimidés par votre présence , composoient leur physionomie & déguisoient leur cœur ; il n'y en avoit pas un qui , quelque éloigné qu'il fût de vos principes , ne parût s'y conformer , de peur d'essuyer ces réprimandes si peu ménagées , dont vous accablerez ceux à qui vous croyez les devoir. (Et à qui , Caton , les épargniez-vous ?) Le vice (puisqu'enfin il ne vous plaît pas d'appeller le plaisir autrement) se cacheoit devant vous avec tout le soin imaginable. Vous contiez tristement quelques vieilles anecdotes du tems des Tarquins , ou quelques dits remarquables & très-usés de quelques

quelques Philosophes , ornés de réflexions à peu près aussi vieilles ; des préceptes sur l'agriculture , l'étalage du tems passé , la critique du présent égayoient votre repas. Vous ennuyiez , mais pour vous paroître homme de bien , on parloit comme vous ; & il n'y avoit point de convives que les plus rigoureuses maximes du Portique effrayassent , & pas un pourtant qui , hors de votre présence , ne fit les choses qui leur sont le plus opposées. Par Hercule ! Caton , vous voyiez bien les hommes : la sagesse en avoit là corrigé beaucoup ! Moi j'étois sans conséquence. La gayeté & l'amour du plaisir annonçoient seuls Horace. Ma Philosophie couronnée de myrrhe & de lierre , & soutenue par la volupté , ne mon-

troit

troit à ceux qu'elle vouloit instruire, qu'un visage riant & badin; les amours folâtroient avec elle; quelquefois elle paroissoit se laisser endormir par Bacchus: mais moins elle affectoit d'orgueil & de sévérité, plus les passions se développoient devant elle, & c'étoit alors qu'elle leur ôtoit ce qu'elles pouvoient avoir de nuisible à la société, pour ne leur laisser que ce qu'elles y pouvoient apporter d'utile & d'agréable. Il est vrai qu'elle n'appelloit point, *pour ceux d'Epicure*, ceux qu'elle croyoit trop livrés aux plaisirs, & elle ne les corrigeoit que plus sûrement. Je ne faisois enfin de harangue contre personne, mais je mettois plus de morale dans une chanson; je sçavois en tirer plus d'une urne de vin de Falerne,

ferne , que vous n'en trouviez
dans toutes les sages leçons du
Portique.

C A T O N .

Donc vous prétendez que
l'on peut avec une Ode bac-
chique , amener les hommes à
la connoissance d'eux-mêmes ,
leur inspirer l'amour de l'ordre ,
& qu'enfin il faut saisir pour leur
parler sur leurs plus importans
devoirs , les instans où ils s'en
écartent le plus ? Certes , l'idée
est rare , & très-digne d'un vo-
luptueux tel que vous : & sans
doute ce siècle vertueux¹ que
vous célébrez , vous a érigé des
statues , non seulement comme
au plus grave , mais encore com-
me au plus utile de tous les Phi-
losophes.

H O R A C E .

Non , mais on a plus fait pour
ma

ma gloire; on a retenu & prati-
qué mes préceptes.

C A T O N.

Il eût été extraordinaire qu'on
ne vous eût pas fait un pareil
honneur. Mais, à ce qu'il me
semble, vous pourriez encore
vous plaindre de l'ingratitude
des hommes. Après avoir si lâ-
chement flatté leurs passions,
vous deviez prétendre à de plus
grandes marques de leur recon-
noissance que celles qu'ils vous
en ont données.

H O R A C E.

Je ne leur en demandois pas
davantage. Je voulois seulement
qu'ils fussent heureux. Je leur
enseignoïis tout ce qu'il faut pour
l'être; & c'étoit assez pour moi
de voir que ma présence ne
servoit

servoit qu'à redoubler leurs plaisirs.

CATON.

Dignes élèves d'un si digne Maître ! Rire, chanter, se livrer à tous les désordres dont les hommes sont capables, quand ils ont secoué le joug de la raison & des bienséances, & oser se croire Philosophes ! Certes, on étoit, de votre tems, sage à bon marché.

HORACE.

Pas tant que vous l'imaginez. Il n'est pas bien ordinaire de trouver des Philosophes sans orgueil & sans humeur, & des voluptueux sans libertinage. Croyez-vous, par exemple, que nous ne méritassions pas plus d'estime de sortir libres & de

sens-f
délica
me
n en m
de vo
avoir
ce, ro
vous?
Je l
poullé
de boir
aete ca
dure q
plus t
Au
veuille
gou
raison
soin d

fens-froid, ou de la table la plus délicate, ou des bras de la femme la plus aimable, que vous n'en méritiez, vous, qui faites de vous tant de cas, lorsqu'après avoir bien célébré la tempérance, vous vous retiriez yvre chez vous?

CATON.

Je l'avoue à ma honte, j'ai poussé trop loin le plaisir brutal de boire. Mais dire que Caton a été capable d'un vice, n'est pas dire que ce vice en doive être plus toléré.

HORACE.

Aux Dieux ne plaise que je veuille si bien servir votre orgueil! Mais comme pour avoir raison, je n'ai pas non plus besoin de l'humilier, je vous parlerai

rai comme si vous eussiez toujours été aussi tempérant que vous vouliez qu'on le fût. Ne demandons jamais aux hommes, mon cher Caton, plus de vertu qu'ils n'en peuvent avoir. Réglons leurs passions, ce projet est plus sûr & plus utile que celui de les détruire : ils ne croient déjà leurs devoirs que trop difficiles à remplir ; & les leur montrer si pénibles, c'est plus vouloir les dégoûter de la vertu, que les encourager à la suivre. Le faste des opinions n'a jamais fait la sagesse de la conduite. Les Dieux, plus sages que nous, n'auroient pas mis dans le cœur de l'homme le goût du plaisir, s'ils lui eussent défendu d'en prendre; ils le vouloient sans doute moins insensé qu'il n'est, & moins sage aussi que

que vo
La Phil
de dron
avoir m
c'est en
rêts, &
nité, q
jours av

" Adieu
dans l'El
ve; & je
ment les
mettre.
pas ref

Oh!
dras. Je
je ne t'a
ble, p
ne pou
l'être r

que vous voudriez qu'il ne fût.
 La Philosophie n'a jamais plus
 de droit, que quand elle paroît
 avoir moins de prétentions; &
 c'est entendre mal, & ses inté-
 rêts, & ceux même de l'humani-
 té, que de la montrer tou-
 jours avec un front si sévère.

C A T O N.

Adieu, je ne me crois plus
 dans l'Elisée, dès que je t'y trou-
 ve; & je ne conçois pas com-
 ment les Dieux ont pû m'y ad-
 mettre, puisqu'ils ne t'en ont
 pas refusé l'entrée.

H O R A C E.

Oh! gronde tant que tu vou-
 dras. Je ne te quitte point que
 je ne t'aye rendu assez raisonna-
 ble, pour te faire avouer que je
 ne pouvois le paroître plus sans
 l'être moins.

K L E



LE POUR ET CONTRE.

— PORTRAIT DE C. C. ***.

EN comptant ses défauts , dont
le nombre l'étonne ,
De lui même souvent Damon fait
peu de cas :

Mais à se corriger Damon ne par-
vient pas.

Il se gronde trop fort , & trop tôt
se pardonne.

On peut le peindre en laid , on
peut le peindre en beau.

Employons , s'il se peut , un fidèle
pinceau.

Par amour propre il est ti-
mide ,

Et par timidité stupide.

L'exterieur

L'exterieur est froid , l'interieur
est vif ;

Lent dans les petits soins , dans ses
devoirs actif ;

Il est né très-sensible , & connoît
peu la haine ;

Il s'offense aisément , & pardonne
sans peine.

Sujet aux passions , épris de la
vertu ,

Damon dans ses desirs est toujours
combattu ,

A l'amour du travail il unit la pa-
resse.

Par fois caustique , & jamais
médifant ,

Sans complaisance , ou par
trop complaisant ,

Opiniâtre né , docile par foiblesse ,
Il voudroit être libre , & s'enchaî-
ne sans cesse.

Son cœur à l'amitié s'ouvre trop
aisément ,

Et les soupçons enfans de la délicateffe ,

Dans ce cœur trop sensible entrent facilement :

A cacher ses soupçons avec soin il s'applique ,

Il boude fréquemment , rarement il s'explique ;

Au sort des malheureux toujours il compâtit.

Il est quelquefois grand & souvent très-petit.

Quant à l'esprit , je rêve , j'examine ,

En dirai-je du mal ? En dirai-je du bien ?

Sait-il beaucoup ? Tant soit peu plus que rien ;

Assez facilement , dit-on , il imagine.

Passable en ses Ecrits , en personne ennuyeux ,

Philosophe

Philosophe parfois . ne pouvant
faire mieux

Il fuit le monde , & désire
lui plaire.

Doux à l'extérieur , au fond assez
malin ,

Saisissant les défauts , à les citer en-
clîn ,

Se connoissant assez toutefois pour
se taire.

Si vous trouvez Damon flatté dans
ce Portrait ,

N'en soyez 'point surpris , par
lui-même il est fait.

Amis , fournissez-lui chacun un bon
Mémoire ,

De sa correction il vous devra la
gloire.

SUR



SUR LA MANIERE
 DONT LES CHRETIENS
 TRAITENT L'AMOUR.
 REFLEXIONS TURQUES.

NOUS convenons sans difficulté que vous avez des gens spirituels & raisonnables: mais vous devez convenir de même que vous cessez de l'être, dans la maniere dont vous traitez l'amour. Ecoutez-moi; & si vous le pouvez, détachez-vous pour un moment du préjugé de vos usages & de vos loix, & vous verrez que du moment que vous sentez de l'amour, vous êtes coupables.

L'a-

L'amour est quelque chose de plus qu'une vive approbation du mérite d'un objet ; il s'y joint un sentiment que nous ne connoissons que par son effet, & cet effet nous porte à nous aprocher continuellement de plus près en plus près, de l'objet de qui nous tenons cette impression.

Ou vous résistez à ces desirs, ou vous leur rendez ce tribut agréable, que la Providence les a mis en droit de vous demander, tant que le printems, l'été & l'autonne ne sont pas de vaines saisons chez vous. Si vous les rebutez, vous êtes coupables envers le plus précieux usage de vos sens, que vous ait dispensé la nature : usage qu'il ne dépend pas de nous d'accepter toujours, ni de traiter pleinement

nement à notre gré ! Si vous les écoutez ces désirs , ou plutôt les besoins attachés à notre méchanisme, vous ne pouvez le faire sans crime. Le seul désir (tout indépendant qu'il est de vous) vous est défendu par la plus grave de vos loix, & vous rend coupable ; mais que vous l'êtes bien davantage par l'injure que vous faites à la Providence, en regardant comme criminels des mouvemens qui portent également à l'agréable & à l'utile ; des affections qu'elle a placé au dedans de vous, comme le chef-d'œuvre de sa bienfaisance, & dont la privation nécessaire vous rendroit à vous même honteux & méprisable ! Agissez-vous auprès de de l'objet que vous aimez ? vous cherchez d'abord à lui plaire ;

re ; & nous apprenons de toutes nos régions , que les moyens que vous y employez sont presque toujours bas & équivoques ; vous tâchez ensuite de lui persuader ce que votre préjugé vous contraint de condamner , & ce qui est condamné du sien, quelle scelleratesse ? Et que vous réussissiez ou non , des soins toujours trop éclatans tympanisent bien-tôt dans le public un objet à qui la reconnoissance devoit infiniment nous attacher. Enfin vous dégradez à la fois, l'homme, la nature, la femme & la vérité.

Vous laissez-vous d'être si coupable ? Vous vous mariez ; & comment cela ? avec une seule femme, & pour toujours ; femme qui ne pouvant faire le Protee à tous les changemens qui

L naîtront

naîtront dans votre goût n'est que le frivole objet de l'espérance mal fondée qu'elle remplira tous vos desirs. Par-là, vous débutez certainement par être coupable envers vous, & ce n'est que pour un tems assez court que vous cessez de l'être envers les autres : c'est ce que vous allez voir.

Cette femme est aimée ou ne l'est pas de vous. Si vous ne l'aimez pas, vous êtes coupable de l'avoir choisie aux dépens de l'affection tendre & unique que vous lui devez. L'aimez-vous ? Votre amour vous trompe l'un & l'autre par l'idée vaine où vous êtes, & où elle est que nulle impression étrangère n'effacera celle qu'elle vous fait; & pour rendre votre état plus odieux, vous vous assujettissez

encore

encore
cesser
jure ? Si
toi que
unique
que nul
avec elle
de votre
oeur est
le laisser
voir à la
monde,
veulent
vous me
mariage
beau jo
peu de d
ment de
& le no
d'aut d
ces & c
seule fe
recevoir

encore à des sermens que nécessairement doit suivre le parjure ? Si vous croyez de bonne foi que vous aimerez toujours uniquement cette femme , & que nule autre ne partagera avec elle les actes amoureux de votre cœur , c'est que votre cœur est un sot , accoutumé à se laisser tromper , & à recevoir à la place de ce qu'il demande , ce que vos préjugés veulent lui donner. Enfin où vous mene donc cette unité de mariage prise dans son plus beau jour ? A des plaisirs de peu de durée , suivis nécessairement de nouvelles impressions , & de nouveaux désirs , que le défaut de variété dans les graces & dans les façons d'une seule femme , vous forcent de recevoir. Surmontez-vous les

* L ij désirs?



désirs ? Le scrupule & la Religion vous font rendre à cette femme enlaidie , des devoirs que vos sens plus éclairés que vous s'efforcent à lui refuser. C'est en vain que vous tâchez de vous le déguiser , votre idée ne peut embrasser avec succès un objet éloigné qui vous charme, quand vos bras embarrassent vos désirs sous le joug d'une femme qui ne vous plaît plus, à moins que votre cœur dégradé ne soit atteint de cette vile brutalité qui ne distingue rien, cette tendre satisfaction qui ne suit que le goût ne sçauroit être de la partie ; & si vous suivez ces désirs nouveaux, vous allez contre vos principes & contre votre foi , vous devenez coupable , & vous ne pouvez ensuite opérer en faveur de vos désirs ,

désirs que par des soins qui sont coupables encore.

Non, vous ne connoissez ni le mécanisme de votre cœur, ni le point qui doit borner l'usage des biens que nous dispensé la nature ; & vous ne devez pas lui scavoir mauvais gré des prérogatives palpables que sur cet article nos usages nous ont donné sur vous ; l'amour composé de désirs & de jouissance, n'a chez vous que des désirs coupables envers vos loix, & une jouissance coupable envers vous même.





IL NE FAUT JAMAIS
COMPTER SUR RIEN.

*Avanture très-véritable arrivée
dans la Province de
Picardie.*

Paris & la Cour ne fournissent pas toujours les meilleurs histoires. Les personnages en sont trop connus, & leurs ridicules vous excèdent avant de produire un événement qui vous amuse. Je prends le parti de raconter une aventure de Province ; j'y passe six mois l'année, les fots m'y divertissent quelquefois, &
me

me font trouver un petit air de nouveauté aux fats que je revois à mon retour.

J'étois en Picardie dans un de ces Châteaux antiques, où les maris croyent leurs femmes en sûreté, parce que le soir on leve le pont-levis, & où les meres répondent de leurs filles, parce qu'elles couchent souvent sous le même rideau.

Pour se prêter à mon histoire, il faut que les Habitans du quartier de Richelieu & du Fauxbourg sçachent que dans les campagnes éloignées il y a peu de chambres qui n'ayent plusieurs lits, & qui ressemblent plutôt à une maison qu'à un appartement.

La Maîtresse du lieu où j'étois avoit beaucoup d'usage du

monde ; elle passoit tous ses hyvers à Abbeville , faisoit pendant l'automne quelques petits voyages à la ville d'Eu, & s'étoit même trouvée à Sainte Menehoult au passage du Roi. Vous jugez bien que M. d'Ormeville son mari avoit une très-grande considération pour elle ; c'étoit un homme instruit, qui recevoit exactement les Nouvelles à la main , & le Journal de Verdun. Mais les Scavans ont souvent peu de génie, il étoit dans le cas. Et de son propre fonds c'étoit un être à figure humaine, qui n'avoit reçu la faculté d'articuler que pour fournir la preuve qu'il n'avoit pas celle de penser.

Mademoiselle d'Ormeville leur fille..... Ah, Mademoiselle
felle

felle
mar
c'est-à-
prive
le de
l'idité
initanc
J'ai bea
dire de
scis po
persuad
Les c
tes, c
dre he
pouvo
que.
ville c
chamb
d'Orm
Chev
léquet
soit ro
dame.

felle d'Ormeville étoit charmante ! J'en devins amoureux, c'est-à-dire, je voulus l'avoir ; je prive mon Lecteur de la finesse de ma déclaration, de la solidité de la réponse, de mes instances & de la résistance. J'ai beaucoup d'esprit, je sçais dire de jolies choses, je ne sçais point raisonner ; ainsi je la persuadai.

Les conventions étoient faites, on vouloit bien me rendre heureux ; il s'agissoit de le pouvoir, c'étoit le point critique. Mademoiselle d'Ormeville couchoit dans la même chambre que sa mere ; M. d'Ormeville, quoiqu'il eût été Chevaux-Leger, & par conséquent homme de Cour, passoit toutes les nuits avec Madame.

Malgré

Malgré tant de difficultés, il fut conclu que je tâcherois de m'introduire la nuit à côté de la fille, & que je goûterois mon bonheur, en observant un silence aussi exact que celui qu'on devoit garder lorsqu'il est passé. On soupe, on se retire, minuit sonne, tout étoit calme dans la maison ; j'ouvre bien doucement la porte de ma chambre, on ne voyoit ni ciel ni terre, j'avance deux pas, je m'arrête, je regarde comme si je pouvois voir. Je marche à tâton, je crois toujours que l'on m'observe, je gagne l'escalier, je me crois perdu, parce que les degrés qui étoient de bois craquoient sous mes pieds, à la fin je me trouve descendu ; j'arrive à la porte, je cole mon oreille contre

contre
j'en
mille
je pass
cette
toi elle
tions,
lez de
dans la
table d
étoit ;
de nuit,
c'étoit
sons les
pas ave
ble, nou
je remer
se qui
verle.
meur
qui ve
te la
bien p

contre la serrure, je triomphe,
j'entends M. & Madame d'Or-
meville qui ronflent en duo ;
je passe légèrement la main sur
cette porte, & je sens qu'aussi-
tôt elle s'entrebaille par gradations, jusqu'à ce qu'il y ait assez de place pour me couler dans la chambre. C'étoit l'adorable d'Ormeville qui m'attendoit ; je la saisis par sa robe de nuit, j'ai toujours crû que c'étoit sa chemise. Nous faisons les cinq ou six premiers pas avec tout le succès possible, nous touchions au but quand je rencontre une maudite chaise qui me fait tomber à la renverse. M. & Madame d'Ormeville se réveillent & crient, qui va là, qui va là, avec toute la force des gens qui ont bien peur. La fille qui avoit
tout

tout l'esprit imaginable s'avise
 aussi-tôt de contrefaire le chat.
 Ah ! c'est un maudit chat qui
 est ici , dit le pere , & qui fait
 tout ce vacarme , je vais le
 chasser. Non, non mon pere,
 dit la fille , je vais le faire for-
 tir. Pendant cette conversa-
 tion elle m'avoit amené jusqu'à
 son lit , dans lequel je m'étois
 glissé ; elle fit quelques tours
 de chambre , en contrefaisant
 toujours le chat ; le pere & la
 mere ne cessoient de crier , ti-
 rez vilain chat , à chat , à chat.
 Mademoiselle d'Ormeville dit,
 ah , le voilà dehors , & vient
 aussi-tôt me rejoindre. Pen-
 dant tout ce tems je pâmais de
 rire , & je mordoïis ma couver-
 ture de peur qu'on ne m'enten-
 dît , j'aurois certainement éclaté
 si l'idée du plaisir dont je me
 voyois

voyois près ne m'en eût empêché. Il fallut attendre cependant que M. & Madame d'Ormeville fussent rendormis. Mademoiselle d'Ormeville étoit à côté de moi, & par conséquent à portée de juger, sans que je parlasse, avec quelle impatience j'attendois le sommeil de ses parens. Nous crûmes nos vœux remplis, parce que depuis quelques momens nous n'entendions plus M. d'Ormeville différer sur l'incommodité des souris, qui rendent nécessaire l'inconvenient des chats. J'allois être heureux, quand tout à coup nous sentons la chambre fortement ébranlée par plusieurs secouffes qui paroissoient venir de dessous terre. Voilà nos bonnes gens réveillés plus que jamais; M. d'Ormeville assure

assure que c'est un tremblement de terre, Madame d'Ormeville saisie d'effroi s'écrie: ma fille, ma fille, c'est un tremblement de terre, nous allons périr. Sentez-vous le remuement qui se fait? oui, ma mere. Ah! ma chere fille, disons l'oraison du Pere Guilmenet sur le tonnerre. Monsieur d'Ormeville se leve, sort, appelle les domestiques, demande de la lumiere: moi je saisis ce moment, je m'esquive; j'écoute sur l'escalier, & j'entends un valet qui rapportoit une chandelle de la cuisine, & qui disoit que ce tremblement de terre n'étoit autre chose que trois chiens qu'on avoit enfermés sans y prendre garde, & qui s'élançoient après un quartier de mouton pendu

à

à un crochet qui tenoit au plancher, & qui répondoit à la chambre ; je pris le parti de me coucher ; je me fis raconter l'avanture le lendemain comme si je l'avois ignorée. Mais Mademoiselle d'Ormeville n'eut pas la force de prendre sur elle de m'introduire une autre nuit ; ainsi je partis sans avoir reçu une seule des faveurs dont j'allois être comblé, & M. & Madame d'Ormeville ne mangerent point leur mouton, ce qui fait voir qu'il ne faut jamais compter sur rien.

NOU-

NOUVELLE
ESPAGNOLLE.

*Le mauvais exemple produit au-
tant de vertus que de vices.*

ALphonse le jeune, con-
vaincu par le désordre gé-
néral qui régnoit dans le Royau-
me de Castille à la mort d'Al-
phonse le Cruel, que l'extrême
sévérité n'est pas le meilleur
soutien des loix, se proposa
en montant sur le trône de cal-
mer les esprits, de rassurer les
cœurs, & de faire autant d'heu-
reux que son prédécesseur avoit
fait de misérables.

Né comme tous les hommes

avec

avec ce penchant à la domination, que l'on nomme tyrannie quand les Rois en abusent, Alphonse auroit peut-être été injuste & sanguinaire, s'il eût succédé à un bon Roi : son goût pour la société étoit contrarié par son penchant à la défiance; l'un & l'autre soutenus par l'autorité, précipitoient également son indignation & sa bienveillance; violent, absolu, inhumain, il tempéroit ces défauts de la Royauté par un heureux naturel, aidé de cet amour propre éclairé, qui fait trouver une volupté plus délicate dans les victoires que l'on remporte sur ses passions, que dans le plaisir de les satisfaire.

Il fallut plusieurs années pour rétablir la confiance & ramener à la Cour ces fiers Castil-

M. l'ans

lans que les proscriptions, ou l'esprit d'indépendance en avoient éloignés.

Dom Pédre de Médina y parut un des derniers ; son pere avoit perdu la tête sur un échafaut, par les ordres d'Alphonse le Cruel : resté dans un âge fort tendre sous la conduite d'une mere vertueuse, il avoit partagé ses malheurs & sa tendresse avec une soeur aimable, dont le caractère, vrai, noble & généreux ne se développoit que sous les dehors de la naïveté, de la douceur & de la confiance.

Les contrastes forment plus de liaisons intimes que les rapports d'humeur ; nous cherchons dans les autres les vertus & les bonnes qualités qui ne disputent rien aux nôtres ; l'indulgence

dulgence pour les défauts que l'on n'a pas, donne une apparence de supériorité, qui dédommage de ce qu'ils font souffrir.

La fierté du caractère de Dom Pédre inspiroit à sa sœur cette fermeté d'ame, aussi négligée dans l'éducation des femmes, que nécessaire à leur conduite : la raison d'Elvire soutenue du charme de la persuasion, tempéroit l'humeur altière de son frere; si elle trouvoit en lui ce qui pouvoit satisfaire son goût pour les belles connoissances (que les femmes acquérent rarement & toujours trop tard,) Dom Pédre trouvoit dans la confiance naïve de sa sœur, les délices d'une société aussi pure qu'intéressante; ainsi nécessaires l'un à l'autre, les liens du

Mij. sang

sang n'entroient presque pour rien dans leur attachement réciproque, peut-être n'en étoit-il que plus solide.

Elvire avoit dix-huit ans, & son frere vingt-cinq, lorsque leur mere mourut, & qu'Alphonse les rappella à la Cour, en rétablissant Dom Pédre dans les charges que son pere avoit possédées; il quitta moins sa solitude qu'il n'en fut arraché par l'intérêt de son aimable sœur: son caractère indépendant lui auroit fait préférer l'espèce d'empire qu'il s'étoit formé dans sa retraite, aux honneurs partagés avec ses égaux; mais trop juste pour condamner Elvire à une obscure médiocrité, il ne balança pas à obéir aux ordres du Roi.

Ils furent reçus à la Cour,
comme

comme on y reçoit toutes les nouveautés. Quoiqu'il y eût de très-belles femmes, la régularité de leurs traits fut bientôt effacée par la modestie, la noblesse & les graces de la physionomie d'Elvire; elle avoit ce qu'on appelle une figure intéressante: la curiosité, l'admiration & le désir de lui plaire se confondirent presque en même tems dans le cœur des hommes; la crainte, la jalousie & le dépit dans celui des femmes: tous ne parloient que d'Elvire.

Le Roi ne connoissoit de l'amour que les goûts passagers; aussi se trompa-t-il long-tems sur celui qu'il commençoit à sentir pour Elvire: en honorant le frere de sa faveur, en le comblant de ses graces, il croioit donner

donner à la générosité ce qu'il n'accordoit qu'à sa passion naissante pour la sœur. Dom Pédre s'attribuoit de bonne foi la faveur de son Maître, comment s'en seroit-il défié? Le bandeau de la présomption est bien plus épais que celui de l'amour.

A l'égard d'Elvire, il n'étoit pas surprenant qu'elle fût encore moins pénétrante, une jeune personne à son entrée dans le monde, est trop occupée à concilier les idées qu'elle en reçoit avec celles qu'elle s'en étoit formées, pour voir au-delà des apparences.

Elvire raisonnoit, mais son cœur n'avoit pas encore été éclairé par ce sentiment infail-
lible, indéfinissable, supérieur à la raison, que l'on devroit peut-être nommer instinct : il falloit

une

une occasion pour le développer, elle se présenta bien-tôt.

Le Royaume commençoit à devenir assez tranquille pour que le Roy pût donner quelque tems aux plaisirs; il les crut même nécessaires à sa politique; il falloit occuper, ou distraire des Courtisans oisifs: c'étoit donc par raison d'Etat qu'il donnoit des fêtes; mais Elvire ne paroissoit à la Cour que ces jours-là, & il en donnoit souvent.

Sur la fin de l'automne il y eut une Chasse, où le Roi invita toutes les Dames; Elvire qui n'aimoit pas les plaisirs bruiants, laissa passer tout ce qui s'empressoit à suivre le Prince, afin de pouvoir s'écarter librement. Quand elle crut n'être plus remarquée, elle proposa

posa à Isabelle de Mendoce de venir se reposer avec elle. Après avoir donné ordre à leurs gens de les attendre, elles s'enfoncerent dans le bois, & s'affirent au pied d'un arbre, dont le feuillage épais formoit une espèce de berceau.

Tandis qu'Elvire livroit son ame aux charmes de la nature, & qu'elle goûtoit délicieusement la fraîcheur de l'air, la douceur du silence, la tendre obscurité qui régnoit dans la forêt, Isabelle étoit toute entière à racommoder une plume de son chapeau : leurs occupations les caractérisoient.

Ce n'est pas qu'Isabelle n'eût tout ce qu'il falloit pour être mieux ; mais son esprit, ébloui par le feu de son imagination, déplaçoit ses bonnes qualités & même

même.
bon
dange
adroit
sacrifi
cret :
sés qu
avec les
sa bonn
sa fine
Amans
l'aimoit
Elvire
tant par
la pall
pour
Le p
elle-m
long-
man
qu'en
tôt. V
vire,
mème

même ses défauts : Coquette de
bonne foi, sa franchise étoit plus
dangereuse que l'art le plus
adroit ; pour servir ses amis elle
sacrifioit tout, jusqu'à leur se-
cret : officieuse, aussi empres-
sée qu'imprudente, elle nuisoit
avec les meilleures intentions :
sa bonté lui donnoit des amis,
sa sincérité lui donnoit des
Amans ; elle étoit par tout, on
l'aimoit par tout.

Elvire la voyoit souvent, au-
tant par amitié que pour flatter
la passion que son frere avoit
pour elle.

Le plaisir de s'entretenir avec
elle-même auroit fait garder
long-tems le silence à Elvire ;
mais Isabelle, qui ne pensoit
qu'en parlant, le rompit bien-
tôt. Vous rêvez, dit-elle à El-
vire, (en tirant de sa poche une

boëte à mouches, pour voir s'il n'y avoit plus rien de dérangé à sa parure.) Eh ! qui n'admireroit de si belles choses, répondit Elvire ? Quoi donc, que voyez-vous, reprit vivement Isabelle ? Ces arbres, dit Elvire, ce gazon, cette verdure, ce calme délicieux qui ravit les sens... Quoi ! interrompit Isabelle en éclatant de rire, ce sont-là les objets de votre profonde méditation ? Est-il quelque chose de plus admirable, répondit Elvire, que les ouvrages de la nature ? Ah ! beaucoup, répondit Isabelle, je ne vois rien de si ennuyeux que son éternelle répétition, on vivroit des siècles sans espérance de voir du nouveau, ce sont toujours les mêmes objets travaillés sur le même dessein. Les animaux

animaux ne différent de nous que par quelques nuances extérieures. On dit même qu'il n'y a pas jusqu'aux plantes qui n'ayent des ressemblances avec les êtres vivans. Si vous admirez tout cela, pour moi, je n'y vois rien que de fort mal adroit. Cet ordre des saisons que l'on trouve merveilleux, ne me présente qu'une succession de mille incommodités différentes. Le printems me paroîtroit assez agréable, s'il étoit mieux entendu, mais toujours des feuilles, toujours du verd, toujours du gazon, cela est insupportable. Je conviens cependant qu'il y a dans tout cela de quoi faire de jolies choses; avec du goût, sans presque rien changer, je voudrois rendre la nature aussi belle que l'art.

N ij Par

Par exemple, je laisserois à peu près la figure des arbres, telle qu'elle est, mais tous auroient leurs feuilles en camayeux de différentes couleurs: l'un couleur de rose, l'autre bleu, un autre jaune; si les nuances me manquoient, j'en imaginerois tant de nouvelles qu'aucun ne se ressembleroit: au lieu de cette écorce rude inutile, désagréable, celle de mes arbres seroit de glace de miroirs; avec cinq ou six jolies femmes & autant d'hommes, une forêt seroit aussi animée qu'une salle de bal: plus ingénieuse que la nature, je rendrois mes bois aussi amusans la nuit que le jour, en garnissant toutes les branches de mes jolis camayeux de ces insectes luisans qui feroient là un effet admirable.

Je

Je voudrois aussi qu'il fût très-vrai qu'on ne marchât que sur des fleurs ; je les ferois toutes aussi basses que le gazon , & de couleur encore plus variées que mes arbres ; enfin que n'imaginerois-je pas pour donner des graces à cette insipide uniformité de la nature ?

Isabelle auroit sans doute poussé beaucoup plus loin la réforme de l'univers ; mais elle fut interrompue par un cri que fit Elvire , en se levant avec précipitation ; Isabelle en fit autant , sans sçavoir ce qui causoit la frayeur de sa compagne. Elles songeoient à fuir , quand un jeune homme couvert de sang , vint tomber presque à leurs pieds.

La compassion succéda à la frayeur ; demeurons , dit Elvi-

re, ce malheureux périroit peut-être faute de secours. Toutes deux s'en approcherent & le trouverent sans connoissance: Je crois qu'il n'est qu'évanoui, dit Isabelle, je vais le faire revenir: Tout de suite elle tira de sa poche un flacon rempli d'un élixir violent, qu'elle lui répandit sur le visage; en effet, comme c'étoit principalement à la tête que le jeune homme étoit blessé, la douleur excessive que cette eau lui causa rappella bientôt ses sens.

Elvire fut le premier objet qui se présenta à sa vûe, ses yeux s'y arrêterent, ils sembloient se ranimer, mais le sang qu'il perdoit en abondance, le fit bientôt retomber dans son premier état; ses regards expressifs, tendres, languissans,

porte-

portèrent un sentiment plus vif
 que la pitié dans le cœur d'El-
 vire: elle s'assit à côté de lui,
 & d'une main soutenant sa tête,
 de l'autre elle essayoit d'arrêter
 son sang avec un mouchoir,
 dont elle pressoit ses blessures;
 allez, dit-elle, ma chere Isa-
 belle, allez appeller nos gens;
 ils donneront à ce malheureux
 des secours plus efficaces que
 les nôtres; sans doute il mérite
 tous nos soins.

Au moment qu'Isabelle s'é-
 loignoit, le Roi qui cherchoit
 Elvire arriva suivi de toute sa
 Cour; elle rougit en le voyant,
 posa doucement à terre la tête
 de l'Inconnu, se leva, & cour-
 rant à ce Prince: Ah! Sire,
 s'écria-t-elle, ordonnez que l'on
 secoure ce jeune homme, il est
 dangereusement blessé: le con-

noissez - vous, Madame, demanda le Roi avec un air aussi froid que celui d'Elyre étoit empresse? Non, Sire, répondit-elle en baissant les yeux; mais pour être secourable, il ne faut connoître que le malheur. Vous avez raison, Madame, dit le Roi avec un peu d'embarras, vous serez obéie. En même tems il ordonna à ses Chirurgiens de visiter les blessures de l'inconnu.

Elyre profita de ce moment pour tirer Don Pédre à l'écart: Mon frere, lui dit-elle, écoutez-moi avec bonté; il semble que le destin de ce malheureux l'ait conduit à mes pieds; je ne puis me résoudre à l'abandonner, les ordres du Roi seront surément mal exécutés; faites-le conduire chez vous, je vous en

con-

conjure; pour connoître qu'il ne mérite pas son sort, il n'y a qu'à le regarder. Je partage votre pitié, ma sœur, répondit Dom Pédre, je vais demander au Roi la permission..... mais il faut la demander vivement, interrompit-elle, afin qu'il ne puisse vous la refuser. Vous serez contente, reprit Dom Pédre en la quittant, pour se rapprocher du blessé, que le Roi regardoit panser avec attention.

Si l'empressement d'Elvire avoit paru déplaire au Roi, il n'avoit pû voir l'Inconnu de plus près sans s'intéresser à son malheur. L'instinct toujours vrai, ne produit de mauvais effets que dans les ames médiocres; d'ailleurs la mine, la taille, un air noble, qui perçoit à travers le désordre du blessé, ne

ne laissoient pas douter qu'il ne fût d'une naissance au-dessus du commun. Le Roi auroit bien voulu en sçavoir davantage; mais à toutes les questions qu'on lui faisoit, il ne répondoit que par des signes de respect & de reconnoissance.

Dès que le premier appareil fut posé, Dom Pédre obtint du Roi, non sans quelque difficulté, la permission de le faire transporter chez lui; la chasse étoit finie; on ne s'entretint pendant le retour que de l'aventure du blessé; à la Cour plus qu'ailleurs, on épuse les conjectures; Elvire rêveuse, sans se mêler de la conversation, n'en faisoit peut-être pas moins, mais elle ne les communiquoit à personne.

Son premier soin en arrivant
chez

chez elle fut de donner des ordres exprès & cent fois répétés, pour que l'Inconnu fût servi avec toute l'attention que demandoit son état; Elvire pour la première fois vouloit être obéie; le cœur veut bien plus déterminément que l'esprit.

On sçut en peu de jours qu'il n'y avoit aucun danger pour le malade; mais il ne parloit points les Chirurgiens démontroient qu'une de ses blessures offensoit considérablement les organes de la parole & de l'oïe, toujours affectés l'un par l'autre: le malade cependant n'étoit point sourd, mais selon eux, il devoit l'être, & ne pouvoit guérir que par un miracle de l'art.

Cette circonstance altéroit la joye qu'Elvire avoit d'ap-
prendre

prendre qu'il n'y avoit plus de danger pour sa vie ; il ne parlera jamais, disoit-elle tristement, cela est bien incommode.

Depuis la rencontre de l'Inconnu, Isabelle ne quittoit plus Elvire ; elle affectoit avec lui un redoublement de coquetterie, qui désespéroit Dom Pédre & donnoit de l'inquiétude à Elvire ; mais la facilité qu'elle lui procuroit de passer les après-midi dans la chambre du malade, où la bienséance l'auroit empêchée d'aller seule, le plaisir que Dom Pédre avoit de la voir plus souvent, les dédommageoit l'un & l'autre des chagrins qu'elle leur causoit. Ces quatre personnes ne se quittoient qu'autant que le devoir de Dom Pédre l'appelloit à la Cour.

Il est naturel de croire que les gens qui ne parlent pas, n'entendent point : ce préjugé joint aux raisonnemens des Chirugiens, faisoit oublier que l'on parloit devant un tiers.

Un jour que Dom Pédre faisoit de violens reproches à Isabelle sur un long entretien qu'elle avoit eu à la Cour avec Dom Rodrigue son ennemi & son rival, on vint de la part du Roi s'informer de la santé de l'inconnu. Dom Pédre sortit pour aller lui-même en rendre compte au Prince. Isabelle se voyant libre, dit à Elyre : Votre frere devient de jour en jour plus insupportable; sans l'amitié que j'ai pour vous, je romprois tout-à-fait avec lui : mais a-t-il tort, reprit doucement Elyre? Vous connois-
 fez

sez la haine que Dom Rodrigue a pour nous ; vous sçavez combien cet homme est dangereux , & vous avez avec lui l'air de la plus grande intelligence : Vous portez la coquetterie jusqu'à vouloir plaire à cet inconnu , qui ne pourra jamais vous dire s'il vous aime , ajouta-t-elle en soupirant ; que mon Frere est malheureux ! Vous n'avez nul ménagement pour lui , cependant il vous adore : Belle raison , reprit Isabelle , s'il faut mesurer l'amour que l'on prend sur celui que l'on donne , vous aimez donc le Roi à la folie. Vous prenez un mauvais détour , reprit Elvire (avec un petit mouvement d'impatience) le Roi ne m'aime pas , & quand il m'aimerait Eh bien ! interrompit Isabelle , quand il vous

vous aimeroit ? Achevez comme s'il étoit vrai ; hors vous, personne n'en doute ; que feriez-vous ? Pendant qu'Isabelle parloit , Elvire qui étoit assise vis-à-vis de l'Inconnu , rencontra ses yeux qu'il baissa avec tant de tristesse , que son dépit en augmenta ; elle répondit encore plus vivement : Quand il m'aimeroit , je ne l'aimerois jamais ; il y a trop d'éloignement de son caractère au mien. Eh, qu'importe pour un Roi , reprit Isabelle ; cela n'importe même guères pour un particulier ; aime-t'on tout son amant ? Cela ne se peut pas , les agrémens personnels & les belles qualités sont trop partagées. Vous voyez que j'aime dans votre frere la noblesse de son ame, sa bonne foi ; j'aimerois dans

dans un autre la jolie figure ;
 la douceur de la phisionomie ;
 je ne m'engage avec personne,
 je leur dis naturellement ce qui
 me plaît ou déplaît en eux ; &
 si j'étois à votre place , en di-
 sant au Roi que je l'aime
 Eh ! mais je ne lui dis point ,
 s'écria Elvire ; en vérité votre
 obstination me désespere ; je ne
 lui dis point , & je ne lui dirai
 jamais. Tant pis , reprit Isabel-
 le ; si vous n'accoutumez votre
 cœur à s'amuser de tout au pre-
 mier mouvement de simparchie
 que vous rencontrerez , vous
 aimerez sérieusement.

Ce seroit la seule façon dont
 je voudrois aimer , répondit El-
 vire ; comme l'amour involon-
 taire peut seul être excusé , je
 me croirois moins coupable
 d'aimer beaucoup , que d'aimer
 -médi-

médiocrement. Ah ! vous irez plus loin , s'écria Isabelle : une fois séduite , vous craindrez de n'aimer pas assez. Que je vous plains ! Que vous serez malheureuse , quand les défauts de votre Amant viendront défigurer l'agréable idole que votre cœur s'en fera formée ! Je ne m'en croirois pas plus malheureuse , reprit Elvire ; il me semble que l'on doit voir les défauts de ce que l'on aime , du même œil que les siens propres : l'amour qui s'en offense n'est qu'une foible amitié. Vous ne désirez donc pas un Amant parfait , repliqua Isabelle en riant ? Je ne désirerois pas une chimere , répondit Elvire ; les vertus qui méritent l'estime générale auroient les mêmes droits sur la mienne ; je m'imagine d'ailleurs que le bon-

O heur

heur qui consiste dans la tendre
 union des ames , dépend d'une
 sincérité irréprochable , & de la
 confiance la plus intime ; j'en
 exigerois beaucoup , & je me
 croirois aimée foiblement , si
 l'on n'en exigeoit autant de
 moi : je voudrois aussi que mon
 Amant eût assez de candeur
 pour n'essayer de me convain-
 cre de ses sentimens , qu'après
 s'en être convaincu lui-même :
 je ne sçai , ajouta t'elle , en baif-
 fant les yeux , si je ne voudrois
 pas qu'il fût malheureux. On ne
 rend point assez heureux quel-
 qu'un qui l'est déjà. Fort bien ,
 dit Isabelle en se levant , avec
 cette façon de penser on fait le
 bonheur des autres , mais on ne
 fait assurément pas le sien. Vous
 sortez , dit Elvire ? Non répon-
 dit Isabelle , attendez-moi : je
 vais

vais dans ce cabinet écrire une
chanson que j'ai faite sur l'hu-
meur de votre frere; je veux la
lui donner, je ne serai qu'un mo-
ment.

Elvire voulut la suivre, mais
en passant auprès du lit de l'In-
connu, il la retint doucement
par sa robe. Arrêtez, adorable
Elvire, lui dit-il assez bas pour
n'être entendu que d'elle, je
suis ce malheureux qui auroit
droit de vous plaire, s'il suffisoit
de vous adorer. Vos charmes
ont séduit ma raison; une juste
indignation contre les hommes
m'avoit condamné à garder
avec eux un silence éternel, l'a-
mour seul pouvoit me le faire
rompre : si l'offre des premiers
vœux d'un cœur pur vous offen-
se, je reprens le dessein que j'a-
vois formé, rien ne pourra m'en
distraindre. O ij El-

Elvire à la voix de l'Inconnu fut faisie de tant différens sentimens, qu'ils suspendirent réciproquement leur effet. Elle sembloit vouloir s'éloigner, mais l'Inconnu la retenant toujours: pardonnez-moi, Madame, continua-t'il, la violence que je vous fais: voici le moment décisif de ma vie; je ne suis pas assez téméraire pour espérer, mais je suis trop malheureux pour avoir quelque chose à craindre. J'ai parlé, belle Elvire, vous seule le sçavez; que tout autre l'ignore; gardez mon secret, c'est la seule grace que je vous demande à présent, me la refuserez-vous? Répondez-moi, charmante Elvire; que j'entende de cette belle bouche un mot qui me soit adressé; quel qu'il puisse être, il sera cher à mon amour.

Je

Je garderai votre secret, répondit-elle d'une voix timide, permettez moi seulement de le communiquer à mon frere; il ne doit rien ignorer de ce que je sçai, & vous lui devez votre confiance. Vos volontés sont mes loix, Madame, reprit l'Inconnu; dites mon secret à Dom Pédre: mais, adorable Elvire, (ajouta-t'il avec une tendre timidité) le lui direz-vous tout entier? Je ne lui cache rien, répondit-elle. Ah! Madame, s'écria l'Inconnu, que mon amour vous touche peu! Que je suis malheureux! Mais pourquoi, dit Elvire, s'appercevant alors pour la première fois qu'elle s'attendrissoit? Craignant d'en trop dire, elle s'échappa des mains de l'Inconnu, si agitée, qu'elle n'osa entrer dans le cabinet

binet où étoit Isabelle; elle alla s'enfermer dans le sien.

A peine remise de son trouble, commençoit-elle à sentir cette joie du cœur, qui naît du développement d'un sentiment agréable, que Dom Pédre arriva.

Ah! mon frere, s'écria-t'elle en courant à lui, l'Inconnu m'a parlé, vous serez surpris de l'entendre: il vous aime; il a un son de voix charmant, vous ne vous repentirez jamais de lui avoir sauvé la vie, vous l'aimez, j'en suis sûre, mais il faut lui garder le secret, je l'ai promis. Quel secret, demanda Dom Pédre? Sa naissance seroit-elle obscure, n'oseroit-il l'avouer? Ce n'est pas cela, répondit Elvire; il ne veut parler qu'à nous, nous aurons seuls sa

con-

confiance ; notre amitié lui tien-
 dra lieu de tout : un juste mé-
 pris pour les hommes Que
 voulez-vous donc dire , ma
 sœur , interrompit Dom Pédre ?
 Je ne vous entens point ; mais
 enfin quel est son nom & sa nais-
 sance ? Je ne le sçai pas , répon-
 dit-elle , aussi surprise de son
 ignorance , qu'embarrassée de
 la question. Vous ne le sçavez
 pas , reprit vivement Dom Pé-
 dre , & qu'a-t'il donc pû vous di-
 re ? Pourquoi vous confier des se-
 crets avant que de se faire con-
 noître ? Quel est l'embarras où je
 vous vois ? Expliquez-vous , ma
 sœur , éloignez , s'il se peut , des
 soupçons . . . Ah ! mon cher frere
 interrompit Elvire , n'intimidez
 pas ma confiance , vous sçauvez
 tout ; je ne veux rien cacher à
 un frere que j'adore : l'Inconnu

. . . .

..... Quoi toujours l'Inconnu,
 reprit Dom Pédre avec colére?
 Ce n'est plus que sous son nom
 que je puis recevoir des confi-
 dences, je vais le faire expli-
 quer. Nul éclaircissement ne me
 convient avant celui de sa nais-
 sance.

Il sortit en même-tems, &
 laissa Elvire dans une situation
 bien nouvelle pour son cœur.
 Etonnée, interdite, elle s'ap-
 puya sur une table, & sembloit
 en se cachant le visage de ses
 mains, vouloir se dérober à el-
 le même une partie de sa con-
 fusion. La colére de Dom Pé-
 dre avoit éclairé son cœur: la
 crainte de s'être méprise sur l'o-
 jet de sa tendresse, lui rendit
 plus de timidité que le plaisir
 d'être aimée ne lui en avoit fait
 perdre; cette passion qui s'ex-
 primoit

primoit un moment auparavant par une joie si naïve, lui parut un crime, & peut-être une bassesse.

Comment s'étoit-elle aveuglée sur les circonstances de la rencontre de l'Inconnu ? Un homme seul, couvert de blessures qu'il avoit peut-être méritées, ne devoit exciter que de la pitié. Sur quel fondement avoit-elle pû le croire d'un rang égal au sien, lorsque tout lui annonçoit le contraire ? Ce silence affecté n'étoit-il pas la preuve d'un caractère dangereux, ou d'une fausseté méprisable ? Cependant elle l'aimoit ; le moindre doute là dessus l'auroit soulagée ; elle n'en trouvoit plus.

Elle passa deux heures dans les mortelles agitations que donnent les remords, la honte,

P la

la raison & l'amour , quand ils se rassemblent dans un cœur vertueux.

La crainte de revoir Dom Pédre , la faisoit tressaillir au moindre bruit. L'impatience d'être tirée de sa mortelle incertitude , lui faisoit désirer son retour : enfin elle l'entendit revenir d'un pas précipité , qui la glaça d'effroi. Au moment qu'il entra , elle étoit tombée demi-morte sur le sofa où elle étoit assise. Rassurez-vous , ma sœur , s'écria Dom Pédre , effrayé de l'état où il la trouvoit : votre cœur ne s'est point trompé ; Dom Alvar de las Torres peut être aimé sans honte d'Elvire de Médina. Quel est ce Dom Alvar , demanda-t'elle d'une voix tremblante ? C'est l'Inconnu , répondit Dom Pédre ; j'en
ai

ai les preuves nécessaires pour
 tranquiliser votre ame & mon
 amitié. Ah ! mon cher frere,
 s'écria tendrement Elvire (en
 prenant une de ses mains qu'elle
 voulut baiser) que votre
 sœur est malheureuse ! Elle ne
 put en dire davantage , elle
 laissa tomber sa tête sur l'épau-
 le de Dom Pédre , qui s'étoit
 assis à côté d'elle ; elle y resta
 quelque-tems immobile , le vi-
 sage baigné de ces larmes pai-
 sibles , qui remplissent si ten-
 drement l'intervale de la dou-
 leur au plaisir. Écoutez-moi ,
 ma sœur , dit Dom Pédre en
 la relevant , j'en vois assez pour
 ne pas retarder un entier éclair-
 cissement.

Dom Alvar de las Torres ,
 est fils de Dom Sanche de las
 Torres , dont la fin tragique

est sçue de tout le monde :
 mais nous en ignorions les cir-
 constances que je viens d'ap-
 prendre. Ce fameux Ministre
 de Ferdinand Roi de Portugal
 eut le malheur de plaire à Lau-
 re de Padille maîtresse de ce
 Prince. Plus violente & plus
 cruelle encore que lui, elle
 commença par faire empoison-
 ner la mere de Dom Alvar,
 pour ôter tout prétexte à la
 vertueuse froideur de Dom
 Sanche ; mais cet attentat qu'il
 ne put ignorer changea son in-
 différence en horreur. Laure,
 désespérant de pouvoir le tou-
 cher, se porta aux dernieres
 extrêmités. Après avoir essayé
 en vain de jeter dans l'esprit
 du Roi des soupçons sur l'in-
 tégrité de son ministere, elle
 forgea elle même un projet de
 conjuration,

conjurati^on , qu'elle fit trouver dans les papiers de Dom Sanche , par un complice infâme de ses cruautés.

Le Roi , sur ce spécieux témoignage , fit trancher la tête à son Ministre ; mais la vengeance de cette perfide femme n'étoit pas assouvie : elle vouloit éteindre en Dom Alvar le reste du nom de las Torres. Il ne lui eût pas été difficile de le faire périr , tous les amis de son pere l'ayant abandonné : un seul lui resta , qui eut le courage d'enlever le jeune Alvar : il vint le cacher dans la forêt , où vous l'avez trouvé.

Ce fidèle ami a consacré son bien , son esprit & ses talens à l'éducation de son élève ; une cabane leur a servi

P iij d'azile

d'azile contre les fureurs de Laure, jusqu'au jour où l'expérience du malheureux Alvar a donné lieu à la plus horrible catastrophe. Il chassoit assez loin de leur habitation, lorsqu'il rencontra des gens inconnus, qui le croyant de la suite du Roi le questionnerent si adroitement, que parlant pour la première fois à des hommes, la défiance générale que son ami lui avoit inspirée, ne suffit pas pour le garantir de leurs artifices. C'étoient des émissaires de la cruelle Laure; ils tirèrent des paroles de Dom Alvar des inductions suffisantes pour découvrir la retraite de son vertueux ami, & partirent promptement pour aller consommer leur crime par un infâme assassinat.

Quel

Quel spectacle pour le mal-
 heureux Alvar ! En entrant dans
 la cabane , de trouver son ten-
 dre ami prêt de rendre le der-
 nier soupir ; il ne lui restoit de
 forces que pour lui apprendre
 d'où partoient les coups , &
 pour l'exhorter à s'en garantir.
 Le désespoir de Dom Alvar
 augmenta par la connoissance
 de la part qu'il avoit à son mal-
 heur : dès qu'il eut vû expirer
 dans ses bras ce miracle d'a-
 mitié , ne se connoissant plus
 lui-même, il erroit comme un
 furieux dans la forêt , quand
 il rencontra des Piqueurs du
 Roi. Ils voulurent brutalement
 le faire retirer : Dom Alvar ,
 qui ne cherchoit qu'à mourir ,
 se livra à leurs coups , & vint
 tomber à vos pieds. Votre
 seule vûe, ma sœur, l'a enga-

gé à recevoir les secours que vous lui avez procurés ; son jeune cœur, quoique prévenu contre les hommes, n'a pû résister à l'amour que vous lui avez inspiré ; il a été d'autant plus violent, qu'il le ressentoit pour la première fois : mais en se livrant à nos soins, il s'est proposé d'observer, en gardant le silence, si les hommes étoient tels qu'on les lui avoit dépeints ; & de ne le rompre, que lorsqu'il auroit trouvé où placer son estime. Nos procédés ont déterminé son choix. Votre mérite a redoublé son amour pour vous, & la reconnaissance a produit l'amitié qu'il vient de me jurer. Au reste, ma sœur, sa sincérité ne peut être suspecte ; j'ai vû avec douleur les preuves de sa malheureuse

heureuse histoire ; il les a toutes conservées avec soin, hors le fatal projet de la conjuration qui a couté la vie à son pere, qu'il a cherché inutilement.

Voilà, ma sœur, quel est l'Amant que le sort vous présente ; il est digne de vous ; & il est digne de moi de remplacer la perte de son ami : il partagera ma fortune, jusqu'à ce que les bontés du Roi lui en aient fait une convenable à son rang. Tout mon crédit ne sera désormais employé qu'en faveur de la vertu malheureuse.

Ah, frere trop généreux ! s'écria Elvire, en tombant à ses genoux..... Dans ce moment ils entendirent un grand bruit. Un Officier entra suivi de plusieurs Gardes ; il venoit arrêter

arrêter Dom Pédre de la part du Roi.

Il est difficile d'exprimer la surprise du frere & de la soeur, à un événement si peu attendu. Dom Pédre sûr de son innocence, obéit sans résister. On le conduisit dans une tour, où l'on avoit ordre de l'enfermer.

Elvire, que son propre intérêt avoit abbatue, reprit tout son courage à la vûe du péril qui menaçoit son frere. Aucun obstacle ne put retarder son zèle; elle courut se jeter aux pieds du Roi.

De quel crime, Sire, punissez-vous mon malheureux frere, s'écria-t-elle! en est-ce un que l'amour qu'il a pour un maître, encore plus digne d'être aimé par ses vertus que par ses bontés? Le

Le Roi releva Elvire, avec cet air de bienveillance, qui n'est ordinairement chez les Princes qu'une dissimulation perfide : vertu sur le trône, vice honteux dans la société ; mais qui n'étoit alors que l'effet de la passion de ce Prince. J'aimai votre frere, Madame, lui dit-il, l'aveu de son crime peut encore lui rendre mon amitié : sa grace n'est qu'à ce prix. Mais s'il l'ignore, Sire, reprit Elvire, en versant des larmes qu'elle ne put retenir... Le Roi touché, plus qu'il ne vouloit le paroître, alloit s'éloigner sans lui répondre, lorsqu'elle le retint, en se jettant une seconde fois à ses pieds : je le vois bien, Sire, lui dit-elle, la perte de mon frere est résolue ; la seule grace que j'implore

j'implore , c'est la permission de le voir , ordonnez que sa prison me soit ouverte ; soumis à votre justice , nous attendrons ensemble la même destinée.

Le Roi, prêt à céder à son amour , lui accorda la liberté de voir Dom Pédre ; & se retira , sans écouter les tristes remerciemens qu'un usage barbare exige des malheureux, quand on ne leur fait pas tout le mal qu'on peut leur faire.

Aussi-tôt que le Roi fut sorti , Elvire se fit conduire à la Tour, où son frere étoit enfermé. A la vûe de ce séjour affreux, où tous les sens blessés, ne portent à l'ame que des idées révoltantes , Elvire pensa expirer. Ses pas mal assurés la conduisirent à peine jusqu'à la por-

te ,

te , dont l'aspect funeste fait
 trembler également l'innocen-
 ce & le crime. Dès qu'elle fut
 ouverte, le frere & la sœur se
 jettant dans les bras l'un de
 l'autre, y demeurèrent pénétrés
 d'une douleur muette , trop
 sentie pour être exprimée ;
 mais Dom Pédre reprenant
 bien-tôt sa fermeté naturelle :
 Eh bien , ma sœur , lui dit-il,
 puisque je vous vois , je vais
 sans doute triompher de mes
 ennemis. La tyrannie n'accor-
 de jamais de consolations aux
 malheureux , qu'au moment où
 ils ne le sont plus. Ma ven-
 geance sera trop juste , pour
 que le Ciel ne la favorise pas ;
 mais quand je devrois en mou-
 rir , je serai satisfait.

Ne pensons pas encore à
 nous venger , répondit Elvire :
 hélas

hélas ! mon frere , nous ne sommes pas à cet heureux moment ; le Roi vous aime , il est vrai ; mais ce n'est , dit-il , qu'à l'aveu de votre crime qu'il peut en accorder le pardon , votre grace n'est qu'à ce prix . Qu'à l'aveu de mon crime ! s'écria Dom Pédre , ah ! si j'en avois pû commettre , il seroit de ceux que l'on avoue sans honte , & qui bravent les menaces . O Ciel ! c'est le Roi qui m'accuse ! c'est moi qu'il soupçonne ! moi ! Eh qui ne connoît la pureté de votre ame , dit Elvire ? Mais , mon frere , les Rois s'offensent aisément : puisque votre grace n'est qu'au prix d'un aveu , examinez avec soin , s'il ne vous seroit pas échappé quelque trait équivoque , qui , rendu sous les couleurs du crime , pouvoit en

avoir

avoir les apparences. Non, ma sœur, répondit Dom Pédre, je suis innocent, puisque je suis sans remords; mon cœur est plus sûr que ma mémoire. O Dieux! que ferons-nous donc, s'écria tristement Elvire! comment fléchir le Roi? Je l'ignore, reprit Dom Pédre, je ne veux pas même le sçavoir; je n'ai dû la faveur d'Alphonse qu'à son choix; je ne devrai mon salut qu'à sa justice. Attendons tout, ma sœur, avec un courage digne de nous.

Le frere & la sœur s'entretenrent de leurs affaires & de leur tendresse mutuelle, jusqu'au moment où l'on vint avertir Elvire qu'il étoit tems de se retirer; sa douleur jusques-là suspendue par la présence de son frere, se réveilla avec plus de violence

violence qu'elle n'en avoit auparavant.

Les événemens funestes qui pouvoient l'en séparer pour jamais, se présentant à son imagination, porterent dans tout son corps un frisson mortel, qu'elle prit pour le présage d'un éternel adieu. Ses yeux attachés sur son frere avec une morne avidité, sembloient se rassasier de sa vûe pour la dernière fois. Dom Pédre attendri par des marques si touchantes de l'attachement de sa sœur, ne voyoit que le danger où la mettoit l'excès de son affliction; tremblans l'un pour l'autre, remplis d'idées funestes qu'ils n'osoient se communiquer, ils se séparèrent sans proférer une parole. Les malheureux le seroient beaucoup moins, s'ils ne voyoient

voyoient que leur malheur.

Elvire se trouva chez elle sans s'être apperçue qu'on l'y eût conduite ; abîmée dans le seul objet dont elle étoit occupée, ceux du dehors ne pouvoient se peindre à son ame, son cœur en étoit si rempli, qu'il sembloit n'y rester aucun vuide : mais lorsque ses gens, en lui rendant compte de ce qui s'étoit passé pendant son absence, lui apprirent que Dom Alvar avoit été enlevé par les ordres du Roi, presqu'en même tems que Dom Pédre, elle sentit qu'à quelque degré que soit la douleur, elle peut augmenter ; il n'en est pas de même des plaisirs, leurs bornes sont prescrites.

Elvire n'avoit pas encore éprouvé le besoin d'être aimé,

Q que

que la nature a donné aux belles ames, & qui redouble dans les malheurs. Jusques-là l'amitié de son frere suffisoit à sa confiance : en le quittant, un sentiment vague, indéterminé, la faisoit compter (sans même qu'elle s'en appercût) sur les consolations qu'elle trouveroit dans le cœur de Dom Alvar ; il l'aimoit, elle pouvoit sans contrainte s'entretenir avec lui de leur malheur présent, & peut-être de l'espérance de leur bonheur à venir ; quelque affligée qu'elle fût, elle pouvoit porter de la joye dans le cœur de son Amant, en lui apprenant les dispositions favorables de son frere à son égard, & en le laissant même appercevoir des siennes. On n'est pas tout-à fait malheureux, quand on
 peut

peut p
 ce qu
 E
 idées fl
 qu'il fal
 tence d
 celle de
 privation
 men qui l
 seule dan
 son acca
 pèce d'in
 la mirent
 natacour
 Elle p
 peut l'u
 le en ap
 craigno
 rompit
 elle jou
 de nou
 ne se
 support

peut procurer du bonheur à ce qu'on aime.

Elvire ne distingua bien ces idées flatteuses qu'au moment qu'il fallut les abandonner. L'absence de Dom Alvar, jointe à celle de son frere, lui parut une privation totale : elle ne vit plus rien qui l'environnât, elle se crut seule dans l'univers. L'excès de son accablement devint une espèce d'insensibilité. Ses femmes la mirent au lit, sans qu'elle donnât aucun signe de connoissance.

Elle passa une nuit telle qu'on peut l'imaginer ; cependant elle en appréhendoit la fin ; elle craignoit que le jour n'interrompît le calme affreux dont elle jouissoit, en lui apprenant de nouveaux malheurs, qu'elle ne se sentoit pas la force de supporter.

Qij Isabelle

Isabelle fut la première qui entra dans son appartement ; elle s'assit sur son lit , en versant quelques larmes. Vous pleurez , dit Elvire d'une voix foible , suis-je au comble du malheur ? Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre , répondit Isabelle ; votre état & celui de votre frere suffisent pour m'affliger. Le Roi m'entretint hier fort long-tems ; il cherchoit à démêler si je ne sçavois rien du prétendu crime de Dom Pédre ; de mon côté je tâchois de découvrir de quoi il l'accusoit ; mais il est là-dessus d'un secret impénétrable : je lui fis des reproches sur son injustice , qui n'eurent pas grand succès. Nous nous séparames fort mécontents l'un de l'autre. Vous a-t-il parlé de l'Inconnu ; demanda Elvire ?

Non ,

Non, répondit Isabelle, il est trop occupé de votre frere pour penser à d'autres; je crois même que vous lui êtes devenue très-indifférente: car le moyen de croire que l'on aime les gens, quand on les persécute? Mais à propos, continua-t-elle, je vais passer dans la chambre du malade; je reviendrai vous dire de ses nouvelles. Eh quoi, dit Elvire, vous ignorez donc ce qui s'est passé? Je ne sçai rien, répondit Isabelle, parlez, qu'est-il arrivé?

Elvire étoit trop malheureuse pour être prudente. Elle ne résista point à l'attrait de soulager son cœur, en confiant toutes ses peines à Isabelle. Elle lui avoua sa tendresse pour l'Inconnu, ses inquiétudes sur son enlèvement; elle la pria
avec

avec tant d'ardeur d'employer ses soins à découvrir le sort que le Roi lui préparoit, qu'Isabelle en fut touchée. En vérité, dit-elle, vous avez eu tort de dissimuler ; si j'avois été instruite de votre passion, je me serois bien gardée de vous dérober le moindre regard de votre Amant : je n'aime point à faire de la peine à mes amies ; si le sort nous rassemble, vous serez contente de moi : je vous aiderai même à gagner votre frere. Cela ne sera pas nécessaire, répondit Elvire, je ne fais rien sans son aveu. Bon, dit Isabelle, l'aveu de votre frere ! Ah ! vous ne me persuaderez pas que Dom Pédre, haut comme il est, approuve jamais votre goût pour un homme isolé ; non, non, pour lui plaire il faut un

un mérite fondé sur une longue
 suite d'ayeux bien reconnue ;
 que cela ne vous inquiète pas ,
 cependant duffai-je l'épouser ,
 je le ferai consentir à votre bon-
 heur ; je vous aime assez pour
 vous en faire le sacrifice.

Elvire , sans s'arrêter à ce
 qu'il y avoit d'inconfidéré dans
 le discours d'Isabelle , ne ba-
 lança pas à justifier son choix ,
 en lui découvrant le fécret de
 Dom Alvar ; ensuite elle la con-
 jura de nouveau de s'informer
 exactement de sa destinée , mais
 avec discrétion & sans la com-
 promettre ; elle promit tout , &
 sortit pour aller exécuter sa
 commission.

Elvire , soulagée par cet en-
 tretien , se crut assez de force
 pour aller adoucir par sa pré-
 sence la captivité de son frere ;
 elle

elle se leva, mais une fièvre violente qui la saisit, l'obligea de se remettre au lit.

Isabelle vint le soir même lui dire qu'elle n'avoit rien appris de particulier de Dom Alvar ; que l'on disoit seulement à la Cour que le Roi avoit eu ces deux jours-là de longs tête à tête avec un homme qu'il tenoit enfermé, que sans doute c'étoit Dom Alvar. Mais, demanda Elvire, ne dit-on point les raisons qui ont porté le Roi à le faire arrêter ? Non, dit Isabelle, jusqu'ici rien n'a transpiré. Il faut donc tout attendre du sort, dit Elvire en poussant un profond soupir : mais, ma chere Isabelle, écrivez, je vous prie, à mon frere, instruisez-le de ce qui m'empêche d'aller le voir ; votre lettre adoucira

adoucira sa peine, si vous ne lui refusez pas quelques mots qui flattent son amour. En vérité, répondit Isabelle, cela ne me coutera rien ; ses malheurs m'attendrissent, je n'ai pas daigné parler à un homme depuis qu'il est prisonnier ; vous voyez le peu de soin que je prends de ma parure ; s'il étoit longtemps malheureux, je ne répondrais pas que je ne l'aimasse sérieusement. Je ne veux plus vous faire parler, ajouta-t-elle, voyant qu'Elvire souffroit beaucoup. Je vais écrire à votre frere, je ne vous quitterai pas ; un livre, ou mes idées m'amuseront.

Dès que le Roi eut appris la maladie d'Elvire, il envoya l'assurer qu'elle n'avoit rien à craindre pour son frere ; que tout

R resteroit

resteroit suspendu jusqu'à ce qu'elle fût en état de l'aider de ses conseils; & qu'il désiroit autant qu'elle de le trouver innocent. Elvire avoit besoin de cette assurance pour pouvoir supporter les maux dont elle étoit accablée; mais cette foible consolation fut bien-tôt altérée par un nouveau genre de tourment, du moins aussi cruel, que ceux qu'elle avoit déjà éprouvés.

Isabelle, qui ne quittoit Elvire que pour aller s'informer des nouvelles qui pouvoient l'intéresser, revint un soir plus tard qu'à l'ordinaire: après avoir fait sortir les femmes d'Elvire avec beaucoup d'empressement; réjouissez-vous, lui dit-elle, je viens vous apprendre des choses charmantes de votre

Amant

Amant. Il a paru aujourd'hui chez le Roi beau comme l'amour, paré comme une idole, avec toutes les apparences d'un favori décidé : c'étoit une chose à voir que l'étonnement des Courtisans, & l'admiration des femmes. J'ai vû jusqu'à notre vieille Gouvernante le suivre pas à pas, le col allongé, les yeux retrécis, minaudant de la bouche, & ne cessant de lui parler sans en être entendue ; il est vrai que sa figure est éblouissante, ses yeux fins & languissans adoucissent la fierté de sa mine ; la majesté de sa taille est embellie par mille charmes répandus sur toute sa personne ; la noblesse régné dans tous ses mouvemens, les graces dans sa politesse : enfin c'est un homme charmant ; si j'étois contente

Rij de

de lui . . . Il vous a parlé, sans
doute, interrompit Elvire ?
Non, répondit Isabelle en sou-
riant : Ah ! ne me cachez rien,
ma chere Isabelle, je vous en
conjure, reprit Elvire, que vous
a-t-il dit ? Rien du tout, répon-
dit Isabelle ; n'ayez point de
jalousie : je me trompe fort, si la
faveur du Roi ne l'enyvre de
façon à lui faire oublier ses
amis ; il m'a vû sans me regar-
der, sans me donner le moin-
dre signe de connoissance ; il a
un air indolent, que l'on pren-
droit pour de la tristesse, si l'on
pouvoit être malheureux avec
l'applaudissement général. Com-
ment ! il ne vous a pas parlé, de-
manda encore Elvire ? Il ne m'a
pas dit un mot, répondit Isa-
belle ; faut-il des sermens pour
vous le persuader, ajouta-t'elle
en

en riant ? Votre folie me divertit , votre Amant est libre , il est heureux ; de quoi vous inquiétez-vous ?

Ou prendre des forces pour soutenir tant de maux à la fois , s'écria Elvire ! Dom Alvar est ingrat ! Dom Alvar préfère la fortune à Elvire ! il oublie qu'elle est malheureuse ! O Dieux , que je ne voye jamais la lumiere ! Isabelle étonnée , ne sçavoit que penser de la douleur d'Elvire ; cependant elle voulut la rassurer par des discours généraux , plus propres à irriter une véritable douleur , qu'à la soulager . Il n'y a que les victimes de l'amour qui sçachent en adoucir les peines .

Elvire sans mouvement , les yeux fermés , n'entendoit pas même les consolations mal-

R iij adroites

adroites que son amie s'efforçoit de lui donner. On auroit douté si elle vivoit, sans un torrent de larmes qui s'échappoient de ses yeux. Isabelle appella du secours : en est-il contre les maux dont la cause est dans l'ame ?

Elvire ne tarda pas à éprouver les effets de ce nouveau chagrin. En peu de jours on désespéra de sa vie ; mais que ne peut la nature soutenue du désespoir ? Elle refusa constamment de prendre aucun des remèdes dont on l'auroit accablée, si elle eût eu le moindre désir de vivre. Son opiniâtreté produisit le contraire de ce qu'elle en attendoit. En très-peu de tems elle se trouva dans un état de convalescence, qui répondoit du moins de sa vie,

s'il

s'il ne promettoit rien pour sa santé : les progrès en étoient suspendus par la profonde tristesse où la plongeoiert ses réflexions inépuisables sur la conduite de Dom Alvar.

Le Roi l'avoit fait arrêter en même tems que Dom Pédre le croyant complice du crime qu'on lui imputoit ; mais la jalousie qui se multiplie par elle-même, avoit fait tant de progrès dans son cœur depuis la rencontre de cet Inconnu, qu'il n'étoit peut-être pas fâché de s'autoriser d'une raison d'Etat, pour venger son injure particulière.

D'ailleurs, le silence de Dom Alvar lui paroissoit renfermer quelques mysteres. Ce fut pour s'en éclaircir par lui-même, qu'au lieu de le rendre prison-

nier, ainsi que Dom Pédre, il se contenta de le faire garder dans une chambre de son Palais.

L'impétuosité de ses mouvemens l'y conduisit presque en même tems que Dom Alvar y arrivoit. Sa contenance noble, tranquille & assurée frappant Alphonse d'étonnement, calma tout à coup son ame ; il lui fit avec douceur toutes les questions qu'il crut propres à l'obliger de parler ; mais Dom Alvar ne lui répondit que par un silence aussi ferme que respectueux. Désespéré de ne rien obtenir par sa priere, le Roi voulut essayer si le sentiment auroit plus de pouvoir.

Il se tourna vers son Ministre de confiance (qui seul avoit la permission de le suivre :) Je
ne

ne veux , dit-il , d'autres preuves du crime de Dom Pédre , que le silence obstiné de son complice. L'artifice est l'unique ressource des ames lâches ; allez , continua-t'il , que Dom Pédre soit conduit au supplice & que sa sœur Dom Alvar frappé de ces terribles paroles , les interrompit en se jetant aux pieds du Roi. L'amitié allarmée , la vérité naïve , la noble assurance parlerent avec tant d'énergie pour la justification de Dom Pédre , qu'Alphonse pénétré d'admiration & d'une sorte de respect , que les Rois mêmes doivent à la vertu , lui ordonna de se lever & de lui apprendre son nom , son rang & son sort ; Dom Alvar satisfit sa curiosité autant qu'il le put , sans blesser le secret qu'il

qu'il se devoit à lui-même ; en-
 suite il supplia modestement
 le Roi de n'en pas exiger da-
 vantage. Ses paroles , le ton
 dont il les prononçoit , la can-
 deur peinte sur son visage ,
 avoient si puissamment remué
 le goût naturel du Roi pour la
 vertu , que regardant Alvar
 avec bonté : Tu me cause tant
 de surprise , lui dit-il , qu'il faut
 que tu sois un homme extraor-
 dinaire. Je n'exige pas de plus
 grands éclaircissemens sur ton
 sort ; mais au moins que je sca-
 che les motifs d'un silence si
 singulier ? Alors Dom Alvar lui
 dit que ses malheurs ayant dé-
 vancé sa naissance , il ne devoit
 son éducation qu'à un citoyen
 peut être ennemi trop zélé de
 la fausseté des hommes , puis-
 qu'il l'avoit beaucoup mieux in-

struit

fruit de leurs vices que de leurs vertus ; que cependant malgré la défiance qu'il lui avoit inspirée pour ses semblables, il avoit causé la mort de son bienfaiteur par une indiscretion impardonnable, & qu'autant pour s'en punir, que pour éviter de nouveaux pièges, il avoit résolu de garder un silence éternel ; mais qu'il avoit dû rompre son engagement pour employer la vérité à la défense de Dom Pédre. Les Rois entendent si rarement le langage de l'honneur & de la vertu, qu'ils doivent nécessairement en être frappés. Alphonse depuis cette première entrevue ne passa aucun jour sans en donner une partie à Dom Alvar.

Ce Prince qui joignoit à une grande pénétration un désir sincere

cere d'éprouver les charmes de l'amitié, donna bientôt des marques du choix qu'il avoit fait de Dom Alvar pour remplacer Dom Pédre dans sa confiance, en le comblant de ses bienfaits: il exigea seulement qu'il n'auroit aucun commerce avec le frere & la sœur; il attacha des conditions si cruelles à l'infraction de cette loi, que quand Dom Alvar auroit été plus habile dans l'art du monde, il auroit été retenu par la timidité que sa première indiscretion lui avoit laissée.

Dès son entrée à la Cour sa faveur étoit montée au plus haut degré; son mérite étoit si précieusement celui qui plaît à tout le monde, que l'envie même n'auroit pû condamner le choix du Roi.

Un esprit sage, mesuré, & cependant agréable, ne laissoit
 apper-

appercevoir ni vuide ni long-
 gueur dans sa conversation ;
 toujours vrai , sa franchise n'é-
 toit ornée qu'autant qu'il le fal-
 loit pour n'être pas choquant :
 & l'égalité de son humeur étoit
 presque une démonstration de
 la pureté de son ame ; n'ayant
 jamais vû la Cour , son cœur
 étoit exempt de ces lâches arti-
 fices que les Grands transmet-
 tent à leur postérité bien plus
 sûrement que leur sang. Al-
 phonse charmé de trouver tant
 d'excellentes qualités réunies
 dans un seul homme , ne goû-
 toit de douceur que dans son
 entretien ; & Dom Alvar re-
 connoissant des bontés du Roi,
 ne paroissoit occupé qu'à lui
 plaire ; cependant ils n'étoient
 pas contens l'un de l'autre. Dom
 Alvar ne cherchoit point à dis-
 simuler le chagrin qui le dévo-

roit, & le Roi ne pouvoit s'empêcher de lui en faire souvent des reproches.

Eh quoi! lui dit ce Prince, un jour qu'il paroïssoit plus triste qu'à l'ordinaire? Je vous ai élevé au plus haut point de grandeur, j'ai prévenu tous les souhaits qu'un Sujet peut former; je vous ai donné ma confiance plus intimement que ne l'a jamais eue Don Pédre; je vous aime Alvar, & je ne puis vous rendre heureux? Ah! Sire, répondit-il, il n'y a rien d'égal à ma reconnoissance; je n'avois l'idée d'un Roi tel que vous; mon amitié (puisque vous ordonnez que j'employe ce mot pour exprimer mon respectueux attachement) mon amitié est le fruit de mon admiration; mais, Sire, puis-je voir sans douleur, qu'avec

qu'avec tant de vertus & tant de bontés on puisse faire des misérables? Je ne puis regarder les graces dont vous me comblez que comme les dépouilles d'un ami généreux, qui ne doit son malheur qu'à la calomnie; je l'avoue, Sire, sa perte empoisonne vos bienfaits.

Vous m'offensez, Alvar, & vous ajoutez un nouveau crime à celui de Dom Pédre; des avis sûrs donnés à propos l'ont empêché de consommer son premier dessein; mais puisqu'il traverse ceux que j'ai sur vous, je le punirai de m'ôter le plaisir de vous rendre heureux. Ah! Sire, s'écria Dom Alvar, en se jettant aux pieds du Roi, ce n'est que par des larmes que je puis exprimer la tendresse que m'inspire l'excès de vos bontés.

Plus

Plus je les éprouve , plus la disgrâce de mon malheureux ami me paroît affreuse ; apprenez-lui son crime , Sire , sa justification suivra de près ; puisque vous connoissez le prix d'un cœur , Dom Pédre pourroit . . . Non , dit le Roi , je le connois , la conviction de son attentat ne le porteroit qu'à me braver ; un reste de pitié me parle encore en sa faveur ; l'amour que j'ai pour Elvire m'engage à différer de le punir ; mais sans l'aveu que j'exige de lui , rien ne retiendra ma vengeance : Non , Sire , reprit Dom Alvar , votre Majesté est trop juste Arrêtez , dit le Roi , n'abusez pas des droits que ma bonté vous donne : sur tout observez exactement la seule loi que je vous ai imposée ; je ne puis

puis trop vous le répéter , plus d'un intérêt m'en feroit punir sévèrement la transgression : quand l'amitié & l'autorité n'exigent qu'un sacrifice, il doit être sans réserve.

De semblables conversations souvent répétées , étoient peu propres à diminuer le chagrin de Dom Alvar. Aussi tout ce qui venoit chez Elvire , ne l'entretenoit que de la singularité du nouveau Favori ; les femmes , sur tout , l'accabloient de ridicules. Pouvoit-il leur plaire ? Il n'en avoit trompé aucune.

Elvire trouvoit une légère consolation de s'attribuer l'indifférence générale qu'on lui reprochoit. Mais comment justifier son silence ?

L'intérêt de Dom Pédre , & peut-être le désir de voir com-

S ment

ment Dom Alvar soutiendrait sa vue, la déterminèrent à sortir plutôt que ses forces ne lui permettoient: elle se fit porter à la Cour; Dom Alvar étoit auprès du Roi lorsqu'elle y arriva.

La santé d'Elvire étoit trop altérée, pour soutenir tout à la fois l'émotion inséparable de la vue de ce qu'on aime, & celle qu'éprouve une ame noble, quand elle est forcée de s'humilier. Aussi seroit-elle tombée en se jettant aux genoux du Roi, si Dom Alvar (oubliant toute autre considération) ne l'eût prise entre ses bras, & ne l'eût portée sur un sofa, avant que le Roi eût le tems de s'étonner de sa hardiesse. Dès qu'Elvire eut repris ses sens, il ordonna à ceux qui l'environnoient de s'éloigner. Ce Prince ne put résister davan-

davantage aux sentimens que lui
 inspiroit la vûe d'Elvire , pâle ,
 mourante , & qu'un modeste
 embarras rendoit encore mille
 fois plus intéressante.

Vous vous plaignez de moi,
 Madame , lui dit-il ; mais si vous
 connoissiez mon cœur , que je
 vous inspirerois de pitié ! J'ai-
 me encore votre frere , & je
 vous adore ; j'ai cherché à vous
 plaire par toutes sortes de
 moyens , dont vous n'avez pas
 daigné vous appercevoir. Je
 partagerois mon Trône avec
 vous , si je pouvois en disposer :
 mais , comme le reste des mor-
 tels , je n'ai qu'un cœur à vous
 offrir. Jusqu'ici le respect m'a
 obligé de me taire ; jugez s'il est
 extrême , Madame , c'est votre
 Roi qui vous parle en Amant
 timide. Que ne m'en a-t'il pas
 Sij coûté

coûté pour vous affliger , en punissant votre frere ? J'aurois pardonné son crime , s'il n'étoit connu que de moi ; mais j'en dois compte à mes Sujets. Que Dom Pédre autorise ma clémence par un aveu & un repentir sincere , je lui fais grace. Employez-y , Madame , tout le pouvoir que vous avez sur lui : allez le voir , apprenez-lui que je veux bien l'entendre ; avertissez-le que je le ferai conduire devant moi : trouvez-vous avec lui ; vous reconnoîtrez l'un & l'autre que je suis encore plus votre ami que votre Maître. Ne me répondez point , Madame , continua le Roi , voyant qu'Elvire vouloit parler, je ne me sens pas la force d'être généreux , si je trouvois autant d'ingratitude dans le cœur de la sœur que dans celui

celui du frere. Laissez-moi la foible satisfaction de compter sur votre reconnoissance. En même-tems le Roi fit signe que l'on vînt aider Elvire à marcher.

Les Courtisans s'empres-
 rent , mais Dom Alvar les dé-
 vança. En se levant, Elvire lais-
 sa tomber le mouchoir dont elle
 essuyoit ses larmes : Dom Al-
 var le ramassa précipitamment,
 & profita de cette occasion
 pour lui donner un billet ; mais
 ce ne fut pas si adroitement ,
 que le Roi n'en eût du soupçon.
 La fatigue que la démarche
 d'Elvire lui avoit causée, le trou-
 ble où l'avoit jetté le billet qu'el-
 le venoit de recevoir , l'impac-
 tience de le lire , ne lui permi-
 rent pas d'aller voir son frere.
 Elle se fit conduire chez elle. A
 peine

peine fut-elle arrivée , qu'elle l'ouvrit : il contenoit à peu près ces mots :

BILLET.

Vous me croyez sans doute le plus coupable des hommes , adorable Elvire ; je ne suis que le plus malheureux. Décoré de toutes les apparences de l'ambition satisfaite , mon cœur ne sacrifie qu'à l'amour & à l'amitié. Je n'ai rompu le silence , je ne paroissais sensible à la faveur dont le Roi m'honore , que dans l'espérance d'être utile à Dom Pédre ; si je puis pénétrer le secret du crime qu'on lui impute , c'est assez pour dévoiler son innocence ; je me flatte d'y réussir dans peu. Il falloit un motif aussi puissant pour me faire obéir à la tyrannique défense que le Roi m'a faite ,
d'avoir

d'avoir aucune relation avec les seules personnes pour qui la vie m'est chere. Il y va de la perte de tous trois, s'il découvre la moindre intelligence entre nous. Peut-être j'ai poussé trop loin la prudence ; mais, Madame, à qui pouvois-je confier mon secret ? Etranger dans cette Cour, observé de toutes parts, me défiant des hommes, ne les connoissant point, j'ai préféré le malheur affreux de vous paroître ingrat, au danger où mon peu d'expérience auroit pû vous exposer : je ne sçai même si je pourrai faire parvenir ce billet jusqu'à vous ; mais, belle Elvire, je mourrai de douleur, si je ne vous apprens pas l'excès de mon amour.

La lecture de cette Lettre
apporta dans l'ame d'Elvire
un

un changement inexprimable :
 Dom Alvar n'est point ingrat ,
 disoit-elle avec transport : mon
 frere touche au moment de fai-
 re éclater son innocence ; je les
 verrai tous deux partager les
 bontés du Roi & ma tendresse !
 Dois-je m'inquiéter de l'amour
 d'Alphonse ? Il est généreux , il
 ne pourra jamais nous haïr.

Les sentimens agréables re-
 naissans dans le cœur d'Elvire,
 sembloient faire couler un autre
 sang dans ses veines ; sa santé se
 trouva presque tout d'un coup
 rétablie. Elle passa une nuit aus-
 si agitée par des idées agréa-
 bles , que les précédentes l'a-
 voient été par ses cruelles in-
 quiétu des.

Elle se leva de bonne heure ,
 & se préparoit à sortir pour al-
 ler avertir Dom Pédre de tout
 ce

ce qui se passoit, lorsqu'Isabelle arriva. Venez, lui cria Elvire, dès qu'elle l'aperçut, venez, ma chere Isabelle, partager mes espérances, comme vous avez partagé mes peines: je brûle d'impatience de vous entretenir. Je sçai tout, lui dit Isabelle: Dom Alvar vous avoit perdus tous trois, le glaive étoit levé sur vos têtes, mais j'ai eu l'adresse de le détourner. C'est pour vous apprendre cette bonne nouvelle que je me suis levée si matin. Mon Dieu, que les Amans sont mal adroits, continua-t'elle! Ils croient tout voir sans être vûs; on les voit sans qu'ils s'en doutent. Expliquez-vous, reprit Elvire allarmée, qu'avons-nous encore à craindre? Rien, répondit Isabelle: ne vous ai-je pas dit que

T j'avois

j'avois paré le coup ! Mais tirez-moi d'inquiétude à votre tour : qu'avez-vous fait du billet de Dom Alvar ? Vous étiez , dit-on , si troublée ? Et comment sçavez vous que j'ai reçu un billet , interrompit Elvire encore plus effrayée ? Je le sçai du Roi , répondit Isabelle Du Roi , s'écria Elvire ! Ah ! nous sommes perdus ! Vous ne voulez donc pas m'entendre , reprit impatiemment Isabelle ? Ecoutez-moi ; vous verrez que l'étourderie que l'on me reproche ne s'étend pas sur les choses importantes ; je sçai parler à propos , quand il faut servir mes amis ; vous n'en serez persuadée que quand vous jouirez du bonheur que je vous ai préparé ; car votre prévention Mon Dieu , dit Elvire , je croirai tout

ce

ce que vous voudrez , mais expliquez-vous.

Le Roi , reprit Isabelle , parut de fort méchante humeur hier , quand vous l'eutes quitté. Il demanda plusieurs fois ou j'étois ; on m'en avertit ; je courus à la Cour. Dès qu'il me vit , il me tira à part ; il me fit beaucoup de questions adroites sur vos liaisons & celles de votre frere avec Dom Alvar : je l'assurai que vous n'en aviez aucune. Eh bien , me dit-il d'un ton ironique , je suis mieux instruit que vous. Ensuite il me conta avec une colére qu'il s'efforçoit en vain de dissimuler, que Dom Alvar vous avoit donné un billet en sa présence; qu'au trouble que vous avez fait paroître en le recevant , il ne doutoit pas que vous ne fussiez tous deux com-

Tij plices

plices de je ne sçai quel projet féditieux que l'on impute à votre frere. Il finit par de grandes menaces contre vous trois. Il falloit toute ma présence d'esprit pour n'en être pas déconcertée; le tems étoit cher; une seule réflexion m'a fait sentir que l'aveu de la vérité étoit le seul remède à vos maux: j'ai pris tout d'un coup la résolution, au lieu de la contenance timide que le Roi s'attendoit sans doute à me voir prendre, je lui dis tranquillement que ce n'étoit pas la peine de faire tant de menaces pour un simple billet d'amour. Un billet d'amour, s'est-il écrié, avec un visage aussi froid qu'il étoit agité auparavant! Oui, Sire, lui ai-je répondu, si Dom Alvar a donné un billet à Elvire, ce ne peut être que cela. Il

a continué à me questionner ; je lui ai conté comment vous aviez pris du goût l'un pour l'autre. Enfin il m'a quittée, en m'assurant que ma franchise ne lui étoit pas suspecte. Vous voyez bien que vous touchez à votre bonheur : il aime Dom Alvar à la folie ; que peut-il faire de mieux pour le rendre heureux, que de vous donner à lui ? En faveur de votre mariage il accordera la grace de Dom Pédre ; je ne me croirai plus obligée de l'épouser, puisqu'il ne sera plus malheureux : nous serons tous contens. En vérité il est tems que la joie renaisse parmi nous ; ce n'est presque pas vivre que de se plaindre toujours ; c'est mourir que de s'ennuyer.

Isabelle continuoit ses agréables conjectures ; Elvire plon-

T iij gée

gée dans la plus profonde rêverie, l'écoutoit à peine, lorsqu'on vint leur ordonner de la part du Roi de monter dans un carrosse qui les attendoit pour les conduire dans le lieu choisi pour leur exil. En même-tems on ordonna aux domestiques de préparer ce qui étoit nécessaire pour partir promptement.

Elvire affommée de ce coup imprévû, sembloit ne prendre aucune part à ce qui se passoit. O mon frere ! ô Alvar ! s'écria-t-elle douloureusement, qu'allez-vous devenir !

Il y a des momens, où l'ame emportée loin d'elle avec trop de rapidité, ne s'apperçoit plus de son existence. Elvire ne sentoit que les peines de ce qu'elle aimoit.

Isabelle au contraire ne cef-
soit

soit de crier à l'injustice ; elle assuroit qu'elle n'obéiroit pas , qu'elle vouloit parler au Roi , qu'assurément elle lui feroit entendre raison. Ses plaintes furent inutiles , il fallut partir.

Elvire demeura pendant tout le chemin dans l'espèce d'égarément où elle étoit tombée en recevant les ordres du Roi. Isabelle exhaloit son impatience d'une façon , qui dans toutes autres conjonctures , auroit été plaisante.

La nuit étoit déjà fort avancée , quand elles arriverent ; on les conduisit dans une chambre immense , dont le délabrement , aussi-bien que celui des meubles , auroit effrayé des personnes moins délicates. Tout étoit égal à Elvire , elle

ne s'informoit de rien ; mais Isabelle par ses questions réitérées , obligea des espèces de phantômes destinés à les servir sous l'habillement de Duégne , à satisfaire sa curiosité. Elle crut voir ouvrir son tombeau , en apprenant qu'elles étoient à la Cour de la Reine Douairiere , grande mere du Roi. Elle fit à Elvire mille reproches mêlés de larmes. Son chagrin redoubla le lendemain en se voyant dans un Château , moins affreux encore par son extrême antiquité , que par le peu de soin que l'on prenoit de l'entretenir.

La vieille Reine attachée aux étiquettes & aux anciens usages , rendoit la vie insupportable à celles que la proscription y conduisoit , sous
le

le prétexte de lui former une Cour. Tout y respiroit la gêne, la tristesse & l'incommodité.

— Les longues peines dégénèrent ordinairement en langueur ; lorsque l'ame n'est pas tirée d'une agitation pénible, par quelque événement agréable, la nature supplée à la raison, en rallentissant un mouvement qui entraîneroit sa destruction. Elvire menoit une vie languissante, mais elle vivoit.

Dom Alvar n'étoit pas moins malheureux. Alphonse excessivement irrité de la confiance qu'Isabelle lui avoit faite, n'écoutant que son premier mouvement, s'imagina qu'il banniroit aussi facilement de son cœur, que de sa présence, les
objets

objets de sa jalousie.

Après l'exil d'Elvire, il ne retarda celui de Dom Alvar, qu'autant de tems qu'il le crut nécessaire pour l'empêcher de fuivre ses traces : Dépouillé alors des bienfaits du Roi, il eut ordre de se retirer, & de ne reparoître jamais.

Plus surpris que touché, il ne balança point sur le choix du lieu de sa retraite. Son esprit se tourna avec complaisance vers la cabane, où il avoit été élevé ; son cœur fatigué, avide de repos, crut qu'il y retrouveroit ces jours de paix, toujours chers à son souvenir, & qui s'y retraçoient alors, comme le seul bien désirable.

Le goût de la solitude ne doit son origine qu'au chagrin
qui

qui tient à la honte, ou au ridicule.

Dom Alvar plein de confiance, sur le bonheur tranquille dont il alloit jouir, tourna précipitamment ses pas du côté de la forêt, azyle de ses premiers malheurs ; mais à mesure qu'il en approchoit, il sentoit affoiblir l'idée séduisante qu'il en avoit conçue d'abord : tout ce qu'il avoit vû & éprouvé depuis son entrée dans le monde, se présenteoit à son imagination ; mais les traces aussi-tôt effacées qu'aperçues, laissoient aux images qu'elles formoient la confusion d'un songe : Elvire même ne s'y représentoit que dans l'éloignement.

Ce torrent de pensées tumultueuses ne cessa qu'en arrivant à

à sa cabane : frappé de sa vûe ;
 il resta immobile ; ses yeux at-
 tachés sur ces objets se rempli-
 rent de larmes. La perte de
 l'ami vertueux qui l'avoit éle-
 vé, celle de sa liberté, la répu-
 gnance qu'il sentit tout-à-coup
 pour une solitude totale ; la
 comparaison des sentimens de
 sa jeunesse avec ceux qu'il a-
 voit acquis dans le monde :
 tout affligeoit son ame , tout
 déchiroit son cœur. Cepen-
 dant faisant un effort sur lui-
 même , il entra dans ce lieu
 désiré, & redouté en même
 tems.

Les premiers jours se passe-
 rent à rappeler dans son sou-
 venir les préceptes de son
 ami, & à vaincre sa délicates-
 se sur la privation des commo-
 dités, qui ne sont rien quand

on

on ne les connoît pas , mais dont l'usage fait des besoins. Son amour reprit bien-tôt , dans le calme de la solitude , ce qu'il avoit perdu d'empire dans le trouble de l'orage. Dom Alvar ne pensa plus qu'aux moyens de découvrir le fort d'Elvire , il en essaya plusieurs inutilement. Trop près de la Cour , dans un lieu où le Roi chassoit souvent , pouvoit-il faire quelques démarches sans risquer d'être découvert ? Il crut que dans un endroit habité , il pourroit faire agir des gens inconnus , dont les recherches auroient plus de succès que les siennes.

Il n'eut pas plutôt formé ce projet , qu'il partit pour l'exécuter , en observant de ne point suivre les routes ordinaires.

Il avoit déjà marché près de deux jours , lorsque traversant un bois , il vit tout-à-coup fondre sur lui un homme l'épée à la main , qui sans lui donner le tems de se reconnoître lui cria : *Traître , défends une vie que tu aurois dû perdre par le plus infâme supplice : Dom Alvar étonné , se mit en défense ; mais reconnoissant en même-tems Dom Pédre , loin d'attenter à ses jours , il ne fit que parler les coups qu'il lui portoit avec une fureur inexprimable. Arrêtez , Dom Pédre , lui crioit-il , quelle est votre erreur ? reconnoissez le malheureux Alvar ; venez plutôt recevoir dans ses bras le témoignage de son amitié & de sa tendre reconnoissance.*

Dom Pédre étoit trop animé

mé pour l'entendre ; comme Dom Alvar ne se défendoit que foiblement , il le saisit au collet , le terrassa , le menaçant de lui ôter la vie s'il n'avoit tous ses crimes.

Dans ce moment une troupe d'Archers qui étoient dans le bois à la poursuite de plusieurs brigands , arriverent dans cet endroit ; les prenant pour ce qu'ils cherchoient , il les enchaînerent , les forcerent de marcher , sans aucun égard pour les menaces de Dom Pédre , ni pour les raisons que Dom Alvar employoit à leur faire connoître leur méprise. On les conduisit dans un Fort assez près de-là , on les mit dans le même cachot , en attendant , leur dit - on , qu'on les transférât dans la Capitale ,
pour

pour servir d'exemple à leurs semblables.

Ce fut-là que Dom Alvar, sans penser à se plaindre, plus occupé des reproches de son ami, que de son propre malheur, lui en demanda l'explication.

Dom Pédre, désespéré de l'ignominie où son emportement venoit de le conduire, ne la lui donna qu'avec toute l'amertume dont son ame étoit remplie.

Il lui apprit, qu'après son départ, il avoit été resserré plus étroitement dans sa prison; que plusieurs jours s'étoient passés en confrontation de témoins, qu'il avoit tous confondus; qu'enfin le Roi ne trouvant pas de preuves suffisantes pour le convaincre d'aucun

cun crime, il s'étoit contenté de l'exiler; qu'on ne lui avoit pas même permis de rentrer dans sa maison, quil avoit seulement appris qu'Elvire & Isabelle n'étoient plus à la Cour.

En cet endroit, Dom Pédre, dont l'humeur altière s'aigrissoit par le récit de ses malheurs, dit sans ménagement à Dom Alvar que la conduite qu'il avoit tenue dans le tems de sa faveur, prouvoit assez son ingratitude & sa perfidie, pour qu'il pût l'accuser sans injustice d'avoir enlevé sa sœur & sa Maîtresse, qui étoient disparues le même jour que lui. Il ajouta à ce reproche tout ce que la prévention peut arracher à un cœur tendre, mais violent.

Il ne fut pas difficile à Dom Alvar de se justifier. Le simple

V. récit

récit de ce qui s'étoit passé, ses regrets sur la perte d'Elvire, enfin la vérité toujours apperçue, quand elle est pure, ne laisserent aucun soupçon dans le cœur de Dom Pédre: L'amitié, les remords, les excuses succéderent à son emportement; Dom Alvar aussi généreux que tendre, ne pensa qu'à effacer du cœur de son ami le noble désespoir qu'il témoignoit de l'avoir offensé. Réunis tous deux par la confiance, & même par le désespoir, ils ne pensèrent dès-lors qu'à se consoler mutuellement sur leur horrible destinée, & qu'à imaginer les moyens de faire revenir Alphonse de ses injustes préventions.

Le bonheur des Rois répondroit aux apparences, s'ils ne trouvoient

trouvoient en eux-mêmes les bornes de leur pouvoir. Alphonse, qui faisoit tant de malheureux, ne l'étoit moins que par l'impossibilité de l'être autant. Plus de six mois s'étoient écoulés, avant que les chagrins qu'il s'étoit occasionnés lui-même fussent diminués; il crut enfin avoir acquis assez d'indifférence pour soutenir sans faiblesse la présence d'Elvire; ou plutôt se trompant lui-même, il cherchoit à flatter son cœur par la vûe d'un objet qu'il ne pouvoit en arracher.

Il fit avertir la Reine Douairiere qu'il iroit le lendemain lui rendre une visite. Il lui donnoit rarement cette marque de respect; aussi cet événement répandit une joye générale dans sa triste Cour. La vieille Rei-

ne, qui, comme tous les gens de son âge, tenoit encore au monde pour en sçavoir les nouvelles, mesurant la quantité qu'elle en apprendroit par la durée du tems qu'elle passeroit avec son petit-fils, voulut prévenir son arrivée; elle fit apprêter ses équipages, aussi délabrés que son château; & le jour marqué, elle se mit en chemin pour aller à la rencontre du Roi; Elvire & Isabelle étoient du voyage.

La triste Elvire rêvoit profondément aux moyens de tirer du Roi, ou de quelqu'un de sa suite, des éclaircissemens sur le sort de son frere & de son Amant; jusques-là elle n'avoit pû en apprendre aucunes nouvelles.

Ses regards étoient sans dessein,

sein, quand tout-à-coup frappée de la rencontre la moins attendue, elle fit un cri, en s'élançant hors de la voiture, qui par bonheur étoit fort basse. Elle fut en un instant au milieu d'une troupe d'Archers qui conduisoient deux prisonniers; le changement de leur visage, l'horreur de leurs habillemens, les fers dont ils étoient chargés, ne l'avoient pas empêchée de les reconnoître. Mon frere, s'écrioit-elle, ô Dieux! mon cher frere! est-ce vous? Elle le tenoit dans ses bras qu'elle en doutoit encore. Son premier mouvement fut la joye de retrouver tout ce qu'elle aimoit; mais bientôt frappée de l'appareil d'infamie qui les entouroit, il sembla que sa vie ou sa raison alloient l'abandonner. Saisie

sie d'effroi, elle les quittoit
 pour appeller le ciel & la terre
 à son secours. Elle revenoit à
 Dom Pédre, le serroit plus
 étroitement dans ses bras, nulle
 suite dans ses pensées, nul or-
 dre dans ses paroles, sa douleur
 étoit un délire.

Dom Pédre montrait moins
 de foiblesse, mais le désespoir
 étoit peint dans toute son ac-
 tion; des mots entrecoupés ex-
 primoient tour à tour sa fureur,
 sa honte & son attendrissement.
 Dom Alvar, malgré le poids
 de ses chaînes, étoit aux pieds
 d'Elvire, il tenoit une de ses
 mains qu'elle lui avoit aban-
 donnée, il la baignoit de ses
 larmes; Elvire jettoit de tems
 en tems sur lui des regards mê-
 lés de complaisance, d'horreur
 & de tendresse: Alvar, disoit-
 elle,

elle, que nous sommes malheureux ! Ils étoient tous trois trop occupés d'eux-mêmes pour appercevoir ce qui se passoit auprès d'eux.

La Reine surprise de la fuite précipitée d'Elvire, avoit fait arrêter pour en sçavoir la cause. Isabelle, après avoir reconnu les prisonniers, étoit descendue ; elle couroit pour joindre ses caresses à celles de son amie, lorsque le Roi arriva.

Ce Prince avoit vû de loin ce qui s'étoit passé ; il avoit cru reconnoître Elvire ; mais ne comprenant rien à sa démarche, il avoit poussé son cheval pour s'éclaircir plutôt ; son impatience ne lui avoit pas permis de s'arrêter avec la Reine ; il ne fit que la saluer en passant, & rejoignit Isabelle au moment qu'elle

qu'elle arrivoit. Voyez, lui dit-elle, le fruit de vos caprices. Vous en devriez mourir de honte & de regret ; mais vous êtes Roi.

Alphonse reconnoissant alors ses malheureux Favoris, se sentit combattu de sentimens si opposés, que ne voulant céder à aucun, il alloit s'éloigner, lorsque Dom Pédre levant les yeux à la voix Isabelle, plus saisi de fureur que d'étonnement de se voir près du Roi, il lui cria avec le ton du désespoir : Arrêtes, cruel, repais tes yeux de l'état horrible où tes injustes préventions nous ont conduits ; tu veux usurper le nom de Pacifique, & tu mérites mieux celui de Cruel que ton prédécesseur ; il n'a versé que du sang, & tu déchires les cœurs. Ton amitié est
une

une tyrannie, tes bienfaits sont
des malheurs, & notre recon-
noissance un supplice.

Au premier mot que Dom
Pédre avoit prononcé, Elvire
éperdue l'avoit quitté pour se
jetter aux genoux du Roi, qu'el-
le tenoit fortement embrassés :
Ah ! Sire, lui crioit-elle, ne
vous offensez pas des paroles
que le désespoir arrache à mon
malheureux frere ; son crime ne
commence que de ce moment ;
pardonnez tout à l'excès de son
infortune ; vous l'avez aimé.
Ah, Dieux ! jetez les jeux sur
lui ! vous aimez la vertu, secou-
rez-la. Mes larmes ma
douleur nos malheurs . . .
hélas ! ils sont sans bornes !

Le Roi, plongé dans une
profonde rêverie, ne répondoit
que par des regards sombres &

X distraits

distraits, qu'il jettoit alternati-
 vement sur le frere & la soeur.
 Elvire, persuadée qu'ils annon-
 çoient la perte de ce qu'elle
 avoit de plus cher, n'écoutant
 que son désespoir, fut se jeter
 entre son frere & son Amant.
 Je ne veux plus t'entendre, ty-
 ran inflexible, continua-t-elle
 en parlant au Roi, nous expire-
 rons à tes yeux; mais tu ne se-
 ras pas le maître du moment,
 nous te ravirons le plaisir bar-
 bare de l'ordonner....

Non, vous ne mourrez pas,
 s'écria le Roi, vous êtes plus
 mes tyrans que je ne suis le vô-
 tre, mes regrets me rendroient
 plus malheureux que vous, si
 mon juste ressentiment triom-
 phoit de ma clémence. Voyez,
 Madame, continua le Roi en
 s'approchant d'Elvire, voyez si
 votre

vo-
 voye
 je lui a
 papier
 sentoit
 connu
 projet d
 couté la
 Sire, s'
 plus con
 avoir d
 Pédre?
 au Roi
 écrit;
 tant se
 n'avoit
 nemis
 poser a
 circon
 vrai,
 Dom
 car j'ai
 forêt

votre frere étoit coupable ;
 voyez s'il mérite la grace que
 je lui accorde. Elvire prit un
 papier que le Roi lui pré-
 sentoit, & que Dom Alvar re-
 connut aussitôt pour le fatal
 projet de conjuration, qui avoit
 couté la vie à son pere. Ah !
 Sire, s'écria-t-il, quelle preuve
 plus convaincante pouviez-vous
 avoir de l'innocence de Dom
 Pédre ? En même tems il apprit
 au Roi l'origine de ce funeste
 écrit ; il lui fit remarquer qu'é-
 tant sans nom & sans date, il
 n'avoit pas été difficile aux en-
 nemis de Dom Pédre d'en im-
 poser au Roi en rapprochant les
 circonstances. Cela doit être
 vrai, Sire, dit Isabelle, quand
 Dom Alvar eut cessé de parler ;
 car j'ai trouvé ce papier dans la
 forêt le même jour que nous

y rencontrâmes Dom Alvar ; voyant qu'il étoit écrit en Portugais , que je n'entens pas , la curiosité me le fit donner à Dom Rodrigue pour le traduire. Mille occupations sérieuses que j'ai eues depuis , m'ont fait oublier de le lui reprendre, Voilà comme les Rois , ajouta - t - elle en haussant les épaules , croient faire grace quand ils ne font que justice.

O Ciel , s'écria Alphonse , que le Trône renferme d'écueils pour la vertu ! Me pardonneriez-vous mon erreur , belle Elvire , lui dit - il , en prenant sa main qu'il présenta à Dom Alvar , ne suis-je pas assez puni par la perte de votre cœur ? en vous unissant à ce que vous aimez , est-ce assez expier mon crime ? Allons , continua-t-il , (en détachant

tachant lui-même les fers de ses Favoris, & ne dédaignant pas de les embrasser) venez éprouver si la vertu m'est chere. L'excès de mes bontés surpassera celui de vos malheurs : Aimez-moi, s'il se peut ; mais dussiez-vous être ingrats, le bonheur d'en faire, surpasse la peine d'en rencontrer.





LA VERITÉ
 AU FOND D'UN Puits.
 HISTOIRE EGYPTIENNE.

Certain habitant des bords du Nil avoit pour toute fortune une petite maison, un grand enclos, un beau canal, & l'ame naturellement gaye; il se trouvoit fort riche. Un jour c'étoit pendant le grand chaud de l'été, s'étant retiré dans une grotte qui étoit au bord de ce canal, il vit une belle grande carpe, mais grande comme une personne; ce qu'on remarquoit encore davantage, c'étoit ses yeux, jamais on n'en avoit vû de si tendres. C'est de-là qu'on

a dit des Amans qui regardent
tendrement leur Belle : *Qu'ils
font des yeux de carpe frite.*

L'Egyptien enchanté de cet-
te merveille ne put se conte-
nir. La curiosité entend quel-
quefois assez mal ses interêts ;
il s'avança hors de la grotte &
la carpe disparut. Il sentit alors
un trouble qu'il ne pouvoit com-
prendre. Par les trois Graces,
s'écria-t'il, quelle charmante
carpe ! Au mot de charmante,
la carpe revint un moment, &
du bout de sa queue fit jaillir
de l'eau jusques sur le nez de
l'Egyptien, mais en très-petite
quantité ; comme si c'étoit un
remercement de la fleurette
qu'elle venoit d'entendre.

La nuit arrivoit, elle se passa,
& l'Egyptien qui n'avoit pas
fermé l'œil un moment, étoit

avant le jour à considérer au travers d'une jalousie le canal où la carpe s'étoit replongée.

A peine le Soleil fut-il un peu élevé sur l'horizon, qu'un grand aigle vint s'abattre au bord du canal. La belle carpe sauta sur le rivage, l'aigle s'approcha & lui présenta un billet qu'elle prit avec empressement. L'Egyptien attentif comme on peut le juger, la vit à plusieurs reprises lire, s'interrompre, & chaque fois faire un saut extrêmement agréable; c'est ce qu'on a appelé depuis, *le saut de la carpe*; elle prit tout de suite la parole: Mon fils, dit-elle au grand aigle, dites à Jupiter que Venus est charmée de cette agréable nouvelle: Nous pourrons bien-tôt nous démetamorphoser, continua-t'elle en voyant arriver

arriver trois autres animaux qui la joignirent. Venez, auguste Junon (c'étoit une vache) approchez, sage Diane (c'étoit une chate) & vous aussi Mercure (c'étoit un grand oiseau*) Enfin les Geans sont foudroyés, leur chef seul respire encore, mais avec assez de difficulté! il a sur la poitrine deux fort grandes montagnes: de façon qu'on ne lui donne guere que quinze jours à vivre.

L'Egyptien enchanté de ce qu'il venoit d'entendre, courut se présenter à la troupe travestie: Mon cœur vous avoit reconnu, dit-il à la belle carpe, Venus ne sçauroit se cacher. Venus & sa troupe le reçurent à merveilles, & passerent quel-

* L'oiseau appelé Ibis chez les Egyptiens.

ques

ques jours dans sa retraite, gardant encore leur figure empruntée. Enfin la mort de Typhon déclarée, les métamorphoses cessèrent ; mais avant que de quitter l'Egyptien, on songea à lui faire des présens considérables. Diane voulut montrer l'exemple ; elle prit dans sa dépouille de chate les deux pattes de devant : mortels heureux, dit-elle, je vous donne ces deux admirables griffes ; apprenez de quelle importance elles vont être pour les mœurs. Une femme qui sera assez heureuse pour les avoir portées un seul jour en pendans d'oreilles, n'aura jamais rien à craindre des hommes les plus aimables & les plus pressans, s'ils osent lui adresser des lorgneries ou lui écrire des déclarations ; à
 l'instant

l'instant une griffe ira leur cre-
 ver un œil tout au moins. Vous
 concevez bien qu'un pareil ta-
 lisman sera recherché par tou-
 tes les Dames de la Cour d'E-
 gypte. Elles s'empresseront d'être
 de vos amies Je vous
 suis garant, dit Mercure, qu'il
 vivra comme un hibou s'il n'a
 que ce moyen de se faire va-
 loir dans le monde. Les fem-
 mes réellement vertueuses n'ont
 pas besoin de griffes, leur con-
 duite suffit pour les défendre.
 A l'égard des femmes moitié
 foibles & moitié rigides, que
 leur serviroient toutes les grif-
 fes du monde? N'auroient-elles
 pas toujours la ressource de fai-
 re *patte de velours*.

Junon alloit prendre la pa-
 role pour n'être de l'avis ni de
 l'une ni de l'autre, lorsqu'elle
 apperçut

apperçut une grande figure qui
traversoit les airs enveloppée
dans plusieurs voiles , la plû-
part fort épais , quelques-uns à
travers desquels on pouvoit la
reconnoître. Eh, voilà la Ve-
rité, s'écria Junon ! Les Geants
l'ont contrainte comme nous
d'abandonner le Ciel : Elle
vient bien à point nommé,
pour nous acquitter de ce que
nous devons à ce sage mortel.
Nous allons vous laisser la Veri-
té, dit-elle à l'Egyptien, vous
la promenez dans le monde,
& les mortels enchantés iront
au devant de vous. Les mor-
tels , interrompit Mercure ,
vous leur faites bien plus d'hon-
neur qu'ils ne méritent. Je vous
déclare qu'ils recevront fort
mal la Verité , croiriez-vous
bien qu'avec toute ma fripon-
nerie

nerie (je veux dire mon élo-
quence) j'ai une peine infinie à
leur faire supporter la moindre
critique sur leurs plus légers
imperfections. Jugez du suc-
cès qu'aura la Vérité , quand
naïvement & sévèrement elle
fera le procès aux vices, ou
démasquera de fausses vertus.
Donnez-lui du moins la Pru-
dence pour compagne, & que
ce soit cette dernière qui por-
te la parole. Mercure ne fut
point écouté, & comme il
avoit raison, il abandonna vo-
lontiers son sentiment.

Voilà donc la Vérité habi-
tante de la terre avec l'Egyp-
tien. Sa première démarche
fut de se manifester dans les
Cours ; c'étoit débiter avec
courage, elle n'y fit pas de
long séjour, l'air des Cours lui
étoit,

étoit , dit - on , extrêmement contraire ; c'est tout ce que son conducteur a rapporté de cette partie de leurs voyages. Il ajoute seulement que dans telles Cours où les Souverains mêmes se plaisoient avec elle , on lui faisoit faire tant de détours lorsqu'on étoit obligé de la mener aux pieds du Trône , que le plus souvent elle y arrivoit exténuée au point de n'être point reconnoissable.

La Vérité fort mécontente de sa premiere sortie revint dans la solitude de l'Egyptien ; elle lui faisoit de grandes excuses des dégouts qu'il avoit éprouvés à sa suite. Ne vous reprochez rien , lui dit-il , quand on est assez heureux pour vous aimer , on s'attache à vous pour vous-même. Après quelques jours

jours de repos, ils voulurent tenter une seconde sortie; ils allèrent se mêler parmi les simples Citoyens. La Vérité avoit promis de se taire, à moins qu'elle n'eût occasion de dire des choses obligeantes; elle tint parole, c'est-à-dire, qu'elle étoit des jours entiers sans ouvrir la bouche. Cette conduite cependant lui réussit fort mal. Il n'étoit pas en elle de changer sa physionomie: Dès qu'elle trouvoit de ces gens qui se parent d'un faux dehors de vertu, ou qui croient montrer de l'esprit, quand ils disent des miseres avec confiance; ce qu'elle pensoit se peignoit si naïvement sur son visage, qu'ils y lisoient à découvert tout leur manége, toute leur fausseté, & ce qui les

les mortifioit encore davantage tous leurs ridicules ; ainsi la Vérité ne tarda gueres à se voir décriée assez généralement : Les uns , & c'étoit les gens moderés, convenoient qu'effectivement elle étoit grande tracasfiere ; d'autres fâchés de ce qu'on la jugeoit avec trop de sévérité , affuroient que ce qu'elle avoit de rebutant venoit plutôt d'une sorte de naïveté bête , que d'un fonds de méchanceté. On prétend qu'il y a encore de ces bons caracteres , qui ne vous défendent sur un défaut que vous n'avez point , & dont on vous accuse , qu'en vous jettant un ridicule qu'on ne s'étoit pas encore avisé de vous donner.

La Vérité imagina un moyen de ne plus révolter les esprits.

Je

Je vais , dit-elle à l'Égyptien ,
 me montrer aux hommes sous
 des formes différentes de la leur.
 Cette nouveauté les engagera
 à m'écouter ; ils ne feront pas
 en garde contre mes leçons ,
 ils en profiteront sans croire
 les avoir reçues. Ce projet ar-
 rêté ils se logerent dans une
 grande salle qui donnoit sur
 une place publique. L'Égyptien
 se manifestoit sur la porte ,
 & tenant en main une baguette,
 il monroit un tableau sur le-
 quel étoit cette inscription ,
Palais de la Fable ; c'est le nom
 que la Vérité avoit pris. Entrez ,
 disoit-il aux passans , *vous ver-*
rez ce que vous ne croirez point
voir. On entroit & la Vérité pre-
 noit différentes figures ; tantôt
 elle étoit à la fois *renard* , *cor-*
beau & fromage. Dans d'autres

Y occa-

occasions *bœuf & grenouille* :
 & joignant à ces fausses appa-
 rences un langage ingénieux
 elle débitoit les mêmes maxi-
 mes que les hommes avoient
 rebutées lorsqu'elle leur parloit
 sous sa propre figure : cette sin-
 gularité réussit d'abord assez ;
 gens de bel air voulurent avoir
 une ménagerie de pareils ani-
 maux ; mais de tels succès ne
 durèrent pas long - tems. Les
 animaux parlans furent bientôt
 réduits à n'avoir de commerce
 qu'avec *les mies & les petits*
ensans qui repetoient sans y
 rien comprendre. Les conver-
 sations *du loup & de l'agneau*.
 Les parens s'extâsioient d'admi-
 ration, les spectateurs bâilloient
 d'ennui, l'enfant ne devenoit
 que plus sot ; c'étoit-là tout le
 fruit de cette comédie.

La

La Vérité ainsi méconnue ;
 négligée, reprit une forme hu-
 maine, mais pour intéresser les
 gens qui sçavoient penser, elle
 voila ses orales sous des idées,
 ou des faits qui donnoient
 quelque exercice à l'esprit ; il
 fallut prendre encore un nom
 supposé, elle imagina de se faire
 appeller *l'allégorie*.

L'Egyptien marque dans sa
 relation qu'il y avoit alors à
Memphis quelques maisons où
 le sçavoir, les talens faisoient le
 fond du commerce ; mais sans
 exclure aucun autre genre de
 mérite. Si on y montroit de
 l'esprit c'est uniquement parce
 qu'on en avoit & non par l'am-
 bition d'en faire paroître ; ainsi
 l'esprit évitoit les trois défauts
 qu'il a le plus à craindre, il
 n'étoit jamais déplacé, mépri-

sant ni tyrannique.

L'Historien dit ensuite qu'il y avoit d'autres maisons, où les gens n'étoient qu'esprit: ce n'est pas qu'ils en eussent supérieurement, mais c'est qu'ils vouloient en avoir sans cesse.

C'est dans cette dernière société que la Vérité fut d'abord produite; comme on y cherchoit à plaire sur tout aux nouveaux venus, après avoir étalé tout ce qu'on croyoit propre à enlever son suffrage, on l'engagea à dire son sentiment sur le mérite de l'esprit; elle prit ainsi la parole.

Jadis un triste autel, chez un peuple assez sage,

Au Dieu de l'ennui fut dressé;
On croyoit, lui rendant un volontaire hommage,

s'exem;

S'exemter d'un culte forcé.
 La fête est annoncée, on demande un grand Prêtre,

Personne ne s'offrit à cette dignité,

Les ennuyeux n'imaginent point l'être

Un Philosophe consulté,
 Leur dit: Hé prenez-moi: sans doute que j'ennuie;

Mais j'ai bien des Rivaux dans la société;

Venez, venez, gens qui passez la vie

A rechercher l'esprit dans vos moindres propos,

Vous ennuyez, s'il faut que je le die,

Mieux encore que ne font les fots.

On le crut; à l'instant dans ce temple funeste

Ces

Ces sacrificateurs sont installés par
lui.

Les autels ne sont plus , mais hé-
las ! il nous reste

Bien des Ministres de l'ennui.

Il ne fallut pas beaucoup d'i-
magination pour sentir ce que
l'allégorie vouloit faire enten-
dre. On se souleva contre elle,
elle fut persiflée, éconduite &
malheureusement dans d'autres
sociétés où elle employa de
pareils subterfuges , on ne la
trahit pas avec plus d'égard. Ne
nous décourageons pas , dit-
elle , pour guérir les mortels
de leurs erreurs , servons-nous
de leurs erreurs mêmes. Je com-
mencé ma nouvelle carrière ;
regardez-moi bien : à ces mots
elle fut changée en une petite
Vieille qui avoit tout-à-fait l'air
de gaieté. Sous

Sous cette nouvelle forme ;
 & s'appuyant sur son fidèle com-
 pagnon , elle arriva dans le Pa-
 lais d'une Princesse de *Phenicie* ;
 on lui demanda qui elle étoit :
 mon nom , répondit-elle , c'est
 la bonne *Fée* , & mon métier
 c'est de faire des choses mer-
 veilleuses.

Dans ce tems-là les Princef-
 ses étoient fort sujettes à s'en-
 nuier. *Asterie* , c'est le nom de
 celle-ci , envoya chercher la
 bonne Fée, la vit, la questionna ;
 ne l'écouta point , la trouva en-
 nuieuse , & se mit à entretenir
 une grande autruche qu'elle a-
 voit élevée : Princesse, dit la pe-
 tite Vieille , prêtez un moment
 d'attention à la bonne Fée :
 croiriez-vous bien que toute
 décrépité qu'elle est , sa condi-
 tion vaut encore mieux que la
 vôtre ?

vôtre? Vous tombez alternativement dans deux extrémités bien fâcheuses, à dire vrai: plongée dans une langueur léthargique, tout vous devient indifférent hors votre état, qui vous paroît toujours insupportable: sortez-vous de cet accablement, c'est pour être agitée par des fantaisies qui ne vous durent qu'autant qu'il faut pour en être tourmentée, les perdre avec dégoût, & retomber plus tristement que jamais dans ce malheureux abattement qui vous désole. Il est vrai, répondit Asterie, que si les Princesses pouvoient s'occuper des choses qu'elles aiment, & se passer de celles dont elles ne se soucient pas, elles se croiroient les plus heureuses personnes du monde. Si vous pouviez prendre

dre confiance en moi ; repliqua la bonne Fée , vous seriez bientôt délivrée des miseres de votre condition : Tenez , *voilà une Epingle* : portez-la sur votre manche gauche , la pointe tournée du côté du coude : voici quelle en est la propriété : tous les souhaits que vous formerez intérieurement , elle les accomplira aussi-tôt. Mais ce présent est bien plus considérable encore ; promettez-moi de n'en faire usage que quand vous vous verrez dégoûtée de l'autre. C'étoit une petite table de saphir couverte d'une plume de Phénix. La Princesse se jeta sur les présents , promit avec autant de précipitation , & la bonne Fée se retira.

Asterie croyoit posséder dans l'*Epingle* tout ce qui fait le bon-

Z heur

heur inaltérable : elle n'avoit qu'à souhaiter ; il semble que rien n'est si simple & si facile : c'est ce qu'il faut approfondir.

Comme Asterie n'avoit pas la tête bien rangée, & que les choses arrivoient selon le désordre de ses idées, toute sa journée étoit remplie par une confusion d'évenemens précipités, bizarres, ridicules, qui se croisoient, qui se détruisoient l'un l'autre. Cette agitation l'amusa d'abord, & ne tarda guères à l'impatienter à mourir, c'étoit sa maniere d'exprimer la moindre petite peine qu'elle éprouvoit ainsi que la plus grande. On ne le croiroit pas : pour ajouter au malheur des gens qui ne savent pas se rendre heureux il ne faudroit que leur donner le pouvoir de réaliser toutes leurs fantaisies.

Enfin

Enfin Alterie se déterminâ à se défaire de l'Épingle enchantée; elle fit venir la Fée. Regardez la tablette de saphir, dit la petite Vieille, vous y trouverez le seul remède à votre maladie. La Princesse apperçut des caractères formés par des étincelles de lumière, qui se renouvelloient sans cesse, & elle lut les vers que voici :

Dans vous-même cherchez le bonheur véritable,
 Tout autre enchantement n'est qu'une trahison,
 L'Épingle la plus secourable
 L'est beaucoup moins que la raison.

Ah! de la raison, dit la Princesse: Et qui êtes-vous, pour me proposer de la raison? Hélas! répondit la petite Vieille,
 LETTRES Zij jai

j'ai le malheur d'être la Vérité. Dites la mauvaise humeur, l'injustice, la satire, s'écrierent tous les Courtisans. Alors se rappelant toutes les aventures fâcheuses que la Vérité s'étoit attirées depuis qu'elle étoit sur la terre, grands & petits se mirent à l'outrager, à la poursuivre tant & si bien, qu'en fuyant elle fut trop heureuse de rencontrer un puits où elle se précipita. Quelqu'un veut-il l'en tirer ?



LETTRES



LETTRES PILLÉES

LETTRE A M^e * * *

Vous m'avez ordonné ;
 Madame , de vous écrire
 à votre Campagne ; je ne puis
 vous donner des nouvelles de
 Paris ; il est si désert , qu'il seroit
 difficile de trouver quelque
 événement digne de vous être
 mandé. Les affaires, l'inquié-
 tude ou la maladie y retiennent le
 peu de monde que l'on y voit
 encore ; & les gens plus heu-
 reux sont allés aussi bien que
 vous, jouir de cette douce li-
 berté que j'envie si fort ; c'est
 donc de la Campagne que nous

Z iij attes.

attendons à présent les nouvelles agréables ; & je n'ai d'autre ressource pour vous obéir , que d'avoir recours à mon peu d'imagination. On ne peut être moins assuré que je le suis , de réussir dans mon projet ; mais je compte sur votre indulgence & sur celle de votre aimable amie, qui est si digne de partager votre délicieuse retraite. J'ai vu que vous aimiez les contes de Fées ; recevez quelques fragmens que je viens d'imaginer : amusez-vous à les achever , à corriger , à supprimer , vous en êtes capables l'une & l'autre , & je suis sûr de retrouver avec un grand plaisir une ébauche que vous aurez si heureusement terminée.

FRAG-

FR A
DE
IT DE
[L éto
une P
solumen
fit naiss
étoit le
vint au
grand é
princeff
plus pot
inaire
servant c
voir. Il



FRAGMENS

DE ZEPHIRE

ET DE NOMPAREILLE,

C O N T E.

IL étoit une fois un Prince & une Princesse, j'ignore absolument l'heureux pays qui les fit naître; je sçai que Zéphire étoit le nom du Prince, & qu'il vint au monde en faisant un grand éclat de rire, & que la Princesse Nompareille étant plus posée, ne fit rien d'extraordinaire en paroissant au jour, suivant ce que j'en ai pû découvrir. Ils furent très bien élevés.

Ziiiij dans

dans les différens pays qui leur donnerent le jour ; ils se virent , & ce fut apparemment dans un voyage que fit le Prince ; ils s'aimèrent sans peine, car ils étoient aussi beaux que bienfaits ; & leur amour éprouva plusieurs traverses , plus considérables pour eux-mêmes , qu'intéressantes pour l'histoire. La plus grande , & celle qui mérite le plus d'être rapportée , leur fut causée par une Princesse connue sous le nom d'Infante Déterminée. On sçait que ce nom convenoit parfaitement à son caractère ; elle étoit vive , emportée , incapable d'être retenue par aucune considération , prenant sur le champ son parti , & n'écoutant jamais ni scrupule ni remords ; il me semble , car dans la vérité je n'en suis pas certain, qu'elle

qu'elle étoit cousine de Nonpareille ; mais il est vraisemblable que sa parenté étoit la seule cause des égards que la Princesse avoit toujours eus pour elle. Cette Infante , emportée sans doute par quelque fantaisie nouvelle , dont vous aurez la bonté de nous donner le détail , voyageoit depuis six mois au grand soulagement de tout le Royaume , car il n'y avoit ni grand ni petit qu'elle n'incommodât. Elle trouva le Prince établi à la Cour quand elle y revint ; & sans examiner ni ses goûts ni son humeur , encore moins le rapport qu'il pouvoit y avoir entre eux , elle résolut de l'aimer , ou , pour mieux dire , de s'en faire aimer. Elle ne fut pas long-tems sans apprendre l'amour qu'il ressentoit pour la belle

Belle Nompaille: cette découverte lui fit avoir recours à la vieille Fée Mordante, qui n'avoit point de plus grand plaisir que celui de brouiller les Amans, & même les amis quand elle pouvoit y réussir: elle se plaisoit dans le trouble, semoit la division, & aimoit les tracasseries, qu'elle regardoit comme une voie sûre pour conduire à la haine; elle avoit auprès d'elle un grand nombre de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe; elle les avoit choisis à tête légère, & les devoit de la plus grande curiosité; elle ne s'occupoit que du soin de les rendre bavards; & quand elle les trouvoit assez formés, c'est-à-dire insupportables, elle les envoyoit dans le monde, avec ordre de lui rapporter exactement
 tout

tout ce qu'ils avoient vû, en-
 tendu, remarqué, & même
 imaginé; car malgré son pou-
 voir elle ne pouvoit être par-
 tout. Ensuite elle faisoit usage
 elle-même des nouvelles qu'elle
 avoit apprises, non sans avoir
 indiqué auparavant à ces jeunes
 gens l'interprétation maligne
 qu'il falloit donner aux démar-
 ches les plus simples, le point
 sur lequel il falloit appuyer, la
 façon dont il étoit nécessaire de
 sous-entendre dans la conver-
 sation pour établir un doute,
 donner un soupçon, le tout
 avec l'air de l'intérêt & la de-
 mande du secret, suivant enfin
 toutes les regles de cet art per-
 vers, le tourment des sociétés,
 & qui semble, depuis que cet-
 te vieille Fée l'inventa, s'être
 perpétué jusqu'ici dans sa force.

Je

Je ne dois point finir cet article de la Fée Mordante, sans dire qu'elle avoit pour principe que rien n'étoit indifférent, & pour excuse, que l'on pouvoit juger de ce que l'on voyoit. Elle écouta donc avec plaisir tout ce que l'Infante Déterminée lui raconta; & quoique cette Princesse fût déjà très en colère de voir ses charmes & ses avances méprisées par Zephire, qui n'étoit occupé que de Nompareille, Mordante scût aisément la révolter encore davantage. Malgré son goût pour la méchanceté, elle lui préféroit souvent la tracasserie, celle-ci étant presque toujours d'une plus grande durée, & souvent plus difficile à détruire: mais quand elle fut bien instruite par l'Infante, elle trouva que deux Amans qui s'aimoient

moient si parfaitement , & dont la confiance étoit si bien établie, étoient fort difficiles à brouiller, il lui parut aussi qu'il étoit fort dangereux d'avertir le Roi pere de Nompareille , & de chercher à l'irriter contre l'amour de Zéphire , suivant les projets de l'Infante Déterminée : le mariage de ces heureux Amans étoit convenable de tout point, & il falloit bien se garder de faire aucune démarche qui pût en hâter la conclusion. L'affaire étoit d'autant plus délicate , qu'il étoit dangereux de rien proposer de trop sérieux dans la Cour de ce Roi ; on auroit par ce moyen terminé le mariage au plutôt , dans la seule vûe de n'en plus entendre parler. On dansoit continuellement à cette Cour , ou plutôt on y fautoit
 tou-

toujours ; c'étoit l'usage établi dans ce pays , c'étoit la marque du plus profond respect , & les plus belles caprioles étoient la preuve du plus grand dévouement ; le service de Sa Majesté auroit pû souffrir d'une telle démarche ; on ne lui présentoit donc aucune des choses qui lui étoient nécessaires qu'à cloche-pied , l'adresse & la jeunesse étoient par conséquent indispensables pour posséder les plus grandes Charges de sa Maison ; au reste tous les applaudissemens que l'on donnoit à ce Monarque ne se témoignoit que par le bruit des castagnates , par des chants & par le son des instrumens ; tous jusqu'aux sifflets étoient reçus , & quand on n'en sçavoit pas jouer , on en étoit quitte pour faire ce que

que les Musiciens appellent un
a vuide ; ainsi l'on entendoit
 continuellement un concert ,
 ou plutôt un bruit qui n'étoit pas
 toujours agréable , car la flatter-
 rie habitoit les Cours dès ces
 tems reculés. Il faut cependant
 avertir que pour éviter le cha-
 rivari , suite nécessaire d'un auf-
 si grand nombre d'instrumens ,
 le Grand-Maitre de la Maison
 du Roi avertissoit la Cour , &
 disoit tous les matins , c'est en
A mi la , en *G re sol fa* que le
 Roi veut être loué aujourd'hui.
 Malgré cette sage précaution ,
 on doit être persuadé qu'il ne
 fut jamais de Cour plus bruyan-
 te , plus en mouvement , & dans
 laquelle une tracasserie fût plus
 difficile à établir. Quelque ac-
 coutumé que l'on fût à sauter ,
 la plus grande partie des Cour-
 tisans

tisans fautoient encore d'une façon très-mauvaise, & rien n'étoit si pésant, ni de si ridicule que les fauts des Magistrats, des Chambres de Justice & des Parlemens qui vouloient obéir & conserver leur dignité, surtout quand ils venoient faire des remontrances au Roi sur des affaires qui pouvoient être d'autant plus susceptibles de représentation, qu'elles avoient toujours été déterminées en fau-

L'amour au contraire régla tous les pas de Zéphire, & comme il étoit né avec de la grace à tout ce qu'il faisoit, il inventa la véritable danse, & sçut former des pas agréables & convenables aux différens motifs dont il étoit animé auprès de Nompareille; ainsi Zéphire, qui s'étoit aisément

ment conformé à l'usage de cette Cour, abordoit la Princesse avec des coulés, & la conduisoit dans les appartemens avec des balancés & des pas de menuets, &c. Cependant la Fée Mordante n'oublioit point la parole qu'elle avoit donnée à l'Infante Déterminée, de ne rien négliger pour brouiller & séparer ces deux Amans ; elle sçavoit très-bien qu'une tracasserie par son essence doit avoir une minutie pour objet, & que plus cette minutie est legere, non seulement son auteur a plus de mérite, mais que l'altération qu'elle a fait naître, rend les éclaircissemens plus difficiles. Elle imagina donc un enchantement, ou plutôt un tournois d'une nouvelle espèce. Des Chevaliers à

A a barbe

barbe blanche parurent un jour dans la salle du Château, ils précédoient quarante belles Demoiselles qui descendirent de leurs hacquenées, selon l'usage des anciens Romans. Elles s'acquitterent de leur compliment avec tant de graces que le Roi leur accorda le don qu'elles lui demanderent; elles établirent en conséquence un grand arc de triomphe dans la cour du Palais, & déclarerent que c'étoit l'enchantement de la veillée, pour remporter le prix qui consistoit en une belle paire de galloches de diamans; il falloit veiller trois jours & trois nuits. Une cour aussi alerte & aussi animée que celle dont je viens de donner une legere idée, accepta la proposition avec beaucoup de joye, & tout le monde

de trouva que les galloches
 étoient trop faciles à gagner ;
 l'extérieur de l'arc qui fut éle-
 vé étoit de la plus belle archi-
 tecture , le dedans étoit déli-
 cieusement orné , il parut éclair-
 ré de mille bougies, les par-
 fums , les agrémens recherchés
 & les commodités de la vie y
 brilloient de toutes parts. On
 accoure de tous les côtés, &
 l'on s'empresse tous les jours
 pour voir des objets moins
 agréables que celui-ci. Toute la
 Cour se trouva dans le salon
 au jour marqué, & redoubla les
 sauts pour s'y rendre ; les hom-
 mes avoient, suivant l'ordre pres-
 crit, leurs écus ; & les femmes,
 pour obéir au même régle-
 ment, n'oublièrent pas leurs éventails,
 jamais la Cour ne parut si ma-
 gnifique ; les quarante belles fil-

A a ij les

les & les Chevaliers qui devoient donner le prix au vainqueur n'en diminuoient point l'éclat, & comme le salon représentoit & supposoit la nuit, le Roi y donna toutes sortes de liberté, dispensa de sauter, & permit de jouer, de manger, & de s'entretenir à son gré; ainsi la conversation, la danse, la bonne chere & la vivacité brillèrent à l'envi dans tous les coins de ce superbe salon.

Tout le monde avoit sauté tout le jour, aussi malgré tant de beaux objets & tant de choses agréables, tous les hommes ne purent résister au sommeil; Zéphire lui-même succomba, non des premiers, mais enfin il s'endormit malgré tous les efforts de la plus belle résistance. Nompareille en fut picquée, & c'est

c'est la premiere tracasserie que le Prince & elle eurent ensemble ; quelques femmes de la Cour succomberent aussi , & l'on vit le lendemain sur la porte de l'arc de la veillée, tous les écus & les éventails de ceux qui n'avoient pû résister au sommeil, sur lesquels on lisoit : Tel a veillé tant de tems, mais il a dormi. Enfin les galloches ne furent accordées à personne ; car les femmes étant sorties d'impatience, on pouvoit supposer qu'elles étoient allé dormir ; cependant elles étoient en général trop piquées d'avoir été témoins d'un sommeil qu'elles avoient l'injustice de regarder comme une insulte à leurs appas ; ainsi la troupe partit & emporta ses belles galloches, en disant qu'elle alloit chercher un pays

pays plus éveillé ; Mordante n'avoit voulu que faire naître quelque division entre Zéphire & Nompaille, elle y réussit, c'est tout ce que j'en sçais ; j'ignore les détails de leurs reproches, il me suffit pour ce moment d'être assuré qu'une chose aussi peu considérable dans son commencement fût suffisante pour établir une tracasserie que la Fée eut grand soin d'entretenir & de conduire jusqu'aux reproches amers, & même jusqu'à l'aigreur.

L'amour surmonte ordinairement ces petites altercations, & ce n'est même qu'à la longue, & faute d'eclaircissement qu'elles peuvent inspirer de l'éloignement & du dégoût. Cette façon d'agir n'étant pas assez vive au gré de l'Infante Déterminée.

minée, qui vouloit absolument se venger des mépris de l'un, & des avantages que l'autre avoit sur elle, elle trouva le secret de les séparer; j'avoue que j'ignore les moyens qu'elle employa pour y parvenir, mais on ne m'a point caché que dans tous les malheurs qu'ils eurent à soutenir, une bonne Fée qui avoit doué Nompareille, la fit passer par l'enchantement de l'espérance, on n'a pû m'en donner la description, Dieu veuille que vous me l'envoyiez de votre retraite.

Cette même Fée pour sauver Zéphire & Nompareille d'un danger éminent, les fit voyager d'une façon nouvelle, mais bien sûre, car elle les renferma dans un grelot. Une autre fois pour soulager les rigueurs.

guez d'une absence, elle leur fit présent à chacun d'une bague qui réfléchissoit toutes leurs actions dans la Lune, ce qui leur fut d'un fort grand secours; je trouve enfin dans mes Memoires qu'ils furent conduits dans le lit des Merveilles par l'Infante Déterminée elle-même; la bonne Fée voulut absolument contraindre cette Princesse à cette cruelle démarche pour la punir, & cette punition lui parut un effet si terrible, que de rage elle se jeta par la fenêtre. Ce dernier trait est vrai, cependant bien des gens sont persuadés que cette Princesse fut mariée, & qu'elle a laissé une postérité fort étendue.

Voyez, Madame, combien vous avez de choses à faire pour rendre cette bagatelle amusan-

te,

te, vous serez peut-être plus sensible au plaisir de critiquer ces fragmens, qu'à la peine d'y travailler : qu'importe si l'un vous amuse plus que l'autre ; je n'ai, je vous jure, aucun autre objet que votre amusement.

J'ai l'honneur d'être





SUR DES FEUILLES
DE SPECTATEURS.

MONSIEUR,

Les Corsaires ont coutume de s'éviter quand ils sont à la mer, mais quand ils s'acharment au combat, ordinairement il devient terrible. C'est à un de ces combats que je compare notre dernière conversation; vous êtes Misantropè, reconnu pour tel, charmé de l'être, puisque le goût & le tempérament vous y portent également. Quant à moi, je le suis & peut-être plus que vous, quoiqu'avec moins d'affectation.

Que

Que ne dois-je donc point vous avoir dit, à vous, Monsieur, que je connois (& qui m'avez permis de vous le dire) pour un Philosophe rustique, bourru, indocile & qui vous trouvez amoureux, & de qui, bons Dieux! d'une femme à la vérité charmante par la figure & par l'esprit, mais qui n'a que l'art en recommandation, qui méconnoît les sentimens, & qui s'amuse de vous quand elle n'a rien de mieux à faire; enfin, c'est une femme que, selon votre propre aveu, l'on peut citer pour le modèle de la plus parfaite coquetterie.

Notre conversation ne se borna pas aux seules réflexions morales & critiques, que me présenta votre situation, plus outrée que celle que Moliere a

mis sur la scene , je vous atta-
 quai sur l'ouvrage que vous en-
 treprenez , & voici les propres
 paroles dont je me servis : Que
 les folies à la mode possèdent
 nos femmes , qu'un ponpon ,
 qu'une coëffe en carillon , fasse
 l'objet de leurs désirs & le sujet
 de leur conversation , elles font
 leur charge , j'y souscris ; je fais
 plus , je m'en amuse quelque-
 fois : mais que cette même mo-
 de séduise jusqu'aux gens d'es-
 prit , c'est-à-dire , que dans le
 moment qu'une reconnoissance
 a paru avec succès sur notre
 Théâtre , il faille aussi-tôt que
 j'en effuye dans toutes les Pié-
 ces nouvelles. Quoi ! parce
 qu'un Auteur a réussi par la fi-
 ction , je suis sûr que tout ce
 que je verrai pendant un cer-
 tain tems ne sera plus que ro-
 mane sque,

manesque , sans trouver dans l'Ouvrage nouveau aucune étude de la nature, non plus que des sentimens qu'elle inspire. Et que vous-même, Monsieur, vous tombiez dans un pareil inconvenient, c'est, je vous l'avoue, ce que je ne vous pardonne point. Un Anglois compose des Feuilles détachées, il les rassemble & leur donne le titre de Spectateur ; son livre réussit & mérite son succès, aussi-tôt Spectateurs de paroître sous le titre de François, d'Inconnu, de Suisse, &c. & vous-même vous soumettant au torrent, vous donnez dans un travers que vous blâmeriez dans tout autre; c'est encore une fois ce que je souffre impatiemment.

Vous ne pouvez encore avoir

Bb iij oublié

oublié ce que je vous ai dit sur ce sujet ; mais puisque je ne vous ai pas convaincu , puisque vous succombez à l'envie d'être Auteur , & que vous imitez un genre d'écrire que vous croyez qui vous convient , & qu'enfin vous ne choisissiez un tel genre que parce qu'il ajoutera , selon vous , une nouvelle force à la Misantropie dont vous jouissez dans le monde , acquittez-vous du moins de l'emploi que vous vous proposez & soutenez votre caractère ; mais point du tout , l'amour vous tourne la tête , & l'on ne voit dans les Feuilles que vous m'avez confiées que des sentimens alambiqués ; il semble que vous ne jugiez de l'amour que par l'esprit , sans oser vous abandonner aux sentimens du cœur. Vous

avez

avez peu d'usage du monde, & vous vous remplissez la tête de Métaphisique pour suppléer à cette légereté & à ce badinage qui conviennent si fort aux gens du monde. Après tout, quelle nécessité trouvez-vous (pour moi, je ne la comprends pas) de parler toujours de vous, & pourquoi faut-il que vous fassiez confidence au Public de toutes les pauvretés que vous pensez? Si vous êtes cependant déterminé à donner votre portrait, croyez-moi, faites vous peindre par un autre, je vous réponds de l'effet qu'il produira. Ne parlez jamais de votre amour qu'à votre Maîtresse, c'est un bon conseil que je vous donne en tous les cas. Mais puisque vous voulez travailler en ce genre, vous avez mille bon-

nes choses sur lesquelles vous pouvez écrire : soyez utile à la société en lui représentant sans cesse ses défauts, faites vos efforts pour chasser les plus grossiers & les plus incommodes, quelquefois un tour nouveau donné à une chose mille fois critiquée, en peut en un moment corriger toute une ville. Les mœurs, la mode, les événemens, les ouvrages d'esprit, les loix, les usages, le stile même, tout est soumis à vous, tout est de votre district ; frondez, par exemple, les pointes, les Epigrammes, & le genre d'esprit dont nous accablent les Ecrivains d'aujourd'hui : mais ils sont au premier rang, me direz-vous, ils ont séduit une partie de la ville, tout leur est presque soumis. Tant mieux, vous dis-je,

je, attaquez, vous le devez. Eh! que doit craindre un Misantrope? Si vous voulez vous égayer dans une autre feuille, & faire tomber votre critique sur des gens moins redoutables, mais qui n'ont pas moins besoin de vos conseils; faites voir aux gens du monde combien à force de vouloir dire ils disent peu. Que vos écrits leur fassent sentir avec honte combien il est ridicule de dire, par exemple: Je l'adore, en parlant d'une navette ou d'une autre baliverne, demandez-leur ce qu'ajoute à ce mot celui de *passionément* dont une infinité de gens se servent. Une autre fois faites-vous expliquer ce que veut dire, *je l'aime à la fureur*, & mille autres phrases dont rougiroient ceux qui s'en servent, s'ils sça-
voient

voient seulement les noms de ceux qui s'en sont servis les premiers. Il est encore d'autres moyens pour vous acquitter avec honneur de l'ouvrage que vous entreprenez. Ecoutez cette histoire, & voyez ce que vous pensez vous-même d'une chose que l'usage ordonne dans ce pays.

Deux familles considérables résolues de s'unir pour leur intérêt, & pour redoubler mutuellement leur crédit, après avoir mûrement consulté la qualité du bien, & nullement considéré le rapport des caracteres, font un mariage de leurs enfans, qui jeunes & fort aimables consentent selon l'usage à la volonté de leurs parens; le hazard ou la jeunesse de leurs cœurs voulut qu'ils s'aimassent
 infiniment

infiniment dans le commencement de leur mariage, mais les amis de Philinte (c'est le nom du jeune homme) & quelques plaisanteries de nos Dames les plus titrées firent si bien, que lui représentant avec énergie la honte qui regne dans Paris pour un mari qui aime sa femme: Philinte, dis-je, s'attacha d'abord (pour être du bon air) à quelques-unes de nos Dames qui sont toujours à l'affut de la jeunesse qui entre dans le monde, & que l'on connoît pour être ce que l'on appelle sur le trottoir: Enfin peu à peu Célidamie devint tout-à-fait la femme de Philinte, c'est-à-dire, qu'elle ne vit plus son mari que dans des maisons étrangères où le hazard les faisoit rencontrer; elle

le souffrit d'abord impatiem-
 ment avec douleur même les
 froideurs de son mari. Ensuite
 son amour propre fut offensé
 des femmes qu'il lui préféroit ;
 Enfin quelques amies prêchant
 d'exemples, & qui sur le rou-
 ge comme sur les amants tour-
 mentent également une jeune
 personne, lui représenterent l'i-
 nutilité & la platitude d'une
 douleur qu'il eût été honteux
 de laisser appercevoir, & lui
 proposerent la douce consola-
 tion d'aimer & de se venger ;
 Célidamie succomba, elle ai-
 ma, fut aimée, quitta, fut a-
 bandonnée, fut à la mode, &
 donna plusieurs enfans à un
 mari qui ne manquoit pas d'en
 donner à d'autres, c'étoit le
 meilleur ménage de la Ville ;
 les femmes, & tout ce qu'on
 appelle

appelle la bonne compagnie y applaudissoit : Qu'arriva-t'il ? Philinte tomba malade, la petite vérole se déclare, Célidamie s'enferme avec lui, & non-seulement entretient un commerce de lettres avec son Amant ; mais qui plus est le reçoit toutes les nuits dans la maison du malade, ne s'entretient que des agrémens du veuvage trop à la mode & trop désiré, me semble, pour la façon dont on s'en passe à Paris. Philinte meurt, & quatre jours après Célidamie est attaquée du même mal ; cette cruelle maladie est terminée par le même événement.

Dois-je estimer Célidamie de s'être enfermée avec son mari ? ce trait d'un amour conjugal démenti par tout ce que
 je

je vous ai représenté, n'est-il pas une fausseté épouventable autorisée dans Paris ? Elle est même devenue nécessaire, puisque l'on y attache une sorte d'honneur ; mais elle est d'autant plus affreuse qu'elle ne peut tromper ni Dieu ni les hommes. A regarder ce procédé d'un autre côté, se peut-il rien de plus cruel à l'humanité que d'exposer à une mort presque certaine une mere qui seroit du moins chargée de l'éducation de ses enfans & du soin de leurs affaires ? Un usage aussi barbare, aussi pervers, s'il nous étoit rapporté par un Voyageur comme un fait pratique journellement chez les Illinois, seroit frondé ; il seroit cité avec raison comme le plus opposé à la société ; cependant,

dant, il est tous les jours sous nos yeux, il ne frappe personne; c'est l'usage enfin, il faut s'y soumettre.

Voilà, Monsieur, le genre de critique dont on peut faire usage; comptez qu'il est mille choses de cette force, & que si vous voulez m'employer à critiquer, quand ce seroit vous-même, je suis toujours à votre service.



AVIS.

A V I S.

L Es deux Lettres que l'on vient de lire sont un essai tiré d'un grand Recueil que l'Auteur, homme sincere & de bonne foi, a rassemblé sous le titre de *Lettres pillées*. Si le Public approuve cet essai, le Recueil entier paroîtra bien-tôt avec une Préface, ou plutôt avec une Dissertation sur le Plagiat, les différens secours, les sources des idées, & autres espèces de vols dont presque tous les Livres sont remplis. On aura soin de citer & de donner des exemples tirés des ouvrages les plus goûtés, les moins connus du Public pour être plagiaires; ce qui ne fera peut-être pas beaucoup d'amis
à

à l'Auteur. Au reste, la première de ces deux Lettres est une réminiscence & un assemblage de tous les Contes de Fées, que l'on connoît d'une Pièce de la Foire, & d'une autre jouée sur un Théâtre particulier; elle auroit embelli ce Recueil si l'Auteur avoit voulu la donner, & l'on voit aisément que la seconde Lettre n'auroit jamais été écrite sans le secours du Misanthrope, de Moliere, & de tous les Spectateurs qui ont inondé la Scene il y a vingt ans.



C c DIALO.



DIALOGUE.

OVIDE, TIBULLE.

TIBULLE.

N On , Ovide , jamais vous ne me persuaderez que vos idées sur l'amour ayent été raisonnables.

OVIDE.

Rome n'a pas pensé comme vous , & n'a pas crû quand elle lut mon Art d'aimer , que les mysteres de ce Dieu que nous avons tous deux servi si bien , quoique d'une façon différente , ne me fussent pas connus.

TIBULLE.

TIBULLE.

Je ne suis pas surpris du succès qu'eut votre ouvrage. Vous y donniez des leçons de coquetterie, & vous n'ignorez pas qu'on la met plus souvent en usage que le sentiment.

OVIDE.

C'est parce qu'elle est plus amusante. Tout amour sérieux est nécessairement triste. On commence par s'occuper du plaisir d'être aimé avec cette ardeur, cette violence, cette fureur, qui ne laissent vivre que pour vous, l'objet que vous avez touché; mais ce plaisir, qui, dans le fonds, ne flatte que la vanité, ne peut pas nous satisfaire long-tems. D'ailleurs plus il est doux d'ins-

pirer de tendres sentimens ;
 moins on doit se borner à ne
 les inspirer qu'à une seule per-
 sonne, qui ne peut jamais vous
 offrir que le même spectacle,
 de qui les idées, au bout de
 quelques jours, n'ont pour
 vous rien de plus neuf & de
 plus piquant que ses charmes,
 & qui vous afflige sans cesse de
 l'ennuyeux spectacle d'un a-
 mour que vous ne partagez
 plus.

TIBULLE.

En vérité, il est bien éton-
 nant qu'avec un libertinage si
 décidé, & que vous dissimu-
 liez fort peu, vous ayez pû plai-
 re à tant de femmes.

OVIDE.

Et moi, je suis au contraire
 bien

bien surpris qu'avec cette façon de penser que vous blâmez tant, je n'en aye pas eu davantage.

TIBULLE.

Mais au moins une femme veut être aimée, & il n'y en avoit pas d'assez vaine ou d'assez dupe pour espérer de vous fixer.

OVIDE.

Peut-être même celle de toutes sur laquelle j'ai fait la plus vive impression, n'a-t'elle pas désiré que je fusse ni constant, ni fidele; mais quand cela ne seroit pas, mon inconstance loin de me nuire auprès d'une Beauté que je voulois mettre dans mes fers, ne devoit être pour elle qu'une raison de plus

plus de se défendre moins contre moi. Rien, il est vrai, ne m'avoit fixé, mais étoit-il pour cela bien décidé que rien ne pût arrêter ma légèreté ? Beaucoup de jolies femmes que j'avois toutes servies, mais dont je n'avois aimé aucune, pouvoient & devoient croire que celles qui leur succédroient ne seroient pas plus heureuses qu'elles-mêmes ne l'avoient été ; mais celle que j'attaquois, pouvoit-elle penser que le miracle de me rendre constant ne fût pas réservé à ses charmes ? Ce seroit d'ailleurs une grande erreur de croire qu'il est si difficile de persuader à une femme qu'elle nous touche vainement. La plus modeste de toutes, celle même qui auroit le plus de raison de l'être, a toujours plus

plus de vanité, ou qu'elle n'en
croit ou qu'elle n'en devoit
avoir; & je suis contraint d'a-
vouer que la plus austere, ou
la moins vaine des femmes auf-
quelles j'ai adressé mes vœux,
ne m'a jamais couté ni plus de
trois jours, ni plus d'une chan-
son.

TIBULLE.

Grands Dieux! & j'ai trou-
vé des cruelles!

OVIDE.

Et vous en êtes surpris!

TIBULLE.

Eh le moyen, Ovide, que
je ne le sois pas, quand je me
rappelle avec quelle tendresse,
quelle vérité, quelle ardeur
j'aimois!

OVIDE.

OVIDE.

Et c'est par cette raison même que vous deviez vous étonner moins de n'avoir pas toujours réussi. Dans le siècle où nous vivions tous deux (& j'en conviens j'avois aidé passablement à l'éclairer,) il y avoit bien des femmes qui croyoient inspirer de l'amour ou faire naître des désirs; c'est une chose à peu près égale, quelque chose qu'il y eût à gagner pour leur vanité à voir un homme les aimer passionnément, elles craignoient encore plus sa tendresse, qu'elles n'en étoient flattées, & je suis sûr qu'aimable comme vous l'étiez, il n'y a pas de femmes dans Rome que vous n'eussiez subjuguées, si vous aviez eu en amour aussi mauvaise

vaile réputation que moi.

TIBULLE.

Je ne vous reproche pas une façon de penser , dont vous n'avez été que trop puni , puisque rien dans le fond ne vous a tiré de votre indifférence. Non , Ovide , vous n'avez jamais connu ces plaisirs enchanteurs , cette volupté si vive , si touchante dont une ame tendre est pénétrée. Vous n'avez jamais éprouvé ces douces émotions , ces désordres charmans , dont j'ai quelquefois joui. Comblé de faveurs , vous n'avez jamais scû être heureux , & vous étiez en effet plus à plaindre lorsque l'on accordoit tout à vos désirs , que je ne l'étois lors même que j'éprouvois les plus cruelles rigueurs.

Dd OVI-

OVIDE.

Ah , Tibulle ! Vous n'avez
 jamais connu ce plaisir si flat-
 teur de courir sans cesse d'objets
 en objets, de les soumettre tous,
 & de n'être soumis par aucun ,
 de se conserver toujours assez
 de liberté, pour que l'inconstance
 de la femme même qui
 vous touche le plus, ne puisse
 vous couter seulement le plus
 léger soupir ; d'aller , sans
 être troublé par aucuns re-
 mords , ranimer auprès d'une
 Beauté nouvelle, un cœur que
 les bontés d'une ancienne Maî-
 tresse, avoient usé ; de triom-
 pher dans le même tems de
 l'innocente & de la coquette,
 de jouir avec l'une, du désordre
 que jette dans son ame une
 passion qu'elle ignoroit ; de
 tromper

tromper la vanité de l'autre en paroissant la flatter, d'être enfin toujours occupé de projets agréables, & de les voir toujours suivis du succès. Si ce n'est pas-là de l'amour, Tibulle, c'est au moins du plaisir, & du plaisir qu'aucune peine ne trouble, & vous ne me ferez jamais croire que ç'ait été pour moi un si grand malheur, que de préférer l'un à l'autre.

TIBULLE.

Tous les plaisirs que vous venez de peindre, ne peuvent pas tenir seulement lieu du bonheur d'être un moment regardé de ce qu'on aime ; & j'étois mille fois plus heureux quand je pensois à Délie, que vous ne l'étiez vous quand la fille d'Auguste vous prodiguoit les

D d ij plus

plus tendres careffes.

OVIDE.

La chose est cependant différente, & vous ne me persuaderez point que le plaisir d'attendre, & quelquefois vainement, qu'on vous ouvrît chez Délie, valût celui d'être dans le cabinet de la Princesse.

TIBULLE.

J'étois sûr, du moins lorsque je pouvois parvenir au bonheur de voir Délie, qu'un autre n'en jouissoit pas, & je ne crois pas que quand la Princesse se refusoit à vos désirs, vous pussiez avoir les mêmes motifs de consolation.

OVIDE.

Si vous aviez pû craindre
auprès

auprès de Délie un Rival favori
 risé, qu'aurez-vous fait ?

TIBULLE.

Ah ! je vous avoue que la
 mort même m'auroit paru moins
 affreuse que son inconstance.

OVIDE.

Eh bien ! j'étois plus Philo-
 sophe que vous. Quand il plai-
 soit à Julie d'en voir un autre,
 & que par conséquent il ne lui
 plaisoit pas de me voir, l'ap-
 partement de Sulpicie n'é-
 toit pas loin, elle vouloit
 bien quelquefois m'honorer de
 ses bontés, & j'allois me con-
 soler auprès d'elle des infidéli-
 tés de la femme d'Agrippa.
 Pour vous, si l'on en peut croi-
 re les bruits qui en coururent
 dans Rome, l'infidélité de cette
 D d iij même

même Délie, si tendrement aimée, vous coute la vie. Dans le cours de la mienne, cinquante femmes au moins me furent infidelles, & ne m'affligèrent pas. Etiez-vous raisonnable de vous immoler, pour ainsi dire, à la gloire d'une perfide, lorsque, jusqu'à la plus sévère vestale, il n'y avoit pas une femme dans Rome qui ne se fût fait honneur & peut-être même un devoir de vous consoler ?

TIBULLE.

Eh ! de quoi m'eussent servi leurs soins ? Pouvois-je après l'infidélité de Délie si ardemment aimée pendant plus de quinze ans, penser sans horreur qu'il restoit des femmes au monde ! que ne m'en avoit-il pas couté pour m'afforer la
 posses-

possession
 qui viola
 sermens !
 un coup
 voir qu'à

Et après
 vous aver
 mens, vo
 ne m'être
 dissipatio

T
 Eh w
 vous n'

J'éto
 délicat
 vous d
 avoir p
 plus sou

possession de ce cœur sacrilège;
qui viola en un jour tant de
sermens ! Non, Ovide, après
un coup si cruel, il ne me res-
toit qu'à mourir.

OVIDE.

Et après la récompense que
vous avez reçue de vos senti-
mens, vous osez me blâmer de
ne m'être fait de l'amour qu'une
dissipation agréable ?

TIBULLE.

Eh non ! Ovide, vous dis je,
vous n'avez jamais sçu aimer.

OVIDE.

J'étois, il est vrai, moins
délicat que vous ; & quoi que
vous disiez, je ne crois pas y
avoir perdu. La délicatesse est
plus souvent le poison des plai-

sirs, qu'elle n'y ajoute de charmes. Notre imagination va toujours au-delà de nous-mêmes, & nos besoins sont plus aisés à satisfaire que nos idées. Jouissons du plaisir d'aimer, mais jouissons-en en Philosophe; que les femmes soient toujours la source de nos désirs, & jamais celle de nos regrets. Les plaisirs que nous perdons par cette façon d'aimer ne sont que des biens imaginaires dont la possession nous trouble, dont la perte nous désole, & auxquels il n'est point raisonnable d'immoler un seul instant de notre tranquillité.

TIBULLE.

En vérité, Ovide, je suis trop heureux d'être mort; je craindrois si je vivois encore, que

que vos raisonnemens ne me
pervertissent.

OVIDE.

Non, si vous viviez encore,
nous aurions les mêmes pen-
chans. Votre exemple ne me
pervertiroit point & le mien ne
vous corrigeroit pas.



HISTOIRE



HISTOIRE MORALE.

La sincérité est la plus sotte des vertus & la fausseté le plus nécessaire des vices ; je le prouve.

IL y avoit un Couvent de Religieuses qui élevoit une trentaine de riches Pensionnaires faites pour se marier, & qui par conséquent renfermoit dans ses murs de quoi faire l'ambition & peut-être le malheur de trente honnêtes gens.

De ces trente Pensionnaires il en étoit vingt-neuf dont la Supérieure louoit l'excellent caractère, & il n'y en avoit qu'une seule dont elle disoit
du

du mal &
en dit d
Rosalie; e
venante &
qu'elle av
faisoit jug
voit à se fa
parence
seune fil
souvent q
mour.
Avec
tés, Ros
réussir si
une de
rité. L
ment lu
mes; ell
la Sœur
ennuyer
à la M
qu'elle
tenoit

du mal & qui méritoit qu'elle en dît du bien. C'étoit la jeune Rosalie; elle étoit douce, prévenante & sensible. Le plaisir qu'elle avoit à se faire des amies, faisoit juger de celui qu'elle auroit à se faire un Amant. L'apparence de l'amitié dans une jeune fille de Couvent n'est souvent qu'une disposition à l'amour.

Avec tant de bonnes qualités, Rosalie eût été sûre de réussir si elle n'en eût pas eu une de trop, qui étoit la sincérité. L'artifice & le déguisement lui paroissoient des crimes; elle disoit naturellement à la Sœur des Anges qu'elle étoit ennuyeuse; elle ne cachoit pas à la Mere Saint Chrisostome qu'elle étoit tracassière, & soutenoit à la Sœur Sainte Eugénie

nie qu'elle étoit hypocrite. Elle osa même dire un jour à son Confesseur, le Reverend Pere Archange de Quebec, Capucin de la Province de France, qu'il étoit mal propre & qu'il sentoit mauvais.

Une telle franchise la fit passer dans toute la maison pour un vrai démon ; la sincérité n'est une vertu que devant les gens qui ont du mérite, c'est pour cela que presque toujours elle paroît un défaut.

On disoit à tous les étrangers des horreurs de Rosalie, personne n'eût été sensé de la prendre pour femme ; mais en revanche, on élevoit aux nues les vertus d'une autre Pensionnaire nommée Calmits, elle ne devoit ces éloges qu'à sa dissimulation ; elle n'étoit jamais
ce

ce qu'elle paroissoit être ; elle étoit insensible & caressante , méchante & doucereuse , ingrate & empressée , en un mot, elle avoit de l'esprit & ne l'emploïoit que pour en faire un masque de cœur ; elle disoit à la Sœur des Anges qu'elle étoit amusante , à la Mere Saint Chrisostome qu'elle avoit un bon caractère ; à Ste Eugénie qu'elle étoit une Sainte , & au Pere Archange qu'il sentoit l'encens de Cathédrale.

On la trouvoit agréable , c'étoit le trésor & la bénédiction de la maison ; la Supérieure lui trouvoit même beaucoup de conformité avec la bienheureuse Fondatrice de l'Ordre.

Un panégerique est rendu bien en beau , lorsqu'on a l'art d'y insérer les défauts du prochain.

Celui de Calmits s'étendit assez

assez dans le monde pour lui
 faire trouver un bon parti ; elle
 en reçut la nouvelle par son
 frere Manency, lorsqu'il vint
 voir sa sœur ; Rosalie étoit avec
 elle au parloir, elle en fut en-
 chantée, quoiqu'il fût d'une fi-
 gure assez médiocre ; mais Ro-
 salie n'avoit rien vû encore de
 plus aimable. Un jeune hom-
 me passable l'emporta aux yeux
 d'une fille qui pense bien sur la
 None la plus jolie ; la nouveau-
 té de l'objet donna des graces
 à sa sincérité, elle avoua à Ma-
 nency qu'elle le trouvoit char-
 mant & lui fit des avances avec
 la bonne foi la plus indécente ;
 Manency fut étonné & Cal-
 mits scandalisée, toutes les fem-
 mes sont à peu près les mêmes,
 mais toutes ne sont pas sincè-
 res ; Calmits affectoit d'être la
 dupe des préjugés & disoit que
 quand

quand une femme faisoit tant que d'aimer, ce ne devoit être qu'après un examen bien sévère ; elle prétendoit aussi (du moins elle vouloit le faire croire) qu'il falloit qu'un Amant eût des qualités estimables bien plus que d'aimables, mais pour la commodité du public, on veut que cela ne soit pas nécessaire.

Rosalie croyoit aimer Manency, mais elle se trompoit ; sa vûe n'avoit produit en elle qu'un simple développement d'idées ; elle n'étoit ni délicatesse ni bon cœur, elle ne sentoit ni l'un ni l'autre, elle étoit agitée d'autres mouvemens, & elle jugea que c'étoit du sentiment ; n'ayant d'autre vûe que le plaisir, elle s'imaginoit qu'il étoit aussi aisée de le rencontrer

contrer que de le désirer , & dans cette occasion elle prit pour le plaisir ce qui n'en étoit que la ressemblance.

Après quelque tems d'un commerce réglé, elle vit le frere d'une autre Pensionnaire , (car les freres sont une grande ressource pour les Couvens,) celui-ci étoit beaucoup plus aimable que Manency , & Rosalie le trouvoit tel ; ce fut-là l'époque du développement de son cœur, mais sa maudite sincérité la perdit ; elle congédia durement le premier frere & agréa brusquement le dernier. La franchise , cette vertu qui l'avoit rendue odieuse , commença à la rendre méprisable ; Manency fut piqué , il mit dans le secret toutes ses connoissances , peu de gens l'auroient
 sçu

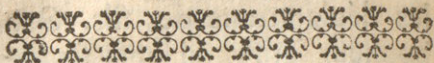
ſçu, ſ'il n'y avoit mis que ſes amis. La famille de Roſalie en fut informée, le pere fit des questions, la fille des aveus & la mere des reprimandes; on la retira du Couvent pour la marier à un vieux Sot; elle lui déclara qu'elle avoit un attachement, qu'elle ne pouvoit pas l'aimer, & que ſ'il étoit honnête homme, il ne devoit pas la contraindre; mais malheureusement Roſalie avoit du bien, ce qui étoit plus néceſſaire à ce mari là que de la probité; ainſi elle fut forcée de l'épouſer. Elle eut pour lui de bons procedés, mais comme il lui demandoit ſi elle l'aimoit, elle lui répondoit toujours amicalement qu'elle le haïſſoit beaucoup; il voulut ſçavoir ſi elle voyoit le jeune homme qu'elle

E e avoit

avoit aimé. Sa sincérité ne lui permit pas de le nier, il se mit en courroux, porta ses plaintes, se fait separer, & la pauvre Rosalie fut remise au Couvent avec le mépris du public, tandis que Calmits plus dérangée qu'elle, mais plus fausse, trompoit son mari & ses amans avec toute la prudence & l'adresse possible; elle avoit le ton de tout le monde, elle écoutoit avec les vieilles, raisonnoit avec les jeunes, étoit serieuse avec les prudes, & vive avec les coquettes; elle aveugloit son mari par de fausses confidences, & sur-tout avoit l'art de se faire adorer de toutes les familles; elle sçavoit conter des histoires aux peres, demandoit des conseils aux meres, les rendoit aux filles & recevoit favorablement
les

les déclarations des fils. Son
 bonheur fut fondé sur sa fausse-
 té; le malheur de Rosalie le fut
 sur sa franchise; ainsi je reviens
 à mon principe, que la sincéri-
 té est la plus sotte des vertus, &
 la fausseté le plus nécessaire de
 tous les vices.





ELOGE
DE LA PARESSE
ET DU PARESSEUX.

Exposition de l'Ouvrage.

CE qui peut être avanta-
geux à tous les états de la
société, est ce qu'il y a de meil-
leur & de plus parfait : le pa-
resseux réunit ces rares qualités.

Avantages pour les Princes.

Les Princes sont trop heureux
d'avoir des paresseux dans leurs
Etats.

Le véritable paresseux ne
con-

connoissant point l'ambition , est bien éloigné de former aucune cabale , & d'entrer dans aucun parti ; il est au contraire le Sujet le plus soumis.

Pourvû qu'on ne trouble point son repos personnel , il ne critique point le gouvernement. S'il ne lui en coûte que de l'argent , il trouve le marché avantageux.

Avantages particuliers.

Jamais il ne médit de personne ; à peine occupé de lui-même , peut-il penser à son voisin ?

La paresse répond de sa justice ; il perdrait son repos pour commettre des injustices , ou pour les continuer.

Il est incapable de faire aucun

cun procès, ni même de le soutenir. Quel parent !

Les libelles & les satires ne peuvent lui être attribués ; la peine de les écrire doit lui en éviter jusqu'au soupçon : se souciant peu de sa réputation, voudra-t'il détruire celle des autres ?

Réflexions générales.

La paresse entretient la probité de celui qui est né honnête homme, & corrige très-aisément celui qui a de mauvaises inclinations.

Le parti de la retraite que mille gens prennent sous différents prétextes, n'est qu'une paresse déguisée.

La Philosophie n'est autre chose que la paresse.

La

— La constance est la paresse même.

Description de la volupté. Ses liaisons intimes avec la paresse.

Examen du cœur de l'homme & de ses sentimens ; son bonheur n'existe que selon le degré de sa paresse.

Ce qui s'oppose à la possession de la paresse.

Moyens de l'obtenir.

Moyens de la conserver.

Peinture de la paresse aimable ; critique de celle qui lui est opposée.

Citations d'un très-grand nombre d'excellens Auteurs anciens & modernes , qui sous des noms supposés ont fait l'éloge de la

pa:

pareffe & du pareffeux.

Je jouis de toutes ces idées ;
mais trop pareffeux pour les é-
crire, fatigué de les avoir dic-
tées, je voudrois pour le bon-
heur des hommes qu'une ame
charitable pût entreprendre un
pareil ouvrage ; je frémis en pen-
fant à la peine que lui donneroit
une telle entreprife.

J'ai l'honneur d'être ,

Mademoifelle,

Votre très-humble &
très-obéiffant servi-
teur * * *

LE



LE CHIEN ENRAGE.*

Depuis que le Loup galeux m'a fait donner la commission rogneuse du Chien enragé, & qu'indiscretément je me suis laissé donner d'avance en payement un bel étui de chagrin, je n'ai ni digéré, ni dormi; & je me suis creusé l'imagination jusqu'au centre, sans en avoir pû rien tirer qui vaille. Enfin je devenois pis qu'enragé moi-même, quand au moment que j'y pensois le moins, j'ai tout trouvé sous ma main. Ne doutons plus que Martin n'ait cherché son âne étant dessus;

* On avoit donné à l'Auteur un Etui de peau de Chien de mer.

j'étois dessus le mien quand
je le cherchois ; & l'on en
conviendra , quand je dirai que
j'ai trouvé le Chien enragé dans
mon Etui.

Je m'étois assoupi ce matin
de tristesse , & ne songeant qu'à
rendre l'Etui que je ne rendrai
plus , quand j'ai fait le rêve
heureux qui m'acquitte , & qui
fuit. Je tenois ce cher Etui , &
lui faisois mes tendres adieux :
quelle a été ma surprise ! Je vois
tout à coup sous mes yeux , je
sens dans mes mains sa peau li-
ce & luisante se changer en peau
de poule , & de peau de poule
en gros chagrin brute & rude ,
à raper le cœur d'un Pandoure
comme une muscade

Je lâche bien vite ce cuir af-
freux ; il s'étend , il se fait aussi
large , aussi grand que l'étoit
une

une peau de tigre qui m'a servi un an de courtepointe : col, pattes, griffes, queue, tout cela se configure distinctement ; la tête se plante au bout où n'étoit pas la queue ; après quoi tout cela s'arrondit, se grossit, s'entripaille & se met sur pied. Finalement je vois devant moi un animal complet & vivant, sous la forme d'un Chien marin, qui ouvre une gueule armée de trois rangs de dents. On sçait ce que me sont les monstres ; on çonçoit ma frayeur & ma joie ; j'ai eu une peur divine, & je me suis encouragé à ne me pas enfuir, quand, pour comble de plaisir & d'horreur, ce Chien marin a parlé, & m'a dit : je suis le Chien entragé dont on vous demande l'histoire ; on en est curieux avec raison. Les

cent mille & une nuits n'en contiennent point de si merveilleuses : il n'est bêtes ni gens, Héros, Paladins, demi-Dieux, Dieux tout entiers, qui ayent eu de plus rares aventures, & qui ayent fait de plus belles courses que moi ; puisqu'avant que d'avoir été réduit comme je le suis, à ne faire que le tour de votre Étui, j'ai couru l'enfer, le ciel, la terre, la mer, & en dernier lieu je ne sçai combien de mains, pour tomber enfin dans les vôtres, d'où, selon bien des apparences, je ne sortirai plus.

Là-dessus, comme le monstre avoit beaucoup de choses à dire, il s'est assis sur son derrière vis-à-vis moi, & a continué ainsi :

J'ai vécu du tems que les
bêtes

bêtes parloient, & bien avant celui des métamorphoses. Je suis né natif du Tartare; ma mere étoit une jolie Sibérienne adorée de Proserpine, avec qui elle couchoit cent fois contre Pluton une. Ce ne fut pas la faute de la Reine des morts si je vins au nombre des vivans; car lorsque ma mere étoit en folie, elle étoit consignée sur de grièves peines à toutes les filles d'honneur & à toutes les Dames du Palais. Mais on ne s'avise pas de tout; & pour une entrée qu'a chez nous la rage d'amour, combien n'a-t'elle pas de sorties? Ma mere s'échappa donc, & ne revint au logis qu'après s'être satisfaite, & bien matinée; & par qui? la belle demande! Y a-t'il à choisir où elle étoit? par le plus vilain indi-

vidu de l'espece, par l'unique
chien du lieu, par Cerbere.

La fureur de Proserpine,
quand elle sçut l'équipée, n'est
pas imaginable. Les cris qu'elle
pouffa lors de son enlevement,
n'approchoient pas de ceux
qu'elle fit à cette nouvelle. Ah!
ma pauvre Chienne, elle est
perdue! elle en mourra! elle a
cinq ou six mâtins pour le moins
dans le ventre, & cinq ou six
mâtins à trois têtes. La pauvre
Déesse en faillit perdre la sienne.
Pluton voulut partager sa dou-
leur & ses inquiétudes; il fit mai-
son nette: il la careffoit, la ras-
suroit, bonne tentative! C'étoit
bien se connoître en sentimens!
Comme si les attentions d'un ma-
ri, d'un Amant même, étoient un
contrepoids au péril d'un chien,
d'un chat, d'un singe ou d'un
oiseau!

oiseau! La tendresse d'une femme pour ces créatures-là, va plus loin que l'amour maternel, plus loin même que l'amour propre.

Il fallut pourtant prendre patience & attendre les neuf semaines. Le terme arriva, & par bonheur pour la paix d'un des plus honorables ménages de l'univers, ma mere chienna heureusement; non seulement je fus fils unique, mais je ne vins au monde qu'avec une tête.

Il est vrai que je nâquis avec une rage infernale d'aboyer & de mordre comme si j'eusse eu triple gueule & triple gosier, je faisoit un tintamâre du diable en enfer. On n'y eût pas ouï Dieu tonner. Mes aboyemens continuels empêchoient également les trois Juges de dormir.

à l'Audience & d'y juger. Ordre aux Furies de me chasser. Elle me donnerent l'anguillade, & moi de gagner la porte; mon pere me laissa passer, je m'enfuis sur terre; & voilà comme je montai ici-bas.

J'y trouvai bon maître. J'entrai chez le seul homme de bien qu'il y eût alors au monde. C'étoit Deucalion, homme simple, qui ne parloit ni du prochain, ni de l'Etat, ni de la Constitution. Tout le reste menoit une vie de chien. Le Ciel irrité lâcha les écluses, il laissa tout aller sous lui; cela s'appella le Déluge. Mon Maître & moi furent les seuls qui purent avoir un parapluie. De tous les animaux raisonnables il ne resta que nous deux, tout le reste creva de la soupe aux chiens.

chiens. Ainsi tout ce qui existe d'hommes & de chiens, est notre ouvrage à nous deux. Et combien, chacun dans notre espèce, n'avons nous pas de Césars & de Laridons!

J'ai pour ma part entre mes Césars le Chien d'Ulisse, qui après vingt ans d'absence lui battit queue le premier, & le reconnut même avant la fidelle Pénélope; le Chien d'Hésiode & celui de Pyrrhus, qui firent prendre & reconnoître les meurtriers de leurs Maîtres. Le pieux Capparos Chien de garde du Temple d'Esculape à Athènes, qui mérita pension viagere de la République pour avoir poursuivi à grands cris un voleur d'Eglise pendant trois jours, & l'avoir fait prendre enfin sur cet indice; le joyeux Chien

- Chien de Tobie ; celui de saint
- Roch ; les braves Chiens qui furent de moitié dans la conquête de l'Amérique avec les
- Espagnols ; le fameux Suening, Chien d'Osten Roi de Suede, qui fut fait Gouverneur de la Norwege par son Maître, & en reçut les hommages. Le Chien du Prince d'Orange qui partage avec son Altesse les honneurs du Mausolée à Delft ; mais mieux que tout cela le petit
- Chien perdu & si regrettable, le Chien qui secouoit des pierres ; en un mot, tous les Chiens qui ont brillé depuis celui de Cephale & la meute de Diane, jusqu'à Rocambole & Yon Yon ; tous sont autant de nobles animaux grimpés sur les branches de l'arbre généalogique dont j'occupe le tronc.

Mais

Mais G
 médaille,
 e deviens
 magé qu
 mèrement
 entre les
 mangeren
 ents, par
 des yeux
 cieuse ric
 Chiens
 compiffen
 ter ; les co
 s'éraux e
 une nu
 des Oye
 née ; les
 qui gâte
 Dandin
 qui fit r
 chard,
 pre le c
 du Jard

Mais si nous retournons la médaille, quel horrible revers! je deviens Chien doublement enragé quand j'y songe. Premièrement le Papa Cerbere; ensuite les Chiens enragés qui mangerent leur Maître à belles dents, parce qu'il avoit mangé des yeux la nudité d'une précieuse ridicule; les infames Chiens d'Ambassadeurs qui compiffèrent le Palais de Jupiter; les coquins de Chiens qui s'étant endormis au Capitole une nuit d'affaut, laisserent à des Oyes l'honneur de la journée; les vilains petits Toutous qui gâterent la robe de Perin Dandin; le Chien de Chien, qui fit ruer la Mule de M. Grichard, & lui pensa faire rompre le cou; le méchant Chien du Jardinier; l'étourdi de Chien

à

à Brusquet , qui se laissa prendre au loup dès la premiere fois qu'il fut au bois ; l'impertinent Chien de Jean de Nivelles , qui s'enfuit quand on l'appelle ; celui de M. de Rouffy , qui , tout au contraire depuis trois jours qu'on le chasse , ne parle pas de s'en aller. Que de rabatjoyes pour l'amour-propre d'un premier pere ! & bel exemple à tous les animaux qui auront la manie des longues lignées ! Remontons à moi tout seul , & laissons-là ces races de Chiens.

N'y ayant plus sur terre ni filous , ni larrons , ni voleurs , ni brigands , ni Procureurs , ni mendians , ni bénéfices , & ne sçachant plus dans la rage qui me tenoit toujours , après qui , ni quoi aboyer , je me mis à aboyer après la Lune , & même
avec

avec une
pouvoir p
J'y parvin
qualité de
ros les c
je surpris
descendo
en Carim
mion. Al
se prude
A venir
oblig
Faire me
d'a
Je vou
Chiens
ter bier
le cour
mon a
happe
trous f
mords

avec une envie enragée de la
 pouvoir prendre avec les dents.
 J'y parvins une belle nuit, qu'en
 qualité de Chien enragé je cou-
 rois les champs dans la Carie,
 je surpris Madame la Lune qui
 descendoit tout bellement &
 en Catimini chez le bel Endy-
 mion. Ah! ah! Madame la fauf-
 se prude, je vous y attrappe

A venir par un trou tout-à-fait
 obligeant

Faire mettre de l'huile à la lampe
 d'argent!

Je vous lui fais un charivari de
 Chiens, qui l'oblige à remon-
 ter bien vite sur son char. Pour
 le coup je vous la prens tout à
 mon aise avec les dents, je la
 happe aux fesses, je lui fais-là
 trous sur trous. Enfin, je la
 mords si ferré, que ne pouvant
 lacher

lâcher prise quand je le voulus, elle me fit remonter malgré nous deux avec elle au Ciel.

J'étois là assez déplacé pour un Chien enragé ; car le Ciel non plus que l'hôpital n'est guères fait pour les Chiens. Mais ma bonne étoile m'y fit trouver un puissant Protecteur. Jupiter me voulut du bien d'avoir démasqué l'hipocrite, & d'avoir ainsi vengé le pauvre Acteon, neveu de sa chere & belle Europe.

Il me donna un très-bel établissement dans ses Etats. Il créa pour moi une nouvelle charge de Constellation. Je fus Canicule ; je remplis très-bien mon poste, & je fis là fort bien mon devoir de Chien enragé. On sçait quelles furent mes funestes influences, & quelles sont
encore

encore celles dont j'ai impreigné
cet endroit du Ciel qui a gardé
mon nom. Mais c'est peu d'in-
fluer pour qui veut trouver à mor-
dre. Mais qui mordre? l'hom-
me & moi nous étions trop loin
l'un de l'autre pour cela. Je
m'ennuyois fort d'enrager à vui-
de, quand un jour (jour unique
dans l'histoire du Ciel) voilà le
chariot du Soleil qui me passe
presque par-dessus le corps. Il
rouloit avec une rapidité inex-
primable, un jeune insensé fort
embarrassé de sa petite figure
étoit sur le siège & tiroit com-
me tous les diables la bride aux
quatre chevaux qui avoient pris
le mors aux dents. On sçait le
train que sans être enrages, les
Chiens de village font après
une chaise de poste, quand ils
la voyent passer; figurez-vous si
je

je fis beau tapage ! je sautai aux
roues , aux chevaux , & enfin
aux jambes du Cocher juste-
ment à l'instant que la foudre
l'abbaroit. Je ne démordis point ;
de façon que je fus après Pata-
tras ! voilà mon Chien & son Co-
cher qui dégringolent dans l'em-
bouchure de l'Eridan. Comme
il n'y a pas loin d'une em-
bouchure à la mer , & que la
mer est un séjour de requise
pour ceux qui ont mon indis-
position , je ne fus pas fâché
après ma chute d'aller mon
chemin & de gagner pays. Je
coulai jusqu'au fonds du Gol-
phe Adriatique. J'y prends les
eaux depuis des milliers d'an-
nées , & cela ne fait à ma rage
que de l'eau toute claire : tout
ce que m'a fait la mer , c'est
que de Chien terrestre, infer-
nal

nal & céleste que j'avois été,
 je suis devenu Chien marin;
 mais toujours Chien enragé
 comme auparavant, & même
 plus enragé que jamais, mor-
 dant tout, par tout, & à tout,
 si bien qu'enfin sur les côtes de
 Marseille j'ai mordu malheu-
 reusement à l'hameçon d'un
 maudit Pêcheur qui a vendu
 ma peau, dont on a fait ce que
 vous avez vû. Le monstre à ce
 dernier mot ouvroit une gran-
 de gueule à très-mauvaise in-
 tention. Quand sa destinée, ou
 plutôt mon reveil, l'a rappelé
 à son dernier être, il s'est ra-
 plati, ratatiné, rétreci, radou-
 ci, rabougri, relissé & remis
 sous la jolie forme du petit
 Etui mignon que j'ai bien ga-
 gné, comme on voit; car en

Gg vérité

vérité c'est bien chanté pour
 un aveugle, & sur-tout pour un
 pauvre aveugle qui n'a plus
 que du cidre en cave.



PROBLEME

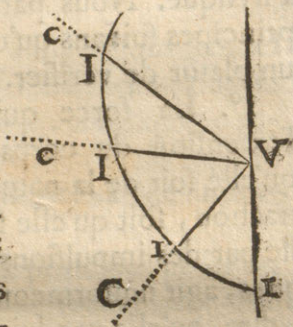
PR
 PHYSIC
 O N
 de
 mande la
 Courbe
 n l décr
 repar l'e
 trémité
 d'unco
 Vi; qu
 tant d
 vertica
 ensuite
 tion e
 ment
 Afin
 mitero



PROBLEME

PHYSICO-MATHEMATIQUE.

ON de-
mande la
Courbe
qu'il décri-
te par l'ex-
trêmité i
d'un corps
 V_i , qui é-



tant d'abord dans une situation
verticale renversée V_i , change
ensuite de grandeur & de posi-
tion en devenant successive-
ment $V_i V_1$, &c.

Afin de fixer l'esprit, nous li-
miterons ce Problème, dont
Gg ij l'énoncé

l'énoncé est trop général. Nous nous attacherons à quelque Art particulier, conforme à ce qui se passe dans la Nature, ce n'est qu'en la consultant que la Géométrie s'éleve jusqu'à la Physique. Nous partirons des principes suivans qu'on se fera un plaisir de vérifier.

1°. La force qui produit l'extension du corps Vz , soit qu'elle soit de la nature de l'attraction, soit qu'elle se manifeste par des impulsions mécaniques, agit uniformément, c'est-à-dire, qu'elle produit des augmentations égales en tems égaux. S'il arrive surtout dans les cas où la force est mécanique que les impulsions soient plus fortes & plus promptes sur la fin, le corps Vi est alors si près du maximum qu'on peut négliger,

négliger, quant à la figure de la Courbe $z i I$, ce qui se passe dans ces derniers instans, quoiqu'il soit nécessaire de le considérer pour les autres objets qu'offre cette importante recherche.

2°. Que l'angle sous lequel le corps $V z$ est soutenu après un nombre quelconque d'actions momentanées de l'agent, est proportionel à ce nombre.

Ces deux principes posés on trouve assez facilement que l'angle $I V z$, & ce rayon $I V$ sont proportionels, ce qui fournit la construction suivante.

Etant données la plus petite & la plus grande longueur du corps en question, on en prendra

dra la différence qui mesurera la force absolue de l'agent. On tracera ensuite à volonté les angles iVc , iVc , iVc sur les côtés Vc , Vc , Vc desquels on déterminera les parties VI , VI , VI , qui soient à la mesure de la force absolue comme les angles iVc , iVc , iVc , sont à 180 degrés. Les points i , i , I ainsi déterminés, feront ceux de la Courbe cherchée.

Tout le monde reconnoitra à la description précédente la spirale d'Archimede, sur laquelle les Géometres se sont tant exercés, mais sans avoir trouvé sa vraie propriété.

CRITIQUE

C R
DE
V O
M
senimen
vous alle
Le voici
désintere
pas un d
dans un
faire d
pas eu
Les tit
paroit
collect
Bibliot
crains
trouve



C R I T I Q U E
DE L'OUVRAGE.

Vous voulez absolument, Monsieur, sçavoir mon sentiment sur l'ouvrage que vous allez donner au Public : Le voici. Il sera d'autant plus désintereffé que je ne connois pas un des Auteurs, & je suis dans une si grande habitude de faire des Critiques, que je n'ai pas eu besoin de lire l'ouvrage. Les titres me suffisent : Il me paroît que vous avez fait une collection dans le goût de la Bibliothèque de Photius, je crains seulement qu'on ne la trouve trop sçavante.

Bon

Bon Dieu, que de contes & d'histoires ! Pour moi je ferois tenté de croire que dans un Recueil aussi grave que celui-ci, tant de fadaïses ont un objet plus sérieux que celui qui se présente d'abord. Ne pourroit-on point, à l'exemple des Alchimistes, y chercher des mystères cachés aux prophanes ? Pour moi qui suis de ceux-ci, je ne cherche jamais que ce que je trouve.

Liradi nouvelle Espagnole, me donne de l'humeur, elle est de quelque mélancolique, qui aura pris un travers avec sa Maîtresse, pour une infidélité qu'elle lui aura faite. Quand on se fâche pour si peu de chose, il n'y a rien dont on ne puisse s'offenser.

A deux de jeu. Après la nouvelle

velle Es
Françoise
mais je v
grace du
connît au
eurs, & à
remens.

A quoi
morts ? Il
faire dire
oit de fat

A propos
encore qu
donner

mort,
resse. J

trouvé à
nies, j

qu'on n

l'Orateur

ros : Pou

lui-ci est

want.

velle Espagnole, en voici une
Françoise ; c'est fort bien fait :
mais je voudrois qu'on me fit
grace du Pays, & qu'on le re-
connût aux caracteres *des Ac-*
teurs, & à la nature des évé-
nemens.

A quoi bon un dialogue des
morts ? Il me semble que pour
faire dire des sottises, il suffi-
roit de faire parler les vivans.
A propos de vivans, je trouve
encore qu'il est ridicule de
donner l'oraison funebre d'un
mort, personne ne s'y inté-
resse. Je me suis quelquefois
trouvé à ces sortes de cérémoni-
es, j'ai toujours remarqué
qu'on n'étoit occupé que de
l'Orateur, & nullement du Hé-
ros : Pourquoi ? C'est que ce-
lui-ci est mort, & que l'autre est
vivant. On ne dit jamais de

Hh bien

bien des morts que pour humilier les vivans, comme on exalte les Etrangers, pour ne pas reconnoître de Supérieurs dans sa patrie. Pourquoi Moliere n'a-t-il pas été jugé digne d'être de l'Academie ? C'est qu'il étoit vivant. Pourquoi est-on étonné aujourd'hui qu'il n'en ait pas été ? c'est qu'il est mort. Tous les plats motifs qu'on lui oppoisoit ont disparu, il ne reste plus que le grand homme, qui manque à la liste. Je crois cependant que le Manteau de Sgnarelle décoreroit bien autant aujourd'hui l'Académie qu'un Manteau Ducal.

Je ferois volontiers mon ami de l'original du portrait, ce n'est pas en considération de les bonnes qualités, c'est à cau-

se

Je de ses défauts. Je ne veux point d'ami parfait. On pense assez généralement comme moi ; car je vois peu de gens qui ne déchirent leurs meilleurs amis. C'est apparamment de peur qu'on ne les soupçonne d'avoir des amis parfaits.

Je suis édifié du *Sermon Turc*. Beni soit l'Auteur, c'est une bonne ame, puisqu'il pense bien des femmes. En effet, on doit aimer leur beauté, estimer leur caractere, respecter le malheur de leur situation. Elles sont belles, tendres & malheureuses. Les hommes toujours injustes, cherchent à les séduire, affectent de les mépriser, abusent contre elles de la tyrannie qu'ils ont usurpée par force. Ce seroient-là les trois points de mon discours, si elles me ju-

geoient digne d'être leur Avocat. En attendant, je ne puis m'empêcher d'observer que les hommes ne suivent que l'impétuosité de leurs désirs en recherchant les femmes ; celles-ci avec les sens plus calmes ont le cœur plus tendre. Une femme dans cet état voudroit que son Amant fût, comme elle, satisfait de la possession du cœur ; mais il presse, il pleure, il supplie, il excite la compassion ; elle ne peut voir son Amant malheureux, elle cède à la pitié, à la tendresse, à la générosité seule, elle accorde tout, non pour elle, mais pour lui. L'Amant est-il heureux ? aussi-tôt ses feux s'éteignent, il devient inconstant ; il court vers un autre objet, le voilà perfide, sans que sa Maîtresse

treffe ai
que des
Je fais d
les fem
des hom
ment plu
vrai qu'e
éducatio
Les l
professio
talens,
quérir q
nécessair
ci je v
Voici
pas to
rions a
été im
se con
ment
donc
& n'a
qui e

treffe ait rien à se reprocher que des vertus & une foiblesse. Je suis d'autant plus surpris que les femmes soient les duppes des hommes, qu'elles ont infiniment plus d'esprit qu'eux. Il est vrai qu'elles ont une meilleure éducation.

Les hommes exercent des professions, ou cultivent des talens, qui les obligent d'acquérir quelques connoissances nécessaires & pénibles: jusqu'ici je ne vois point d'esprit. Voici pourquoi, nous n'avons pas tout celui que nous pourrions avoir. Les Langues ont été imaginées par le besoin de se communiquer réciproquement ses idées, on devroit donc avoir ses idées propres, & n'apprendre que les mots qui en sont les signes; mais au

lieu de nous apprendre simplement dans notre enfance des mots pour nous exprimer, on nous donne des pensées toutes faites, qui ne sont que des phrases; chacun pensant différemment, & voulant nous suggérer ses idées, les nôtres deviennent un amas informe, & ne sont ni précises ni suivies; nous n'en avons gueres de justes, que celles que nous acquérons de nous-mêmes, comme on ne sçait bien que ce qu'on invente. Si l'on interroge un enfant, la mere ou la gouvernante lui dicte aussitôt sa réponse, de sorte qu'au lieu de dire une sottise de lui-même, qu'on pourroit ensuite rectifier, il répète celle de la sorte qui est auprès de lui. L'habitude & la paresse font qu'insensiblement, il

il sçait tou
& jamais
fille au cor
ces au peu
de son édu
le même.
de l'impre
le pense;
comparais
des conféc
son formé
tant les u
toujours p
être quel
d'objets
je n'en
foient les
tres. To
tels qu'ils
a-t-il d
d'étudier
connoître
on juge

il sçait toujours ce qu'il faut dire & jamais ce qu'il faut penser. Une fille au contraire est obligée, graces au peu de soin qu'on prend de son éducation, de penser d'elle-même. Elle reçoit ses idées de l'impression des objets, elle pense ; bien-tôt elle fait la comparaison, elle tire ensuite des conséquences, voilà sa raison formée. Ses pensées naissant les unes des autres sont toujours justes. On dira peut-être qu'elle n'est occupée que d'objets peu importans ; mais je n'en connois point qui le soient les uns plus que les autres. Tout consiste à les voir tels qu'ils sont : D'ailleurs, qu'y a-t-il de plus important que d'étudier les hommes & de connoître leur caractère ? Veut-on juger de la différence d'é-

H h iij ducation,

ducation, il suffira de voir un jeune homme sortant du College en présence d'une sœur plus jeune que lui. Il ne sçait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il entend, pendant que sa sœur est toujours au fait de la conversation, & quelquefois en est l'ame : Pourquoi ? C'est qu'elle n'a point appris de latin. Pourquoi les Romains avoient-ils, dit-on, plus d'esprit que nous ? C'est qu'ils n'apprenoient pas le Latin ; mais comme ils apprenoient le Grec, les Grecs qui n'apprenoient rien avoient plus d'esprit qu'eux. Ainsi je conclus qu'on doit aimer, estimer & respecter les femmes. C'est même très-bien fait de les aimer toutes à la fois, ne fut-ce que pour aimer l'inconstance.

Il ne faut compter sur rien. Cela est bien vrai, car je m'attendois à trouver un Conte en vers; je parierois que c'est ainsi que l'Auteur a coutume de penser, après quoi il traduit en prose, quand il juge que son ouvrage peut se passer de vers. Il faut bien un autre mérite pour la prose. Que d'ouvrages perdroient leur réputation, si on les y réduisoit ! Ce seroit une espece de coupelle, pour sçavoir s'il y a des choses, & non pas des mots. Souvent pour remettre des vers en prose, il suffiroit d'ôter les rimes.

*Il y a long-tems que je voulois sçavoir pourquoi *la vérité est au fond d'un puits*; me voilà un peu éclairci, mais je n'en suis pas plus avancé; il me paroît plus difficile que jamais de
l'en*

En retirer, parce que ceux qui sont allés la chercher étant tombés dedans sur les morts, il faudroit commencer par les dégager de tout ce qui les accable aujourd'hui.

Je ne sçai pourquoi les hommes taxent les femmes de fausseté, & ont fait la vérité femelle. Problème à résoudre! On dit aussi qu'elle est nue, & cela se pourroit bien. C'est sans doute par un amour secret pour la vérité que nous courons après les femmes avec tant d'ardeur; nous cherchons à les dépouiller de tout ce que nous croyons qui cache la vérité; & quand nous avons satisfait notre curiosité sur une, nous nous détrompons, nous courons tous vers une autre, pour être plus heureux. L'amour, le plaisir & l'inconstance,

ce , ne font qu'une suite du désir de connoître la vérité.

Lettres pillées. C'est du moins tirer d'un vieil ouvrage un titre neuf. L'Auteur est de bonne foi; c'est sans doute un honnête homme , quelque pauvre diable qui ne peut se passer d'écrire , & qui vit de sa plume.

Le second Dialogue est défectueux à bien des égards. Je désirerois , par exemple , quelques traits satyriques & personnels. Un Auteur qui se prive d'un si grand avantage , entend mal ses intérêts : s'il s'avise de donner un éloge à quelqu'un , les autres le trouvent mauvais , parce qu'ils voudroient qu'il s'adressât à eux ; celui même qui en est l'objet use de fausseté , & tâche de persuader qu'il est outré , & que c'est à son insçu. Le
comble.

comble de la gloire est de mériter & de mépriser les louanges : si vous mettez au contraire quelques traits piquans & applicables à plusieurs personnes, l'intérêt public commence à s'échauffer, chacun en fait l'application à d'autres.

La sincérité par une jeune Demoiselle, est quelque anecdote publique ; j'aimerois mieux l'Auteur que l'ouvrage.

Ce qui me plaît de l'Auteur sur *la paresse*, c'est qu'il doit avoir l'esprit naturel, car il n'auroit pas la force de courir après.

J'aime le morceau du *Chien enragé* ; il y a de l'esprit, & point de raison. Voilà ce qui fait les bons ouvrages. L'esprit est quelque chose de décidé, la raison est arbitraire. Tout le monde court après l'esprit, tout le

mon-

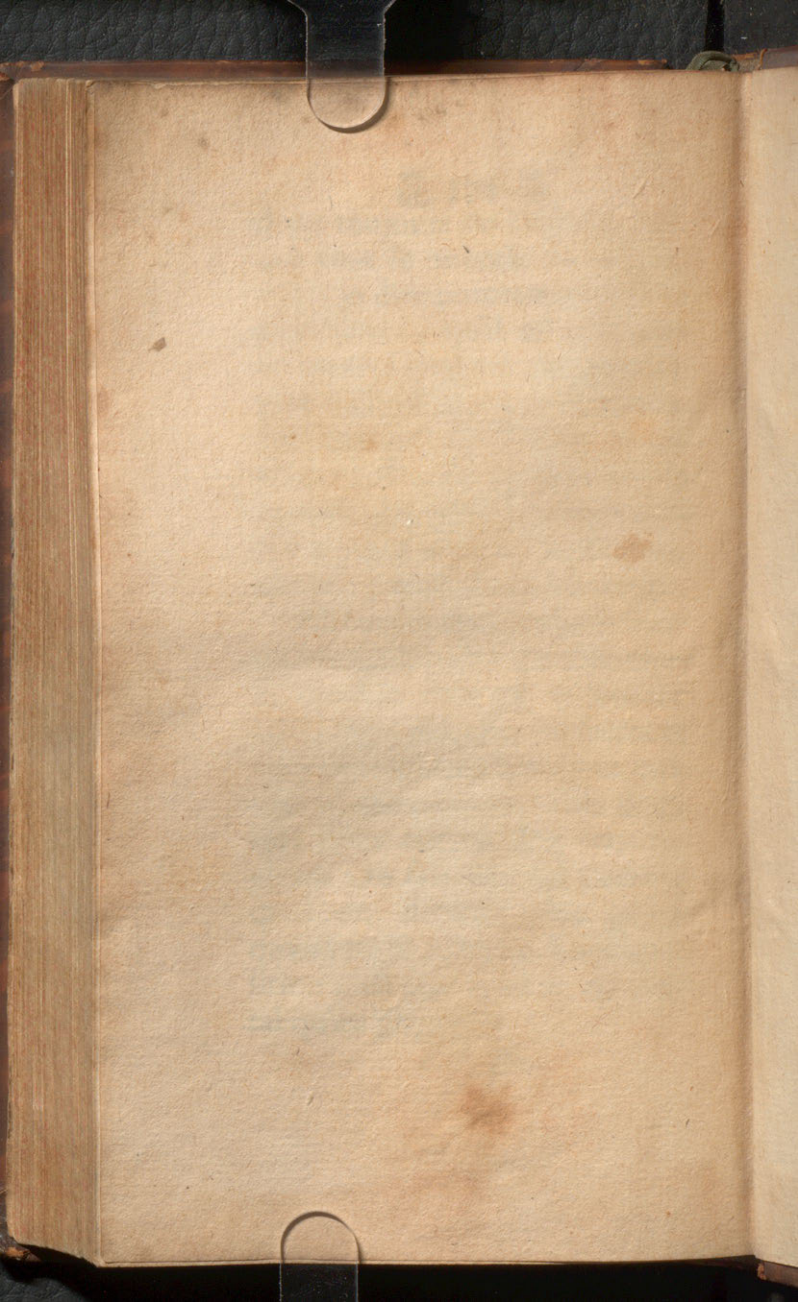
monde en veut avoir, preuve de l'estime qu'on en fait. L'esprit se fait sentir d'abord, on ne peut le méconnoître. Qu'un homme parle ou écrive avec esprit, il est aussi-tôt l'objet de l'admiration & de la satire, deux sortes d'éloges; au lieu qu'on ne sçait ce que c'est que la raison, puisque les gens les plus opposés de sentimens prétendent tous avoir raison. On appelle une chimere, un être de raison, parce qu'un mauvais arbre ne peut produire que de mauvais fruits. L'esprit a de commun avec le bonheur, qu'il ne dépend point d'autrui. Le plus heureux est celui qui croit l'être; le plus spirituel est celui qui prétend le plus à l'esprit. Quel bien, que celui qui se partage sans s'affoiblir! Ayons donc

donc toujours de l'esprit, puisque tout le monde en doit avoir; je dois pourtant avertir en conscience, qu'il est plus rare qu'on ne s' imagine, sur tout depuis qu'il est devenu commun. La marque de l'esprit borné d'un siècle, est lorsque tout le monde en a; c'est la preuve qu'il n'y a point d'esprits supérieurs, car ils ne font jamais en troupe.

Ah! voilà donc enfin la *Géométrie* appliquée à quelque chose d'utile; cela me réconcilie avec elle; jusqu'ici les sciences ne m'avoient paru propres qu'à rendre une raison pénible de ce que nous faisons sans leur secours. On fait voir ici comme quoi on devient plus grand quand on se redresse. La proposition n'est pas si vraie au moral qu'au physique.

F I N.

ou
it a
tir en
rare
tu de
amin
boni
our le
re qu'il
rieus,
roupe
a G
e cho
oncil
tience
es qui
de
eur le
omme
grand
ropo
mo



* PQ 12 68

R 43

1745

2620601





